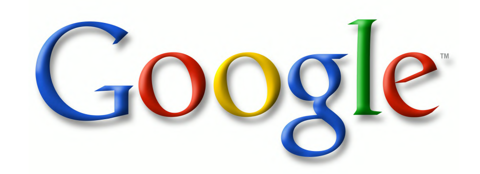





DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.



ŒUVRES

COMPLÈTES

DE P. J. BITAUBÉ.

VI.

L'ODYSSÉE
D'HOMÈRE,
AVEC DES REMARQUES;
PRÉCÉDÉE
D'OBSERVATIONS SUR L'ODYSSÉE,
ET DE RÉFLEXIONS
SUR LA TRADUCTION DES POÈTES,

PAR P. J. BITAUBÉ,

MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE, ET DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BERLIN.

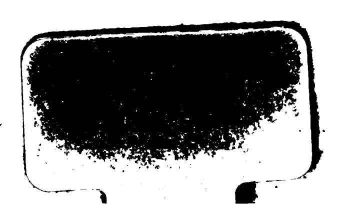
QUATRIÈME ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE.

Ecce par Deo dignum, vir fortis cum malâ fortunâ compositus.
SENEC.

TOME TROISIÈME.

PARIS,
J. G. DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE DU PONT DE LODI, N° 3, PRÈS LE PONT-NEUF.
1810.


DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.



ŒUVRES

COMPLÈTES

DE P. J. BITAUBÉ.

VI.

à l'eau un vin dont la douceur flatte le palais, et il s'assied en face d'Ulysse.

Après le repas, Télémaque s'adresse au pasteur : Mon père, quel est cet étranger ? Ne puis-je savoir ce qui le conduit dans Ithaque ? Il n'a pu franchir à pied l'empire des ondes. Quels nautonniers nous l'ont amené ?

Tu entendras, mon fils, répond Eumée, un rapport fidèle. Cet étranger se glorifie d'être né dans l'île spacieuse de la Crète. Poursuivi du malheur, il a parcouru d'un pas errant les cités de tous les peuples; telle est la destinée où l'assujettirent les dieux. Enfin, échappé d'un navire thesprote, il est venu chercher et a trouvé un refuge dans ma cabane. Je le remets entre tes mains ; tu décideras à ton gré de sa fortune ; il se déclare ton suppliant.

Eumée, ce mot me pénètre de tristesse, reprit le prudent Télémaque. Puis-je recueillir cet étranger dans mon palais ? Vois, je suis jeune encore, et mon bras n'a pas assez de force pour le défendre contre celui qui oserait l'outrager. Ma mère, vivement combattue, balance si, respectant le lit de son époux et sa propre renommée, elle doit rester avec son fils et veiller sur mon héritage, ou enfin

se déterminer à choisir pour époux le plus illustre et le plus généreux des princes qui la recherchent. Puisque cet étranger est venu dans ta demeure, il recevra de ma part tout ce qui est nécessaire à ses besoins, de beaux vêtemens, une tunique, un manteau, des brodequins, une épée; et je le ferai conduire où il souhaite de se rendre. Ou, si tu veux, tu peux le soigner dans cette cabane; j'enverrai ici des vêtemens et ce qu'il faut pour le nourrir; ainsi il ne pourra être à charge ni à toi ni à tes pasteurs. Car je ne souffrirai pas qu'il paraisse au milieu des amans de ma mère; leur arrogance a secoué tout frein; ah! s'ils l'insultaient, j'en serais pénétré de la plus vive douleur. Que peut un seul mortel, fût-il plein de vaillance, contre une nuée d'ennemis si puissans?

Le patient et l'intrépide Ulysse, embrasé de courroux, rompt alors le silence: O mon cher prince, dit-il, car il m'est peut-être aussi permis de prendre ici la parole; je t'assure que mon cœur saigne au récit des insolences que tu souffres dans ton palais de la part de ces chefs, malgré ton âge et ce dehors imposant. Dis, courberais-tu volontairement ta tête sous ce joug? ou tes peuples, s'autorisant de

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE P. J. BITAUBÉ.

VI.

seront remplis, dit Eumée. Mais ne veux-tu pas qu'étant en route, j'aille porter au malheureux Laërte la nouvelle la plus consolante? Jusqu'à ce jour, malgré les profonds regrets qu'il donnait au sort d'Ulysse, il avait l'œil sur les travaux de ses champs, et, ne combattant pas les besoins de la nature, il prenait ses repas, dans sa maison rustique, avec ses serviteurs. Depuis que ton navire a vogué vers Pylos, on dit que, toujours solitaire, il se laisse consumer de faim et de soif, qu'il ne porte plus les yeux sur ses champs, et ne cesse de verser des larmes et de pousser des soupirs et des plaintes lamentables; il n'est plus qu'une ombre!

Que je le plains! répond Télémaque; mais détournons nos regards de sa douleur, quoique si touchante. Si les mortels pouvaient toujours voir accomplir leurs vœux, nous n'aurions plus à languir après le retour de mon père. Dès que tu auras parlé à Pénélope, reviens sans détourner tes pas. Contente-toi de dire à ma mère qu'en secret elle envoie promptement à ce vieillard désolé la plus fidèle de ses femmes pour l'instruire de mon arrivée.

Ces mots animent le pasteur. Il lie à ses

pieds ses sandales, et part. A peine s'est-il éloigné que Minerve l'aperçoit, s'approche de la cabane et s'arrête à l'entrée de la cour sous la forme d'une femme distinguée par sa stature, par la beauté de ses traits, et par l'intelligence qui lui inspire des ouvrages accomplis. Télémaque ignore la présence de la déesse. Les dieux ne se manifestent qu'à ceux auxquels ils veulent apparaître. Elle frappe les regards du seul Ulysse ; les dogues entendent les pas de l'inconnue; mais, loin d'aboyer, ils tremblent, courent au fond de la cour se cacher avec de sourds hurlemens. La déesse fait un signe de l'œil à Ulysse, qui l'entend, sort, et traverse la cour. Sage Ulysse, dit-elle, pourquoi te cacher plus long-temps à ton fils ? montre-lui son père ; marchez dans Ithaque, après avoir concerté la sanglante mort de vos ennemis. Tu me verras bientôt à tes côtés; je brûle de combattre.

Elle dit, et le touche de son sceptre d'or. Soudain il est couvert de vêtemens éclatans; il a repris son port et sa mâle vigueur; son teint et sa chevelure ont bruni; ses joues cavées se sont arrondies, et sa barbe argentée s'est changée en boucles d'un noir d'ébène. Minerve s'éloigne.

Ulysse rentre dans la cabane. Son fils est immobile, saisi d'étonnement, de respect et de crainte ; il croit voir l'un des immortels ; et n'osant lever les yeux : Je ne te reconnais plus, dit-il, ô étranger ! Quelle subite métamorphose s'est faite dans tes vêtemens, dans ta personne entière ! Je n'en saurais douter, je vois un dieu de l'Olympe. Sois-nous propice, notre reconnaissance t'offrira les plus belles victimes, et placera de superbes trépieds d'or sur tes autels ; fais-nous grâce.

Je ne suis point un dieu, repartit le héros ; quelle erreur t'égare ? Je suis ton père, ton père qui t'a coûté tant de larmes, après le retour duquel tu as tant soupiré, près de succomber sous le joug de nombreux oppresseurs.

En même temps il l'embrasse, et lui prodigue ses baisers avec les transports d'un père ; ses larmes, qu'il avait eu jusqu'alors la force de retenir, ruissellent le long de son visage, et mouillent la terre. Télémaque ne peut se persuader que son père soit devant ses yeux. Non, dit-il, tu n'es point Ulysse, mon père ; un dieu ennemi se joue de moi pour redoubler l'amertume de mes gémissemens et de mes pleurs. Le prodige qui a

frappé mes regards est au-dessus du pouvoir des mortels; les dieux seuls peuvent, sans peine, passer de la vieillesse au printemps de l'âge. Eh quoi! tu étais, il n'y a qu'un moment, un vieillard couvert de honteux lambeaux, et maintenant tout annonce en toi l'un des maîtres de l'Olympe!

Ulysse reprend la parole: Télémaque, puisque tu as le bonheur de posséder un père chéri, que l'excès de l'étonnement et de l'admiration ne te rende pas insensible. Ne crois pas qu'il s'offre à tes yeux d'autre Ulysse; je suis Ulysse, mon fils; après un long cours de travaux et d'infortunes, après un exil de vingt années, je revois enfin ma terre natale. C'est Minerve (ce prodige ne passe pas son pouvoir) qui m'a ramené ici, et qui m'a fait paraître tour à tour sous la forme d'un vieillard indigent, et sous celle d'un chef plein de vigueur et revêtu de lustre. Sache qu'il est facile aux dieux assis sur les nuées d'élever un mortel au faîte de la grandeur, ou de le plonger dans le plus vil abaissement.

A ces mots, Télémaque jette ses bras autour du cou du meilleur des pères, et fond en larmes. Tous deux s'abandonnent au souvenir douloureux de leurs peines, ils con-

fondent leurs gémissemens et leurs sanglots ; de temps en temps des cris échappent de leurs lèvres. Ainsi retentit de cris le nid des aigles ou des vautours à la serre terrible, privés par des pâtres de leurs petits qui n'ont pas encore déployé leurs ailes naissantes. Ainsi la douleur se réveillait avec force dans l'ame des deux chefs ; leurs paupières laissaient couler des larmes douces et touchantes ; et l'astre du jour, en descendant sur la terre, les eût encore vus dans cette situation, si Télémaque n'eût rompu le silence : Quel heureux vaisseau, ô mon père, et quels illustres nochers t'ont enfin rendu au sein d'Ithaque ? tu n'as pu franchir à pied l'immensité des mers.

Mon fils, dit Ulysse, je t'instruirai sur ce point. Ces fameux nautonniers, ces conducteurs zélés de tous ceux que leur adresse le sort, des Phéaciens m'ont guidé sur les ondes ; leur navire ailé, tandis que je sommeillais, a traversé la mer, et m'a déposé sur les bords d'Ithaque. Ce peuple m'a comblé de superbes dons, en airain, en or et en vêtemens, que j'ai cachés, par un avis céleste, au fond des antres de cette rive. Minerve enfin a conduit mes pas dans ce lieu pour concerter avec toi la punition de nos ennemis. Parle, fais-moi

connaître leur nombre, leurs personnes ; quels sont ces audacieux ? ma prudence délibérera si, pour les vaincre, il nous faut emprunter des secours, ou s'il suffit de notre bras.

O mon père, répond le prudent Télémaque, la terre célèbre ta haute sagesse et ta rare valeur ; mais l'entreprise dont tu parles est inouie ; tu me vois interdit de surprise ! comment serait-il possible à deux mortels de combattre une troupe si considérable et si aguerrie ? Elle n'est pas bornée à dix chefs, ni même à vingt ; elle forme une cohorte ; compte-la toi-même. De la seule Dulichium, suivis de six serviteurs, sortirent cinquante-deux jeunes chefs, tous distingués par leur stature et leur force ; vingt-quatre vinrent de Samé, vingt de Zacynthe, dont ils font la gloire ; Ithaque leur en associa douze, non moins illustres ; la troupe entière est accompagnée du héraut Médon, d'un chantre fameux, et de plusieurs serviteurs, savans dans l'art de préparer les festins. Si nous paraissons dans ton palais devant cette cohorte réunie, ah ! je crains que ton retour ne te soit fatal, et que la vengeance dont tu veux les accabler ne nous coûte un trésor trop précieux ! Songe plutôt à trouver, s'il se peut, des amis

assez magnanimes pour s'associer à nos périls.

Je vais parler, prête-moi une oreille attentive, repartit l'intrépide Ulysse. Considère si Jupiter, le père des dieux, et Pallas, sont un secours assez puissant, ou s'il me faut implorer encore quelque autre défenseur.

Ceux que ta bouche a nommés, s'écrie le sage Télémaque, quoiqu'assis loin de nous au-dessus de la voûte céleste, sont sans doute le plus ferme soutien, puisqu'ils dominent sur les hommes et sur les dieux.

Ces deux puissans défenseurs, ô Télémaque, reprit le héros, ne se tiendront pas long-temps éloignés du plus terrible des combats, quand nous prendrons dans mon palais le farouche Mars pour l'arbitre de notre querelle. Toi, dès l'aurore, rentre dans nos foyers, et reparais au milieu d'une troupe superbe. Guidé par Eumée, je t'y suivrai bientôt sous la forme d'un vieillard réduit à la mendicité. S'ils m'outragent (garde-toi, mon fils, d'oublier cet avis), quelque traitement que j'essuie dompte les mouvemens de ton cœur, qu'il soit immobile; lors même que, me traînant par les pieds, ils me jetteraient avec opprobre hors de ma demeure, ou qu'ils me frapperaient, tu le regarderas sans t'émouvoir. Contente-toi de les

exhorter avec douceur à mettre un terme à leur rage insensée : ils fermeront l'oreille à ta voix ; leur jour fatal est arrivé.

Sur-tout imprime cet ordre au fond de ton cœur. Es-tu mon fils ? mon sang coule-t-il dans tes veines ? qu'il n'y ait personne qui apprenne de ta bouche qu'Ulysse est dans son palais ; je n'en excepte pas Laërte, ni Eumée, ni aucun de nos serviteurs, ni même Pénélope ; seuls, nous devons être les maîtres de ce grand secret. Ainsi nous sonderons les sentimens des femmes et de nos serviteurs, nous connaîtrons qui nous craint et nous honore, qui nous trahit, et qui, te méconnaissant, ose te manquer de respect.

O mon père, répond le noble fils, je me flatte que l'avenir te dévoilera mon cœur, et t'apprendra que je ne suis dénué ni de prudence ni de courage. Mais veuille y songer ; crains de perdre un temps précieux à parcourir tes champs pour sonder les sentimens de chacun de tes serviteurs, tandis que tes ennemis, paisibles dans ton palais, consument tes biens, que tout est en leur possession et va disparaître. Contente-toi dans ce moment d'observer la conduite des femmes attachées à notre demeure ; tu connaîtras d'abord le

crime et l'innocence. Nous pourrons éprouver si le zèle est refroidi dans tes champs après que tu auras obtenu la victoire, puisque Jupiter, par un signe manifeste, t'a garanti sa protection.

Cependant arrive dans Ithaque le prompt navire qui ramena de Pylos Télémaque et ses amis. Entré dans la profondeur du port, on tire le noir vaisseau sur le rivage; de fidèles esclaves emportent les armes, courent déposer dans la maison de Clytius les superbes présens de Ménélas. En même temps un héraut, envoyé par ces chefs, vole au palais d'Ulysse pour apprendre à la chaste Pénélope que Télémaque s'arrêtait dans ses champs, et avait ordonné que le navire voguât vers la ville. Ils craignaient que la reine, les voyant revenir sans être accompagnés de son fils, ne fût saisie d'effroi, et ne baignât son visage de nouveaux torrens de larmes. Le vénérable Eumée suivait de loin le héraut, chargés l'un et l'autre d'annoncer à cette mère la même nouvelle.

Ils entrent dans le palais du roi. Le héraut, qui paraît le premier, s'écrie en présence de toutes les femmes: Reine, l'objet de ton amour, ton fils est arrivé. Le sage Eumée

vient à son tour ; et, s'approchant de l'oreille de Pénélope, il lui rapporte tout ce que Télémaque a voulu qu'il dît à sa mère. Après avoir rempli ces ordres, il sort, traverse le portique, la cour, et se hâte de rejoindre ses troupeaux.

Les amans de Pénélope sont saisis de honte et de consternation. Ils courent hors du palais, franchissent la cour ; assis, non loin de la porte, ils tiennent un conseil.

Le fils de Polybe, Eurymaque, rompt le silence :

O mes amis, Télémaque a donc heureusement terminé une entreprise formée avec tant d'audace, ce voyage qui, selon notre espoir, devait tourner à sa perte ! Lançons à la mer et chargeons de rameurs le meilleur de nos vaisseaux, et courons avertir nos compagnons de revenir dans Ithaque.

Il n'a pas achevé ces paroles, qu'Amphinome, se tournant, voit entrer un navire au sein du vaste port ; les voiles s'abattent, on se courbe sur les rames. Amis, s'écrie-t-il avec satisfaction, il est superflu de les avertir ; les voilà dans le port. Quelque dieu leur a donné des avis, ou ils ont eux-mêmes vu passer le vaisseau de Télémaque sans pouvoir l'atteindre.

Il dit. Les chefs se rendent aux bords de la mer. On tire le vaisseau sur le rivage; armes, agrès, tout est emporté par les esclaves. Les princes se précipitent en foule dans la place publique, et forment un conseil; l'entrée en est interdite à tout citoyen, jeune ou vieillard. Le fils d'Eupithes, Antinoüs, tient ce discours :

O destinée, faut-il que les dieux l'aient sauvé aux bords de l'abîme! Le jour, nos gardes assidus bravaient tour à tour l'inclémence des airs sur la cime des rochers; la nuit, loin de reposer sur le rivage, nous attendions l'aurore en croisant d'un vaisseau rapide près des côtes et sur le vaste empire des flots, brûlant de le saisir et de l'envoyer chez les morts. Cependant un dieu l'a ramené heureusement dans sa demeure! Préparons-lui donc ici une mort terrible; gardons qu'il ne nous échappe. S'il vit, tous nos desseins échouent; il est sorti de l'enfance, sa prudence est mûre, la faveur que nous portaient les citoyens commence à se glacer. Hâtons-nous, frappons ce coup avant qu'il convoque une assemblée du peuple. Ne pensez point qu'il y montre de la faiblesse; sa haine et son courroux éclateront; il se lèvera pour dé-

clarer ouvertement que nous avons tramé sa mort, que le succès a trompé notre attente ; le peuple frémira d'horreur à l'ouïe d'une action si noire. S'il se réunissait pour nous perdre ! s'il nous chassait loin de nos domaines et nous obligeait de fuir en des contrées étrangères ! Prévenons ces malheurs ; que notre ennemi expire dans ses champs écartés, ou dans sa route à son retour. Partageons sa dépouille ; que sa mère et celui qu'elle aura choisi pour époux habitent son palais. Etes-vous trop timides pour l'exécution de ces projets, voulez-vous qu'il vive et jouisse de l'héritage de ses pères, cessons donc de passer ici nos jours en festins ; que chacun retourne à sa demeure ; de là qu'il brigue humblement l'hymen de la reine, qu'il tâche de la fléchir par l'offre des plus rares dons, et qu'elle s'unisse à celui dont le rang et la générosité captiveront son ame, et que lui destinera le sort.

Il dit ; tous gardaient un profond silence. Amphinome enfin se lève. Fils illustre du roi de Dulichium, Nisus qui tenait d'Arétius la vie et le sceptre, il était à la tête des chefs qui avaient quitté les riches guérets et les vertes prairies de cette île pour briguer la

main de Pénélope; parmi tous ces rivaux, il était le moins odieux à la reine, parce qu'il conservait quelque respect pour la justice. O mes amis, leur dit-il, quant à moi je ne voudrais pas percer le cœur de Télémaque; verser un sang royal n'est pas une action peu importante. Consultons les dieux. Si nous y sommes autorisés par les oracles du grand Jupiter, frappez, je vous y exhorte; moi-même je guiderai vos coups : mais si les dieux défendent ce meurtre, calmez-vous.

Ainsi parle Amphinome, et il les persuade. Ils se lèvent, se rendent au palais d'Ulysse : entrés dans ce palais, ils sont placés sur des siéges éclatans. Mais la sage Pénélope, cette mère tendre, prend la résolution de paraître aux yeux de cette troupe superbe et sanguinaire. Elle n'ignorait pas qu'ils ne respiraient que la mort de son fils; le héraut Médon l'en avait instruite, Médon qui avait toujours l'œil ouvert sur ces chefs. Suivie de ses femmes, elle vole hors de son appartement, arrive à la porte de la salle; là, elle s'arrête; le visage couvert de son voile brillant, elle se tourne vers Antinoüs, et sa bouche éclate en ces reproches amers :

Antinoüs, homme perfide, artisan du crime,

Ithaque te vante, se plaît à t'écouter, te décerne le nom de prudent, t'élève au-dessus de tous les compagnons de ton âge; que cet éloge est démenti par tes actions! Pervers! pourquoi conjurer la mort de Télémaque et mépriser en nous des supplians? Jupiter est leur témoin et les venge. Former de si noires trames est le comble de l'impiété. Ignores-tu donc que ton père, tremblant, fugitif, s'étant associé à des Taphiens qui pillèrent les terres des Thesprotes, vint jadis se dérober parmi nous à la rage de ce peuple qui le poursuivait? Ils étaient nos alliés; ils demandaient qu'on le livrât à leur vengeance; ils avaient juré de lui arracher le cœur et de porter la dévastation dans ses riches campagnes. Ulysse, non sans peine, calma leur rage. Et c'est lui dont tu déshonores et ravages le palais! tu veux ravir sa femme, tu assassines son fils, tu me plonges dans le plus horrible désespoir! Mets fin, il en est temps et je te l'ordonne, mets fin à ces fureurs, et réprime l'insolence de tes compagnons.

Fille d'Icare, prudente Pénélope, répond Eurymaque, rassure-toi, écarte de ton esprit ces pensées lugubres. Tant que je respirerai

et que mes yeux seront ouverts, sois certaine que celui-là n'est point né, ni ne verra le jour, qui osera porter la main sur Télémaque ton fils, j'en atteste les dieux, et ce serment ne sera pas vain; son sang ruissèlerait le long de ma lance. Pour moi, ne pense pas que je puisse oublier jamais que, dans mon enfance, le destructeur d'Ilion, Ulysse, me faisant asseoir sur ses genoux, me présenta souvent lui-même de la chair brunie des victimes, m'abreuva du vin de sa coupe. Sois donc persuadée que Télémaque est mon ami le plus cher : je ne veux pas que la crainte de recevoir la mort, du moins de la part de tes amans, lui fasse palpiter le cœur; car nous ne pouvons répondre de celle que lui enverront les dieux.

C'est ainsi qu'il la rassurait, pendant qu'il tramait lui-même le trépas de ce prince. Pénélope remonte à son appartement; dès qu'elle est dans cette retraite, coulent ses pleurs; Ulysse, son époux, est présent à sa mémoire, jusqu'à ce que le sommeil, par un don de Minerve, ferme sa paupière et répande le calme dans son cœur.

Aux premières ombres de la nuit, Eumée rejoint Ulysse et son fils, qui, venant de

sacrifier un jeune porc, faisaient les apprêts du repas. Minerve, craignant que le pasteur ne reconnût le héros, et que, ne pouvant maîtriser ses transports, il ne courût instruire Pénélope du retour de ce prince, le touche de son sceptre, et soudain Ulysse a repris la forme d'un vieillard revêtu de lambeaux.

Télémaque apercevant le pasteur : Déjà tu reviens, mon cher Eumée ! dit-il. Quel bruit court dans Ithaque ? Nos fiers ennemis sont-ils rentrés dans notre palais ? ou me dressent-ils encore des piéges sur ma route ?

Je n'ai pu m'en assurer dans ma course, répond Eumée : après avoir exécuté tes ordres, mon cœur me portait à revoler dans ma demeure. J'ai rencontré le héraut, messager agile, envoyé par tes compagnons ; il a le premier instruit ta mère de ton arrivée. Ce que je sais et qu'ont vu mes propres yeux, c'est qu'à mon retour, j'étais déjà loin de la ville et m'approchais de la colline de Mercure, lorsqu'un vaisseau chargé d'hommes, de lances et de boucliers, est descendu rapidement dans le port. J'ai soupçonné que c'était la troupe de ces chefs.

Télémaque, évitant l'œil d'Eumée, lance

un regard à son père, et sourit. Les travaux du jour sont achevés; le repas est prêt; chacun, dans cette cabane, y participe avec satisfaction. Lorsqu'ils ont appaisé la faim et la soif, ils se rendent à leurs couches, et le sommeil s'épanche sur leurs paupières.

FIN DU CHANT SEIZIÈME.

REMARQUES
SUR LE CHANT SEIZIÈME.

(Page 1. Dès la naissance de l'aurore.)

DENYS d'Halicarnasse, en citant les premiers vers de ce chant, observe que le poëte n'y raconte que des actions communes, et que cependant ces vers sont fort agréables. Il montre, à cette occasion, que souvent les beautés de la poésie, comme de la prose, consistent moins dans le choix des mots que dans l'art de les placer et de produire, par leur liaison, des sons harmonieux.

(Page 2. Et lui sautant au cou, il baise les mains, le front.)

L'idée qu'on a eue que cet Eumée était un simple berger, a fait trouver qu'il en usait trop familièrement avec son maître. Mais Eumée était un homme considérable, non seulement par sa naissance, mais encore par son emploi. D'ailleurs la distance des rangs n'excluait pas alors de semblables familiarités. L'Odyssée en offre d'autres exemples. Lorsque les serviteurs d'Ulysse l'ont reconnu, ils l'embrassent librement. Ulysse, de son côté, ne dédaigne pas de baiser les mains d'un de ses serviteurs. Il faut remarquer cependant que l'action de baiser la main à quelqu'un ne réveillait pas en ce temps l'idée de la sujétion; cette idée semble être

née dans les siècles des droits féodaux, où cette action devint une marque de vasselage.

(Page 3. L'araignée file toujours en paix dans la couche déserte d'Ulysse.)

Chez les anciens, les mariés avaient un si grand respect pour leur lit, que lorsqu'un des deux venait à mourir, le mari ou la femme qui survivait et qui se remariait ne se servait plus de ce lit pour ce second mariage, et en faisait tendre un autre. Ce lit désert et abandonné a donné lieu au tour dont se sert Télémaque, et qui était un proverbe. Ce tour était alors noble et fort expressif. C'est ainsi qu'Hésiode dit : « Vous chasserez les araignées des vaisseaux » ; pour dire : « Vous aurez si grand soin des vaisseaux, que les « araignées n'y feront plus leurs toiles, à cause des « fruits dont ils seront remplis ». Les traducteurs n'ont pas osé conserver ce tour d'Homère ; je l'ai tenté. Perrault, pour n'avoir pas connu les usages de l'antiquité, a mal à propos critiqué cet endroit. « Télémaque, « dit-il, demande si sa mère n'a pas épousé quelqu'un « de ses amans ». Et il ajoute « que le lit d'Ulysse doit « être plein d'araignées, faute de gens qui y couchent ».

(*Ibid.* Reste assis, ô étranger.)

Télémaque, loin de rebuter ce mendiant tout couvert de haillons, ne veut pas même prendre sa place. Rien ne montre mieux le respect qu'on avait pour les étrangers. Cette marque de bienveillance que donne ici Télémaque, le fait aimer.

(*Ibid.* Restes du repas de la veille.)

Ceci annoncerait la pauvreté ou la parcimonie : mais on observe que l'action d'Eumée est conforme aux coutumes de l'ancienne hospitalité. Les Grecs se servaient à table de ce proverbe : « Laisse quelque chose pour « les Mèdes », marquant par là qu'on devait laisser quelque chose pour des hôtes inattendus. Plutarque cite cet endroit d'Homère. Eumée, disciple d'un maître sage, dit-il, n'est pas embarrassé en recevant la visite de Télémaque ; il lui sert les restes de la veille.

(Page 4. Ma mère, vivement combattue, balance.)

Ces paroles devaient donner bien de l'inquiétude à Ulysse, et le porter à prévenir ce malheur par sa diligence.

(Page 5. Que peut un seul mortel, fût-il plein de vaillance, contre une nuée d'ennemis si puissans ?)

Plus Télémaque trouve impossible l'entreprise de résister aux prétendans, plus il relève la prudence et la valeur d'Ulysse, qui non seulement leur résistera, mais qui les fera tous périr. La réponse d'Ulysse fait sentir qu'il est choqué d'entendre dire à son fils qu'il faut céder à la force. Il lui fait voir qu'un prince, à son âge, doit plutôt périr les armes à la main, que de souffrir tous les jours de nouveaux outrages.

(Page 6. Ou Ulysse lui-même.)

Plusieurs critiques retranchent le vers suivant, mais d'autres le conservent. Ulysse, emporté par le feu du sentiment qui l'anime, semble un peu se découvrir : pour ne pas faire soupçonner qu'il fût véritablement Ulysse, il ajoute avec finesse : « car il reparaîtra ».

(Page 7. Mon cher Eumée, va trouver promptement la sage Pénélope.)

Le poëte éloigne ce fidèle serviteur pour donner lieu à Ulysse de se faire reconnaître. Si la reconnaissance s'était faite devant Eumée, on aurait perdu celle du héros et de ce pasteur. Ajoutons à cette remarque d'Eustathe, que du moment où Ulysse cessera de paraître sous le déguisement qu'il a pris, le poëme sera fini; au moins l'intérêt ne peut-il plus se soutenir long-temps. Il y a donc beaucoup d'art à reculer ces reconnaissances sans que l'action languisse. Si Eumée avait connu Ulysse, le rôle qu'il joue dans la suite de ce poëme, soit dans la route lorsqu'il conduit ce chef au palais, soit dans ce palais même, aurait été moins intéressant, et il y aurait eu moins de naturel dans la conduite et dans les discours de ce pasteur.

(Page 10. Saisi d'étonnement, de respect et de crainte.)

Madame Dacier, en citant plusieurs exemples tirés de l'Ecriture, pense que les paroles de Télémaque sont fondées sur ce que les premiers hommes, quand ils

voyaient quelqu'un des dieux, croyaient être menacés de la mort ou de quelque grand malheur. Mais chez les Grecs, et dans Homère, on voit que ces apparitions étaient fréquentes, et n'excitaient pas de semblables sentimens. Ceux qui animent Télémaque sont la crainte et le respect.

(*Ibid.* Je suis ton père .... ses larmes, qu'il avait eu jusqu'alors la force de retenir.)

La joie et la surprise ont leurs larmes, et ces larmes sont la première expression qu'on donne de ses sentimens. Quand Joseph se fit connaître, il dit de même : « Je suis Joseph, je suis votre frère ». C'est encore ainsi « qu'après s'être retenu long-temps », il éclata, poussa des cris, et fondit en larmes.

(Page 12. Ainsi retentit de cris le nid des aigles ou des vautours.)

Homère, selon Pope, compare Ulysse au vautour, parce que cet oiseau est remarquable par l'amour qu'il porte à ses petits ; on a dit qu'il ouvrait sa cuisse pour les nourrir de son propre sang. Les naturalistes modernes ne parlent point de ce fait qui tient du merveilleux.

La comparaison d'Homère est si peu exacte, qu'Ulysse embrasse son fils, et que le vautour déplore la perte de ses petits. On voit bien qu'Homère a seulement voulu peindre la force de la douleur.

Les comparaisons, dit Pope avec d'autres critiques, ne doivent point être employées dans la chaleur de

l'action, mais lorsque l'intérêt commence à décroître. Ainsi, dans le premier chant de l'Enéide, le poëte n'introduit point de comparaison lorsque la tempête qu'il décrit est au milieu de sa force, car rien ne peut être plus impétueux que la tempête même; il ne le fait que lorsque la chaleur de la description s'affaiblit.

Virgile a imité cette comparaison; mais, comme il voulait représenter la musique lugubre d'Orphée, il a judicieusement substitué au vautour le rossignol:

Qualis populeâ mœrens Philomela sub umbrâ
Amissos queritur fœtus, quos durus arator
Observans nido implumes detraxit: at illa
Flet noctem, etc.

GEORG. LIB. IV.

(Page 15. Leur jour fatal est arrivé.)

D'habiles critiques anciens rejettent les dix-huit vers suivans, qui se retrouvent au commencement du chant XIX, où ils sont bien mieux à leur place. Madame Dacier n'adopte pas le sentiment de ces critiques. Après un mûr examen, je me suis déterminé à retrancher ce passage, qui n'est qu'une répétition inutile. *Voyez* Ernesti.

(*Ibid.* Seuls, nous devons être les maîtres de ce grand secret.)

Le secret est la source de tous les grands succès dans les affaires difficiles. Aussi une des grandes qualités d'Ulysse, qui était si éloquent, c'était la taciturnité et le secret, et c'est à cette qualité seule qu'il veut reconnaître son fils.

(*Ibid.* Contente-toi dans ce moment d'observer la conduite des femmes attachées à notre demeure.)

Ce passage, et beaucoup d'autres, montrent qu'en ces anciens temps le service, dans les plus grandes maisons, se faisait principalement par des femmes. Le nombre des serviteurs des prétendans est très-petit. Ce sont les femmes qui, dans l'Odyssée, mènent les étrangers au bain, dressent les tables, etc. Dans le passage présent, Télémaque ne parle que des femmes de sa maison; nous observerons ensuite, dit-il, les hommes dans les champs. Les troupeaux et les terres étaient l'occupation des hommes.

Télémaque craint qu'Ulysse ne s'éloigne d'Ithaque; car ce prince avait des possessions dans le continent.

(Page 16. Cependant arrive dans Ithaque le prompt navire.)

Télémaque avait mis pied à terre à la rade septentrionale; et son vaisseau, pour retourner à Ithaque, avait doublé toute l'île du côté du couchant. Voilà pourquoi il n'arrive que le lendemain, et c'est ce qui fait que le héraut et Eumée se rencontrent.

(Page 18. Un Dieu l'a ramené heureusement dans sa demeure.)

Antinoüs, en voulant s'excuser, montre évidemment que Télémaque est aimé des dieux. Cependant, aveuglé par la passion, il ne laisse pas de poursuivre son dessein.

Ce discours d'Antinoüs, où l'on trouve beaucoup de feu, est plein d'ellipses, ce qui représente sa colère; il ne se donne pas le temps de nommer Télémaque.

Les ellipses caractérisent en général plusieurs poëtes grecs, et sur-tout Homère. Elles donnent une grande rapidité à sa marche. Telle est la vivacité qui l'anime, qu'il n'emploie quelquefois que les mots les plus nécessaires pour être entendu; ses termes sont alors des traits de flamme. C'est aussi le génie des langues orientales. Le génie de la langue française est, à cet égard, tout différent : comme elle tend principalement à la clarté, d'ordinaire elle ne supprime presque rien; je dis d'ordinaire, car nos poëtes ont quelquefois employé heureusement l'ellipse. Ce génie de notre langue, qui est contraire à celui de la langue grecque, et en particulier au style d'Homère, est une des difficultés qu'offre la traduction de ce poëte.

(Page 20. O mes amis . . . . je ne voudrais pas percer le cœur de Télemaque.)

Amphinome, a-t-on dit, était bien sûr que Jupiter n'approuverait pas ce meurtre; et d'ailleurs, pour aller consulter ses oracles, il fallait du temps.

Dans une des éditions précédentes, j'avais donné ce sens à ce passage avec la plupart des interprètes. J'ai cru devoir en corriger la traduction, et j'ai rapporté les réflexions de M. Mitford sur ces paroles d'Amphinome [1] :

« Il y a un passage de l'Odyssée qui jette un jour

[1] Essai sur les mœurs des premiers Grecs, traduction de M. Millin, Mélanges de littérature étrangère, tome VI.

« remarquable sur le gouvernement, les mœurs et la « religion de ces temps. Les poursuivans de Pénélope se « proposent de tuer Télémaque et de se partager ses « richesses ; un seul hésite. Homère donne une nais- « sance illustre, un caractère respectable et une intel- « ligence supérieure à ce personnage, qu'il nous repré- « sente doutant si le plus énorme des crimes peut être « commis sans l'approbation des dieux. Mais les meur- « tres étaient si communs alors, qu'ils ne souillaient « l'honneur du coupable que quand ils étaient accom- « pagnés de quelque circonstance particulière qui en « augmentait l'atrocité. Plusieurs des principaux per- « sonnages de l'Iliade et de l'Odyssée se sont rendus « coupables de ce crime, et se sont bannis eux-mêmes « de leur patrie, non pas pour échapper aux lois, mais « pour éviter la vengeance des parens du mort ».

J'ai profité aussi de quelques observations judicieuses du traducteur de M. Mitford, sur la manière dont j'avais rendu ces paroles d'Eurynome.

(P. 21. Et mépriser en nous des supplians.)

Madame Dacier, entraînée par quelques anciens critiques, paraît avoir embrouillé le sens de ce passage, qui lui a semblé fort difficile. Elle traduit ainsi : « Sans « aucun respect pour une maison dont vous êtes les « supplians ». Assurément ces chefs n'ont pas l'air d'être les supplians de cette maison. Le sens que j'ai suivi se présente naturellement. *Voyez* Ernesti. Pope a défiguré ainsi ce passage :

Wretch! to destroy a prince that friendship gives,
While in his guest his murd' rer he receives.

Le discours de Pénélope est plein de feu et de sentiment : elle parle d'abord en mère ; mais, en finissant, elle parle avec autorité, en reine.

(Page 24. Lance un regard à son père, et sourit.)

Il sourit, parce que les prétendans n'ont pas accompli leur dessein. On peut aussi en alléguer d'autres motifs. Il a demandé quel bruit courait dans Ithaque ; par la réponse du pasteur, il juge qu'on ignorait entièrement l'arrivée d'Ulysse : ou ce sourire est un langage muet de deux personnes qui s'entendent, devant un tiers auquel ils n'ont pas confié leur secret.

FIN DES REMARQUES SUR LE CHANT XVI.

CHANT XVII.

A PEINE les cieux étaient colorés des roses de l'aurore matinale, que le fils d'Ulysse, Télémaque, se lève, impatient de partir : à ses pieds sont attachés ses brodequins éclatans ; s'armant de la solide lance adaptée à sa main : Ami, dit-il à son fidèle Eumée, je vais dans Ithaque m'offrir à ma mère ; car, jusqu'à ce qu'elle ait arrêté sur moi les yeux, je sais que sa tendresse inquiète ne cessera point de s'exhaler en profonds soupirs, accompagnés de larmes amères. Toi, je te l'ordonne, mène dans la ville cet étranger infortuné, pour qu'il y demande sa subsistance ; chacun, à son gré, lui donnera la nourriture et le breuvage. Accablé moi-même de revers et de chagrins, il m'est impossible de me charger des maux de tous les hommes, d'exercer envers chaque voyageur les devoirs de l'hospitalité. Ton hôte serait-il assez injuste pour s'en courroucer? il ne ferait par là, je le dis avec cette franchise qui m'est chère, qu'aggraver le poids de ses peines.

O mon ami, répond le prudent Ulysse, je ne voudrais moi-même nullement prolonger

ici mon séjour : le pauvre trouve plutôt sa subsistance à la ville qu'aux champs; quelqu'un aura bien pitié de moi, et soulagera ma misère. A mon âge, je ne pourrais plus, sous une cabane rustique, exécuter tous les ordres, exercer des travaux rigoureux. Va; ce pasteur, selon ta volonté, sera mon guide dès que j'aurai pris un peu de chaleur devant ce feu, et que le soleil sera plus élevé; je ne suis couvert que de ces malheureux lambeaux, le froid du matin me serait funeste. La ville, dites-vous, est éloignée.

Télémaque s'élance hors de la cabane; et, marchant à pas précipités, il médite la mort de ses persécuteurs. Arrivé dans son palais, il va poser son javelot contre une haute colonne, franchit le seuil, et entre dans la salle.

La nourrice Euryclée, qui étendait de belles peaux sur les siéges éclatans, l'aperçoit la première; fondant en larmes, elle court à sa rencontre. Les plus fidèles esclaves du malheureux Ulysse s'assemblent, se pressent autour du jeune prince, le félicitent de son retour, et, dans la vivacité de leurs transports, le serrent dans leurs bras et lui baisent la tête et les épaules. Pénélope (telles s'avancent Diane et la blonde Vénus) sort de son appartement,

verse un torrent de pleurs, jette ses bras autour du cou de son cher fils; et, lui baisant le front et les yeux brillans : Le ciel te ramène donc, ô Télémaque, dit-elle en sanglotant, toi ma douce lumière ! Je n'espérais plus te revoir depuis le jour qu'un vaisseau, contrariant mes désirs, te conduisit en secret vers Pylos pour chercher des nouvelles d'un père chéri. Parle; rapporte-moi ce que tu as vu et entendu.

Ma mère, repartit avec prudence le jeune Télémaque, ne renouvelle pas de tristes souvenirs au fond de mon cœur, et ne m'excite point à la plainte, puisque j'ai eu le bonheur d'échapper à ma perte. Mais, après être entrée dans le bain et avoir revêtu des habits purifiés, monte avec tes femmes au haut du palais, rends grâce à tous les dieux, et promets-leur les plus nobles hécatombes, si Jupiter égale enfin ici la vengeance aux forfaits. Je vais sans retard à la place publique prendre un étranger qui m'a suivi dans cette île, et qui, à ma prière, m'a précédé avec mes généreux compagnons : j'ai prescrit à Pirée de le recevoir dans sa maison, et de l'accueillir de la façon la plus honorable jusqu'à mon retour.

Il dit : ces paroles ne se perdent pas dans

les airs. Pénélope prend le bain, revêt des habits purifiés, et, montée avec ses femmes au haut du palais, elle promet à tous les dieux les plus nobles hécatombes, si Jupiter, dans ces lieux, égale enfin la vengeance aux forfaits.

Télémaque, armé de son javelot, sort du palais ; ses limiers fidèles le suivent. Minerve répand sur toute sa personne une majesté divine ; le peuple entier admire le jeune prince qui s'avance. Ses audacieux persécuteurs l'entourent, et s'empressent à le recevoir avec les expressions de la bienveillance ; mais au fond de leurs cœurs fermentent de noirs projets de haine et de mort. Il se délivre aussitôt de leur foule, et se rend auprès de Mentor, Antiphe et Halitherse, qui lui transmirent l'amitié qu'ils avaient consacrée à son père ; il s'assied à côté d'eux, et ils lui adressent un grand nombre de questions sur le sort d'Ulysse et le sien.

Bientôt on voit le brave Pirée conduisant à travers la ville, vers la place, l'étranger confié à ses soins. Télémaque se lève, va au-devant de cet étranger pour le recevoir. Pirée prenant la parole : Ordonne sans délai, dit-il, à des femmes de ton palais de venir dans ma

demeure pour emporter les présens dont te combla Ménélas.

Ami, l'avenir est encore incertain, répond le sage Télémaque. Si mes fiers ennemis parviennent, par trahison, à me ravir le jour et à se partager tous les trésors que m'a laissés mon père, j'aime bien mieux que tu sois le possesseur de ces présens qu'aucun de leur troupe inhumaine. Si j'ai le bonheur de remporter la victoire et de les précipiter au tombeau, alors, content, tu apporteras ces dons à ton ami satisfait.

Il dit, et prend Théoclymène, l'étranger malheureux, et le conduit dans son palais. Dépouillés de leurs vêtemens, ils entrent dans des baignoires éclatantes; par les soins des captives, l'huile coule sur leurs corps, et de riches vêtemens les couvrent. A peine se sont-ils rendus dans la salle, et placés sur de beaux siéges, qu'une femme, tenant une cuve d'argent, répand d'une urne d'or sur leurs mains l'eau des fontaines, leur apporte une table luisante; au même temps, vénérable par son âge, la gouvernante de la maison s'avance, empressée à poser devant eux divers alimens. Pénélope était assise en face de son fils non loin de la porte, et, pensive, inclinée sur son

siége et tenant son fuseau, elle roulait un fil délié entre ses doigts.

Après le repas du prince et de son hôte, Pénélope rompt le silence : Mon fils, je vais remonter à ma demeure, et me reposer sur ce lit témoin de mes gémissemens, et toujours baigné de mes larmes depuis qu'Ulysse, avec les Atrides, partit pour Ilion : tu ne veux donc pas, avant que les rivaux superbes rentrent dans ce palais, me dire si tu n'as rien appris du sort de ton père?

Ma mère, repartit avec sagesse le jeune prince, la vérité sortira de ma bouche. Nous nous rendîmes d'abord à Pylos, chez Nestor, le pasteur des peuples; il me reçut dans son palais avec toute la tendresse que prodigue un père à son fils qu'il revoit après une longue absence; tel est l'accueil qu'il me fit, lui et ses nobles rejetons : mais il me déclara qu'aucun mortel n'avait pu lui dire si l'infortuné Ulysse était vivant ou mort. Cependant il me conseilla d'aller chez le vaillant roi de Sparte, et m'y fit conduire sur un beau char attelé de vigoureux coursiers. Là, je vis cette Hélène qui, par la volonté des dieux, coûta tant de sang et fit soutenir tant de travaux aux Grecs et aux Troyens. Ménélas me demanda ce qui

m'amenait; je lui dis le sujet de ma course. Voici sa réponse:

Ciel! les plus lâches et les plus vils des hommes veulent donc profaner la couche d'un héros si renommé et si formidable! Leur destinée sera semblable à celle de tendres faons suçant encore le lait, et placés par une biche dans le fort d'un lion, tandis qu'elle va paissant dans les plaines et sur les coteaux; le lion rentre, et ils périssent d'une mort soudaine et terrible. Grands dieux! si donc ce héros reparaissait, tel que nous le vîmes autrefois se lever dans les murs de Lesbos, lutter contre le redoutable Philomélide qui l'avait défié, et d'un bras invincible le terrasser aux acclamations de tous les Grecs! si donc il reparaissait au milieu de ces usurpateurs! l'hymen aussitôt se changerait pour eux tous dans un appareil funèbre.

Quant à ce que tu me conjures de t'apprendre, continua-t-il, je ne veux rien te cacher : tu sauras la vérité pure; elle m'a été révélée par le vieux Protée, dieu marin, cet oracle infaillible; tu l'entendras de ma bouche. Il m'a dit qu'il avait vu le fils de Laërte, accablé d'une douleur profonde, seul dans une île, retenu malgré lui dans une grotte de la

nymphe Calypso. Il est dénué de tout secours pour retourner dans sa patrie; il n'a ni compagnons ni vaisseau qui le guide à travers les plaines immenses de la mer.

C'est tout ce que j'appris de l'illustre Ménélas. Je partis, et les dieux m'envoyèrent un vent favorable qui me ramena promptement aux lieux de ma naissance.

Pénélope l'écoute avec une vive émotion. Le devin Théoclymène prend la parole: O femme vénérable du fils de Laërte! ces nouvelles sont insuffisantes: prête l'oreille à mon discours; je vais prononcer un oracle sûr et dissiper tes doutes. J'atteste Jupiter, le plus puissant des dieux, cette table hospitalière, et ce foyer de l'intrépide Ulysse où je trouve un asile; j'atteste qu'Ulysse se repose maintenant dans sa patrie, ou même que sourdement il se glisse vers ce palais, s'enquiert de tous les désordres qui s'y commettent, et bientôt exercera sa vengeance sur tous ses ennemis. Voilà ce que me présagea le vol d'un oiseau lorsque j'entrai dans le vaisseau de Télémaque, et ma voix proclama cet heureux événement.

O étranger! repartit Pénélope, veuillent les dieux accomplir ton oracle! tu connaîtrais

bientôt ma bienveillance, et je te comblerais de tant de présens, qu'à ton aspect chacun te donnerait le nom de fortuné.

Tel était leur entretien. Cependant les princes, rassemblés dans la cour où d'ordinaire éclatait leur insolence, s'amusaient à divers jeux; tour à tour le disque et le javelot fendaient les airs. Mais, à l'heure du repas, on voit de tous côtés arriver des champs les victimes et les bergers qui chaque jour les amenaient; Médon s'avance auprès des chefs, Médon, qu'ils préféraient aux autres hérauts, et qui assistait à tous leurs festins. Jeunes chefs, dit-il, après vous être livrés aux charmes de ces jeux, rentrez dans le palais, et que le festin vous rassemble. Il est bon d'en jouir quand l'heure l'ordonne.

Tous cèdent à la voix du héraut, se lèvent et s'avancent vers le palais. Entrés dans cette demeure, ils déposent leurs manteaux sur les siéges nombreux; on fait les apprêts du sacrifice et du festin; de grandes brebis et des chèvres grasses sont immolées; on immole des porcs, et une génisse, l'honneur de son troupeau. Cependant, sous la cabane rustique, Ulysse et le pasteur se disposaient à se rendre à la ville.

Etranger, dit Eumée, puisque tu as résolu, selon les ordres de mon maître, d'entrer encore aujourd'hui dans Ithaque (j'aimerais mieux te retenir ici, te donner la garde de mes étables : mais je le respecte et crains de lui déplaire; les réprimandes des maîtres sont sensibles), levons-nous et partons. Une grande partie du jour est écoulée; vers le soir, le froid redouble.

Je t'entends, tu me préviens, et tes pensées sont les miennes, répond Ulysse. Allons, sois mon fidèle conducteur. Si tu as un bon rameau, remets-le entre mes mains pour soutenir mes pas : la route, selon vous, est rude et pénible.

En même temps il jette sur ses épaules sa besace toute rapiécée d'où pendait une corde. Eumée lui met entre les mains un rameau fort et noueux : ils partent; des bergers vigilans et des chiens fidèles gardent la cabane. Ainsi Eumée, sans le savoir, conduisait à la ville son roi, sous la forme d'un indigent décrépit, courbé sur un bâton et couvert de honteux lambeaux.

Après avoir long-temps marché par un sentier raboteux, ils approchent enfin de la ville et de la belle fontaine d'où jaillissait une eau

limpide, et où puisaient les citoyens; ouvrage de plusieurs anciens rois, Ithacus, Nérite et Polyctor. Elle était environnée d'un bocage de peupliers, nourrissons de cette fontaine; la source fraîche tombait à grands flots du sein d'un rocher : au-dessus était un autel dédié aux nymphes, et où tous les voyageurs offraient des sacrifices et des vœux.

Là, Ulysse et son guide rencontrent le fils de Dolius, Mélanthe, qui, suivi de deux bergers, menait à la ville, pour le festin des amans de Pénélope, les plus belles chèvres de ses troupeaux. Dès qu'il aperçoit Eumée et le vieillard, la bruyante voix du rustre les accable des injures les plus indécentes et les plus téméraires; le roi peut à peine contenir son indignation.

Ah! s'écrie le chevrier, jamais on ne put dire à meilleur droit qu'un méchant en conduit un autre, tant le ciel associe toujours ceux qui se ressemblent! Parle, misérable pâtre, où mènes-tu ce mendiant chauve, importun et affamé, la souillure des libations et des festins? Allant de porte en porte, et meurtrissant ses épaules debout contre tous les poteaux, loin d'oser prétendre à des urnes et à des trépieds, il mendiera les vils restes

des repas. Tu ferais bien mieux de me donner ce malheureux; il sera le gardien de ma bergerie; il pourra nettoyer ma cour et mes étables, porter le feuillage à mes chevreaux; ne fût-il nourri que de la partie séreuse du lait, il aura bientôt d'assez larges flancs: mais n'étant instruit qu'au mal, il a le travail en horreur; il aime mieux aller mendiant de ville en ville pour soulager sa faim vorace. Cependant, je t'en avertis et tu le verras; qu'il s'avise de paraître devant le palais du grand Ulysse, les marche-pieds, volant des mains de tous les chefs à travers la salle, pleuvront autour de sa tête et lui briseront les côtes.

En achevant ces mots, le forcené s'approche d'Ulysse, et lui donne du pied un grand coup dans le flanc. Ulysse reste à sa place, sans être ébranlé. Il délibère s'il l'immolera d'un coup de son rameau, ou si, l'enlevant en l'air, il lui écrasera le crâne contre terre: maître de ses mouvemens, il retient son courroux et souffre cette insulte. Eumée, montrant au pâtre un front irrité, réprime sévèrement son audace; et, levant les mains au ciel, il prie à haute voix:

Nymphes de cette fontaine sacrée, filles

de Jupiter, si chaque année Ulysse immola sur votre autel les prémices de ses troupeaux, exaucez le vœu qui part du fond de mon ame; que ce héros reparaisse enfin! qu'un dieu nous le ramène! Oh! qu'à son aspect, malheureux que tu es, tomberait en un moment toute cette fastueuse arrogance avec laquelle tu nous insultes, et que tu étales par la ville, où tu ne cesses de te promener en fainéant, au lieu de veiller sur sa bergerie! Cependant de mauvais bergers sont la ruine des troupeaux.

O ciel! répliqua le chevrier, quel discours tient là ce vieux renard! Ah! je le jetterai un jour dans un vaisseau pour l'emmener loin d'Ithaque; et sa vente sans doute me vaudra de grandes richesses. Plaise aux dieux qu'aujourd'hui même, dans son palais, Télémaque soit abattu par les traits d'Apollon ou par ceux de nos princes, comme il est sûr qu'Ulysse a péri loin de nos contrées et que le soleil n'éclairera point son retour!

En même temps il les quitte; ils s'avançaient à pas lents. Mélanthe court, arrive en un moment à la demeure du roi; il entre aussitôt, s'assied familièrement à la table des chefs en face d'Eurymaque, auquel il était le plus

dévoué : les esclaves lui servent une part des victimes ; la sommelière âgée lui apporte le pain ; il participe au repas.

Cependant Ulysse et son compagnon s'approchent du palais et s'arrêtent. Les modulations d'une lyre mélodieuse coulent dans l'air et frappent leur oreille ; déjà Phemius avait commencé à former ses accords. Le héros prenant alors la main du pasteur :

Eumée, dit-il, voici sans doute le palais d'Ulysse. On peut aisément le reconnaître ; il ne ressemble point à d'autres palais : la vaste cour est enfermée de hautes et fortes murailles, les portes sont solides et à doubles battans ; il serait difficile de s'emparer de cette demeure par la seule valeur. Je m'aperçois que des chefs nombreux y font un grand repas ; d'ici l'on respire la vapeur odorante des mets, et j'entends retentir les accens harmonieux de la lyre, présent des dieux et l'amie des festins.

Tu n'es point dans l'erreur, répond Eumée, c'est là le palais d'Ulysse. Tu m'as fait voir souvent ta sagacité. Délibérons sur ce que nous ferons. Veux-tu paraître le premier aux yeux de ces chefs ? j'attendrai ici un moment ; ou veux-tu rester à cette place ? je

te précéderai dans ce palais. Ne tarde pas cependant à me suivre ; quelqu'un pourrait te maltraiter ou te chasser de cette demeure. Pèse ces divers partis.

Je t'entends, je saisis tes vues, et je pense à l'objet que tu proposes, repartit Ulysse. Entre, je te suivrai. Ne t'inquiète point de mon sort. Je suis endurci aux insultes, au choc de tous les traits ; mon courage est ferme, il s'est fortifié au milieu des tempêtes et des combats ; soutenons encore, s'il le faut, ces revers. La faim le veut, la faim cruelle et irrésistible, cette source de tant de maux pour les mortels. C'est par elle que s'équipent des flottes qui, affrontant la rage d'Amphitrite, portent la guerre aux rives éloignées.

Durant cet entretien, le chien fidèle de l'infortuné Ulysse (Argus était son nom), couché près de ce lieu, commence à lever la tête, à dresser les oreilles. Le héros l'avait jadis élevé lui-même ; mais il n'avait pas joui de ses soins, entraîné vers Troie par les destins. Long-temps, sous les ordres d'une jeunesse ardente, cet animal fit la guerre à la race légère des daims, des lièvres et des cerfs : maintenant, accablé de vieillesse, privé de son maître, il était négligé, étendu sur un

grand tas de fumier de mules et de bœufs, qu'on avait laissé devant la porte de la cour jusqu'à ce que les serviteurs du roi vinssent l'enlever pour l'engrais de ses champs; là était abandonné Argus, couvert de vermine. Il reconnaît Ulysse, qui s'était approché de lui; il veut se traîner jusqu'aux pieds de son maître; mais il n'en a pas la force : il exprime sa joie et ses caresses en agitant sa queue et en baissant les oreilles. Ulysse le regarde : des larmes coulent de sa paupière; il se tourne, et les essuie promptement pour les dérober au pasteur; et, lui adressant la parole : Eumée, se peut-il? on abandonne cet animal sur ce fumier! sa beauté doit avoir été frappante : j'ignore si la légèreté de sa course répondait à sa figure; ou s'il avait peu de valeur, comme ceux de sa race qui, nourris délicatement de la table des rois, ne sont réservés qu'à leurs délices.

Quelle est ton erreur! dit Eumée : c'est là le chien fidèle de ce héros mort depuis si long-temps loin de nos contrées. Que ne peux-tu voir cet animal tel qu'il était lorsqu'Ulysse le quitta pour se rendre à Troie! tu l'eusses admiré, et au premier coup-d'œil tu eusses reconnu sa vigueur et la légèreté de sa course.

En vain fuyait dans la profondeur des forêts la bête sauvage qu'il avait aperçue ; il n'en perdait jamais la trace. Maintenant il est accablé de souffrances ; son maître est mort dans une terre étrangère, et les femmes attachées à ce palais, ces indolentes, n'ont plus aucun soin de cet animal et le laissent périr. Voilà les esclaves ; dès que leurs maîtres sont absens, ou faibles et sans autorité, ils négligent leurs devoirs. Le jour de l'esclavage (ainsi l'a permis Jupiter dont le tonnerre roule dans l'étendue des cieux), le jour de l'esclavage dépouille un mortel de la moitié de sa vertu.

En disant ces mots il entre au palais, et porte ses pas vers les amans de Pénélope. Argus, qui, après le terme de vingt années, a le bonheur de revoir son maître chéri, n'en jouit qu'un moment, et devient la proie de la noire mort ; à peine a-t-il jeté sur lui un dernier regard, qu'il expire.

Télémaque voit le berger entrer dans la salle ; il l'appelle d'un signe. Eumée va prendre le siége humble qu'occupait d'ordinaire le serviteur qui, dans leurs festins, partageait aux chefs les chairs fumantes des nombreuses victimes ; posant ce siége auprès de la table de

Télémaque, il s'assied en face du jeune prince: alors un héraut apporte au pasteur un pain et une portion des autres alimens.

Eumée n'est pas long-temps assis, qu'Ulysse le suit dans le palais sous l'aspect d'un malheureux mendiant, accablé d'années, appuyé sur un rameau, et couvert de vêtemens déchirés. Il s'assied sur le seuil de frêne, s'adosse à une solive luisante de cyprès, jadis élevée selon les lois de l'équerre, et travaillée avec art. Télémaque s'adresse à Eumée; et, prenant d'une corbeille un pain et saisissant des deux mains une portion considérable des victimes: Tiens, Eumée, porte ces alimens à cet étranger, dis-lui de parcourir hardiment la salle et d'implorer la générosité de tous ces chefs. La honte est défavorable à celui qui est réduit à une profonde indigence.

Eumée s'éloigne; et, s'arrêtant auprès d'Ulysse: Etranger, dit-il, Télémaque t'envoie ces alimens; il t'exhorte à parcourir hardiment la salle et à implorer le secours de tous ces chefs. La honte, je te rapporte ses paroles, est défavorable à celui qui est réduit à une profonde indigence.

Puissant Jupiter, s'écrie Ulysse, fais que, parmi les mortels, Télémaque arrive au com-

ble de la félicité, et accomplis tous les desseins qui roulent dans son ame !

Il dit ; ses mains prennent ces alimens et les posent à ses pieds sur sa vile besace. Son repas dure aussi long-temps que le palais retentit de la voix et de la lyre de Phémius ; il cesse de jouir du festin dès que le chantre divin garde le silence. Les princes remplissent ces lieux de cris et de tumulte. Alors Minerve, qui se tenait près d'Ulysse, lui donne le signal, l'anime à demander à chacun d'eux quelque secours, pour distinguer les plus coupables de ceux qui n'ont pas entièrement fermé leurs cœurs à la justice ; aucun d'entre eux cependant ne doit échapper à sa vengeance.

Le héros, sans balancer, se tourne vers la droite, va de l'un à l'autre dans toute l'assemblée, les conjurant de subvenir à sa misère, et leur tendant la main d'un air aussi naturel que s'il n'avait jamais été qu'un mendiant. Par pitié ils lui accordent tous quelque don ; cependant ils le regardaient avec étonnement, et se demandaient entre eux quel était cet inconnu et de quel pays il sortait.

Mélanthe prend la parole : Amans de la plus illustre des reines, écoutez-moi ; je viens seulement de voir ce personnage, et j'ai ren-

contré Eumée qui le menait dans ce palais ; mais j'ignore la noble origine dont il se vante.

A ces mots, Antinoüs adresse au sage Eumée cette dure réprimande : O pâtre trop connu, pourquoi nous amener ce misérable ? N'avons-nous pas assez de ces vagabonds dont l'engeance impure erre devant nos portes, est le fléau de nos festins ? ou t'est-il indifférent que la troupe rassemblée consume les biens de ton maître, et devais-tu encore nous aller chercher, peut-être bien loin, ce vil personnage ?

Eumée, ces mots alors sortirent de ta bouche : Antinoüs, je respecte ton rang, tes paroles sont blâmables. Va-t-on solliciter un inconnu, un mendiant, d'habiter notre demeure ? Qui sont ceux qu'on invite ? les hommes fameux dans leur art, un augure éclairé, un élève d'Esculape, un savant architecte, ou l'un de ces mortels inspirés par les dieux, et dont les chants font nos délices ; voilà, dans toute l'étendue de la terre, ceux auxquels on s'empresse d'ouvrir sa maison : hélas ! on n'y appelle point un pauvre qui, sans nous être utile, nous consume. Mais, de tous les amans de la reine, tu as toujours été le plus injuste et le plus dur envers les serviteurs d'Ulysse,

et sur-tout envers moi. Je n'en prends aucun souci ; car la vertueuse Pénélope, et Télémaque égal aux dieux, respirent encore.

Sois en repos, Eumée, repartit le prudent Télémaque, ne perds pas de temps à lui répondre. Antinoüs a toujours sur les lèvres des traits insultans, et il souffle sa perversité dans l'ame de tous ses compagnons.

Et, se tournant vers lui : Antinoüs, dit-il, tu as pour moi, il faut l'avouer, les soins d'un tendre père, quand tu veux m'obliger à chasser cet étranger de ce palais : m'en préservent les dieux ! Prends pour lui donner ; loin de m'y opposer, je le désire, je l'exige même. Ne crains pas en ceci de mécontenter ma mère, ni aucun des serviteurs du grand Ulysse. On le voit aisément, ce n'est pas là ce qui trouble ton ame : jouir seul du festin, voilà ce que tu veux, et non le partager.

Jeune téméraire, repartit Antinoüs, qu'oses-tu dire ! Si tous ces rivaux m'égalaient dans les dons que je réserve à ce malheureux, il n'aurait plus besoin de secours, et je doute que d'une année il reportât ses pas vers cette demeure.

En même temps il saisit sous la table le banc où ses pieds éclatans reposaient durant

les festins, et le montre au fils de Laërte d'un air menaçant. Aucun des autres princes ne refuse quelque soulagement à celui dont tout annonçait l'indigence ; ils remplissent sa besace de pain et de viandes. Allant reprendre sa place sur le seuil pour jouir de ces bienfaits, il s'arrête près d'Antinoüs.

Mon ami, dit-il, fais-moi aussi quelque don : loin d'être le plus vil des Grecs, tu me parais occuper ici le premier rang ; ta mine imposante annonce un roi : il convient donc que tu aies plus de générosité que les autres chefs ; ne me refuse pas un peu de pain, je célébrerai ta libéralité par toute la terre. Autrefois je fus, comme toi, l'habitant fortuné d'un riche palais ; quels que fussent leur état et les secours qu'ils vinssent implorer, je faisais part de mes bienfaits à tous ceux qui promènent sur la terre leurs malheurs et leur pauvreté ; entouré d'une foule de serviteurs, rien ne me manquait de toutes les délices nécessaires à la pompe de ceux qu'on nomme heureux. Mais Jupiter fit évanouir mon bonheur ; je m'étais sans doute attiré son courroux. Il m'induisit à m'associer à des vagabonds qui ne vivaient que de rapine, à les suivre aux contrées lointaines de l'Egypte

pour y trouver ma perte. Abordé à la rive du fleuve Egyptus, je place des gardes sur les hauteurs, et j'exhorte mes compagnons à ne pas quitter ma flotte : mais ces insensés, n'écoutant que leurs penchans déréglés, et cédant aux mouvemens impétueux de leur fureur insolente, pillent les délicieuses campagnes des Egyptiens, ravissent les femmes et les tendres enfans, massacrent les hommes. Bientôt le tumulte et les cris parviennent dans la ville ; les combattans accourent avec les premiers rayons de l'aurore ; toute la campagne est couverte de guerriers, de chars, des éclairs de l'airain éblouissant. Le dieu du tonnerre envoie la Fuite à mes compagnons ; il n'en est pas un qui ose résister ; de toutes parts nous menace une perte inévitable. Armés du fer acéré, nos ennemis exterminent la plus grande partie de ma troupe ; ce qui survit est entraîné dans l'esclavage. Je fus vendu au fils de Jasus, Dmétor, roi de Cypre, amené par le sort en ces lieux ; et c'est du sein de cette captivité que j'arrive enfin dans Ithaque, chargé d'infortunes.

Quel dieu, s'écrie Antinoüs, conduit ici, pour nous punir, ce fléau, le trouble des

festins? Retire-toi loin de cette table; place-toi là, au bout de la salle, ou tu retrouveras ici, avec plus d'amertume, l'Egypte et Cypre. Ah! quel mendiant plus importun et plus effronté! tu ne te lasses pas de nous assiéger tour à tour! Ces chefs sont bien aveugles de te secourir; tout est profusion. Mais pourquoi ménagerait-on avec avarice ou par compassion le bien d'autrui, là où l'on nagera toujours dans l'abondance?

Dieux! lui repartit Ulysse en se retirant, qu'il s'en faut que ton ame réponde à la beauté de tes traits et de ton port! Tu n'accorderais pas, on le voit bien, un grain de sel à un suppliant prosterné à ta porte, toi qui, étranger dans ce palais, entouré de tant de richesses que tu as voulu t'approprier, ne peux obtenir de ton avarice de me donner un peu de pain.

A ces mots, la colère bouillonne au sein d'Antinoüs; il lui jette un regard furieux, et ces paroles se précipitent de ses lèvres: Puisque ton impudence va jusqu'à m'adresser des injures, il est bien décidé que tu ne sortiras pas vivant hors de ce palais. En même temps il lève son marche-pied, et, le lançant avec roideur, atteint Ulysse à l'extrémité de

l'épaule. Ulysse, malgré la force du coup, est aussi immobile qu'un rocher; seulement il balance la tête sans proférer une parole, roulant au fond du cœur de terribles projets de vengeance.

Il va se rasseoir sur le seuil; et, posant à terre sa besace remplie : Rivaux qui vous disputez une illustre reine, dit-il, écoutez-moi; je vous ferai part de la pensée qui m'occupe. Est-on blessé dans un combat livré pour la défense, soit de ses champs, soit de ses troupeaux, on le supporte sans chagrin et avec constance; mais moi, ce qui m'expose à ce coup d'Antinoüs, c'est la triste faim, source cruelle de tant de maux pour les mortels. Si cependant le pauvre a des dieux protecteurs et des furies vengeresses, puisse la mort frapper Antinoüs avant qu'il forme l'hymen auquel il aspire!

Etranger, répond ce chef, prends, sans dire mot, ton repas à cette porte, ou retire-toi; sinon, nos esclaves les plus vigoureux, couvrant ton corps de meurtrissures, vont te traîner avec ignominie par les mains et par les pieds hors du palais.

Il dit : mais tous les autres chefs sont indignés de ses violences; des lèvres de plu-

sieurs de ces hommes hautains sortent ces paroles : Antinoüs, tu as commis une action criminelle en frappant ce pauvre, jeté ici par le sort. Malheureux! s'il était un habitant de l'Olympe? Souvent les dieux, qui revêtent toutes les formes, vont de ville en ville sous l'aspect d'étrangers, témoins de la justice ou de la perversité des hommes.

Tel était leur langage; il y oppose le mépris. Télémaque ne peut voir maltraiter son père sans que son père ne se gonfle de douleur et de courroux : cependant il ne coule pas de ses yeux une larme; muet, secouant sa tête, il médite la mort de ces pervers.

Mais Pénélope, instruite de l'insulte faite par Antinoüs, dans le palais d'Ulysse, à cet étranger malheureux, s'écrie au milieu de ses femmes : Oh! qu'ainsi, homme impie, Apollon lance sur toi-même ses traits! Ah! lui répond sa fidèle Eurynome, si notre sort dépendait de nos vœux, aucun de ces princes ne verrait le retour de l'aurore.

Nourrice, dit Pénélope, ils me sont tous odieux, ils ne trament que des forfaits : mais Antinoüs, je l'abhorre sur-tout, plus que la noire mort. Un étranger infortuné, conduit dans ce palais par sa destinée errante, va de

l'un à l'autre (l'extrême indigence l'y réduit) leur demander quelque léger secours; tous s'adoucissent en sa faveur, sa besace est remplie de leurs dons; celui-là seul, du marchepied lancé, lui meurtrit l'épaule.

C'est ainsi qu'elle parlait dans son appartement, au milieu de ses femmes. Ulysse achevait son repas. Mais la reine appelant le sage intendant de ses troupeaux: Va, Eumée, chéri des dieux, dit-elle; cet étranger assis sur le seuil, qu'il monte; je voudrais le saluer avec bonté, l'entretenir, et savoir s'il n'aurait pas entendu parler du malheureux Ulysse, ou même s'il ne l'aurait point vu. Il paraît avoir parcouru bien des contrées.

O reine, repartit le zélé serviteur, plût au ciel que tous les chefs ici rassemblés fussent réduits au silence, et que tu pusses l'entendre, cet étranger! ses récits, par leur charme, adouciraient le trouble de ton cœur. Je l'ai retenu trois jours et trois nuits dans ma cabane: car, échappé de son vaisseau, il s'est d'abord réfugié auprès de moi, et ce temps ne lui a pas suffi pour achever l'intéressante histoire de ses courses et de ses infortunes. Tel qu'un de ces hommes rares qui, inspirés par les dieux, ravissent les mortels par l'har-

monie divine de leurs chants ; qu'un de ces hommes rares élève la voix, l'œil attaché sur lui, on l'écoute avec avidité, et l'on craint toujours d'être au moment où il va terminer ses accords : tel dans ma demeure, assis à côté de moi, il captivait mon cœur enchanté. Il m'a dit que, par son père, il avait d'étroites liaisons avec Ulysse, que sa patrie était l'île de Crète où naquit le sage Minos ; et c'est de là que, précipité de revers en revers, il est venu, humble suppliant, se prosterner à tes pieds. Il assure avoir appris qu'Ulysse, plein de vie, était près de nous, sur les terres des Thesprotes, et retournait dans sa demeure, chargé de richesses.

Va, que l'étranger vienne, dit Pénélope, je veux l'entendre lui-même. Que cependant ces hommes hardis se livrent à la joie sous le portique ou dans ce palais, puisqu'elle habite en leurs cœurs. Leurs biens s'accumulent dans leurs demeures ; on ne touche point à leur froment ni aux dons de leurs vendanges ; leurs esclaves seuls en consument une légère partie, tandis que tous ces étrangers, établis pour jamais dans le palais d'Ulysse, immolent ses bœufs, ses brebis, ses chèvres grasses, vivent dans les délices des

festins, font couler le meilleur vin dans leurs coupes, et que tout est en proie à la rapine. Il n'est point ici de héros tel qu'Ulysse pour délivrer son palais de ce fléau. Ah! si mon Ulysse revenait, s'il reparaissait dans sa terre natale, secondé du courage de son fils, il punirait bientôt ces injures accumulées.

A ces paroles, Télémaque éternua; le palais en retentit. La joie éclate dans les traits de Pénélope. Cours, Eumée, dit-elle, que l'étranger paraisse à mes yeux. N'entends-tu pas l'augure dont mon fils confirme tout mon discours? Oui, puisse une terrible mort être l'inévitable destin de la troupe entière de nos ennemis! que pas un d'eux n'échappe à la destruction et à une mort sanglante! Ecoute ceci encore, dis-le à cet étranger. Si la vérité répond à ses récits, il sera décoré de beaux vêtemens de la main de Pénélope.

Eumée vole; et, paraissant auprès d'Ulysse: Etranger, père vénérable, dit-il, la vertueuse mère de Telémaque, Pénélope t'appelle. Quoique plongée dans le plus profond abattement, son cœur l'excite à t'interroger sur son époux. Si la vérité anime ta langue, je suis chargé de te le dire, Pénélope te donnera de bons vêtemens, secours qui t'est le plus nécessaire:

car, en sollicitant la bienfaisance dans Ithaque, il te serait facile de te nourrir; assez d'habitans soulageraient ton indigence.

Cher Eumée, repartit Ulysse, je serais prêt à faire entendre dès ce moment la vérité entière à l'oreille de la fille d'Icare, la sage Pénélope; car celui dont je dois lui parler m'est bien connu, nos infortunes sont les mêmes : mais je crains la foule de ces princes altiers, dont les injustices et les violences sont montées jusqu'à l'airain de la voûte céleste. En ce moment même où ce chef m'a frappé, moi qui, sans blesser personne, traversais la salle, comme suppliant, Télémaque ni aucun autre n'ont repoussé cette insulte. Dis à Pénélope d'attendre, malgré son impatience, que le soleil ait fini sa carrière; alors elle aura le loisir de m'interroger sur le retour de son époux, après m'avoir fait approcher du feu : car mes vêtemens me défendent mal contre le froid; tu ne l'ignores pas, toi qui fus ici mon premier recours.

Le pasteur se retire, et Pénélope le voyant reparaître sur le seuil : Tu ne l'amènes donc pas, Eumée? dit-elle : d'où naît le refus de cet étranger infortuné? Quelqu'un des rivaux lui inspire-t-il une si grande terreur? ou la

honte et la timidité l'empêchent-elles de parcourir le palais? Malheur à l'indigent honteux et timide!

Il déclare, comme ferait tout autre à sa place, repartit Eumée, qu'il ne veut point s'exposer aux insultes de cette troupe insolente. Attends, il t'en conjure, que le soleil ait fini sa course; alors, ô reine, tu pourras interroger et entendre ton hôte, sans qu'aucun témoin gêne votre entretien.

Quel que soit cet étranger, répondit Pénélope, il paraît doué de prudence; car jamais on n'égala les forfaits de ces hommes violens.

Eumée, après avoir rempli ces ordres, rentre dans la salle du festin; et, inclinant sa tête vers l'oreille de Télémaque pour n'être entendu d'aucun des assistans: O toi qui m'es si cher, dit-il, je me retire pour veiller sur tes troupeaux, tes richesses et le soutien de ma vie. Toi, aie soin ici de tes biens. Mais sur-tout songe à ta propre défense, et donne ton attention à garantir ta personne de l'atteinte d'aucun mal: combien d'ennemis t'environnent! Ah! que Jupiter les extermine avant qu'ils puissent porter la douleur et le deuil dans notre cœur!

Mon cher Eumée, répond Télémaque, ce

vœu s'accomplira, je l'espère. Va, le soir est arrivé; mais ne pars qu'après avoir pris ton repas. Reviens demain dès la pointe du jour, et conduis aux dieux la victime la plus choisie. Le reste sera l'objet de mes soins et de ceux des immortels.

Il dit. Eumée reprend sa place. Après le repas il se hâte de s'en retourner à ses troupeaux, laissant le portique et le palais remplis de chefs étrangers qui jouissent du festin, et s'abandonnent aux charmes du chant et de la danse, tandis que les ombres du soir descendaient sur la terre.

FIN DU CHANT DIX-SEPTIÈME.

REMARQUES

SUR LE CHANT DIX-SEPTIÈME.

(Page 35. Toi, je te l'ordonne, mène dans la ville cet étranger.)

TÉLÉMAQUE connaît la générosité d'Eumée, et il sait bien qu'il lui faut un ordre pour l'obliger à se défaire de son hôte, et à le mener à la ville pour l'y laisser mendier. Télémaque part; le temps presse, il a pris des mesures avec son père. Il ne devait pas conduire ce pauvre dans son palais; il aurait donné quelque soupçon.

(*Ibid.* Il m'est impossible de me charger des maux de tous les hommes.)

Après la reconnaissance faite, le lecteur instruit connaît les raisons qui obligent Télémaque à en user ainsi. Il faut qu'Ulysse paraisse dans Ithaque comme un véritable mendiant.

(Page 36. Qui étendait de belles peaux sur les siéges éclatans.)

Tous les soirs on ôtait ces peaux, on les pliait; et le lendemain, dès le matin, on les remettait, afin que tout fût propre quand les prétendans viendraient dans le palais. Madame Dacier, dans sa traduction, en parlant de Télémaque, dit, « sa nourrice Euryclée ». Euryclée

avait été la nourrice d'Ulysse et non de Télémaque. Il paraît qu'en général on donnait le nom de nourrices aux femmes qui élevaient les enfans, lors même qu'elles ne les allaitaient pas ; mais, en français, cela fait une équivoque. Euryclée avait élevé Télémaque.

(Page 36. Telles s'avancent Diane et la blonde Vénus.)

Elle ressemblait à Vénus par sa beauté, et à Diane par sa sagesse, sa chasteté et sa modestie, qui paraissaient dans son port et dans l'air de toute sa personne. Denys a fait sentir la douceur et la beauté des deux vers de cette description. Il y entre beaucoup de voyelles ; ce critique a pris la peine de les compter.

(Page 38. Ordonne sans délai, dit-il, à des femmes de ton palais de venir dans ma demeure.)

« Télémaque n'avait plus, dit madame Dacier, que « quelques femmes de sa mère qui lui fussent fidèles ; « les poursuivans avaient ou corrompu ou éloigné tous « les autres domestiques ». On ne voit pas cela dans Homère. Médon, au contraire, paraît fidèlement attaché à Pénélope. J'ai eu occasion de remarquer que, dans les meilleures maisons, une grande partie du service se faisait par des femmes. Quand Ulysse s'embarque chez les Phéaciens, un héraut le conduit au port ; des femmes portent au navire son bagage et ses provisions.

(Page 39. Empressée à poser devant eux divers alimens.)

Ce repas de Télémaque et de Théoclymène n'est que de viandes froides de l'office; l'heure du dîner n'était pas encore venue.

(Page 40. Tu ne veux donc pas..... me dire si tu n'as rien appris du sort de ton père.)

Télémaque avait esquivé sa première question; elle le lui fait entendre ici. Il est enfin obligé de ne plus tergiverser; il lui raconte en peu de mots ce qu'il a appris chez Ménélas. Pénélope montre beaucoup d'égard pour son fils. Quand il n'a pas voulu répondre, elle n'a point insisté, et c'est avec une retenue touchante qu'elle le questionne ici pour la seconde fois. Cela tient au peu d'empire qu'en général les femmes exerçaient dans l'intérieur de leurs maisons, et en particulier au caractère de Pénélope, qui était la douceur et la retenue.

Pénélope parle toujours d'Hélène avec indignation. Télémaque, qui a reçu chez elle un accueil gracieux, et qui a retrouvé son père, parle d'elle avec beaucoup de ménagement. Si sa réponse ne tranquillise pas entièrement Pénélope, elle lui apprend au moins qu'Ulysse vit, et qu'il est retenu malgré lui dans l'île de Calypso.

Cette scène est remplie d'intérêt. On partage l'embarras de Télémaque. Il semble que Théoclymène va tout dévoiler. Télémaque ne doit pas être fort tranquille lorsque ce devin déclare qu'Ulysse est dans sa patrie. Ce jeune prince sait garder le silence, et montre en

cette occasion qu'il a profité des avis de son père : il se contente de raconter ce qu'il a su de Ménélas ; il ne dit pas un mot qui puisse faire soupçonner l'arrivée de son père. Il semble peu touché ici de la douleur de Pénélope : mais il faut se rappeler combien Ulysse l'a exhorté à garder le secret.

(Page 44. J'aimerais mieux te retenir ici.)

La construction de ce petit discours, entremêlé de parenthèses, marque la peine qu'a le bon Eumée de dire à cet étranger qu'il doit sortir de sa cabane. J'ai conservé ces parenthèses. On doit se rappeler combien Eumée, par amitié pour son hôte, a été révolté quand celui-ci lui a dit qu'il voulait se rendre dans ce palais rempli de prétendans.

(*Ibid.* Eumée, sans le savoir, conduisait à la ville son roi.)

Homère, attendri par son sujet, fait cette réflexion.

(Page 45. Ithacus, Nérite et Polictor.)

Trois fils de Ptérélas.

(*Ibid.* Suivi de deux bergers.)

Homère fait sentir que ce Mélanthe était un glorieux ; gâté par les désordres qui régnaient dans le palais de son maître, il méprisait son emploi, faisait conduire ses chèvres par deux bergers, et, au lieu de se tenir à la campagne comme Eumée, il allait à la ville faire bonne chère avec les poursuivans.

(*Ibid.* Les accable des injures les plus indécentes.)

Aristote observe qu'Homère est le premier qui ait donné comme un crayon de la comédie; cet endroit en est une preuve.

(*Ibid.* Où mènes-tu ce mendiant chauve, importun et affamé?)

On a montré que madame Dacier a donné à tout cet endroit un sens absurde et non conforme à l'original. Mélanthe, selon elle, demande si Eumée mène ce mendiant pour disputer le prix dans les jeux. Ἀιτίζων, ni aucun mot de ce passage, ne réveille cette idée.

(*Ibid.* La souillure des libations et des festins.)

Madame Dacier traduit, « dont le ventre vide engloutira toutes les tables ». Δαιτῶν ἀπολυμαντῆρα, signifie « qui se nourrit des restes les plus vils ». J'ai donné ailleurs ce sens à cette expression, car elle revient; celui que j'ai pris ici peut aussi être adopté.

(Page 47. Cette fastueuse arrogance.)

C'est ce que signifie proprement ἀγλαΐας Mélanthe; parce qu'il était toujours avec les princes, tranchait du grand seigneur, et voulait être homme de ville.

Le caractère d'Ulysse est bien soutenu. Celui d'Eumée forme un beau contraste avec celui de Mélanthe: il ressent plus vivement l'injure qu'on fait à Ulysse

qu'Ulysse lui-même. Mais comment témoigne-t-il son courroux? Il ne raille pas Mélanthe, il implore les dieux.

(P. 47. Quel discours tient là ce vieux renard!)

Littéralement « chien rusé ». Madame Dacier traduit : « ce docteur avec ses belles sentences »? Ὀλοφώια, dit-elle, signifie aussi « des moralités, des sentences ». Clarke observe que ce mot n'a jamais ce sens dans Homère. Madame Dacier ne s'est pas moins trompée dans le passage suivant, qu'elle traduit ainsi : « Puisqu'il « est si habile, je l'enverrai bientôt sur un vaisseau loin « d'Ithaque trafiquer pour moi ». Je me suis attaché au véritable sens, qui a été bien saisi par Eustathe. J'évite, autant que je puis, ces sortes de remarques qui ne peuvent qu'être sèches : mais comme je m'écarte assez souvent de la traduction de madame Dacier, je me crois obligé d'en alléguer au moins quelquefois les raisons.

(*Ibid.* Mélanthe..... s'assied familièrement à la table des chefs.)

Ceci confirme ce qui a déjà été remarqué par rapport à Eumée, que le rang de ces intendans des troupeaux n'avait rien de bas. Cependant la hardiesse de Mélanthe paraît, en ce qu'il se place de lui-même à cette table. Eumée y est invité par un signe de Télémaque, et il prend un des moindres siéges de la salle. Plusieurs domestiques s'empressent à servir Mélanthe, sans doute parce qu'il était le favori de ces chefs ; Eumée est servi par un seul héraut.

(*Ibid.* Auquel il était le plus dévoué.)

Cet Eurymaque avait un mauvais commerce avec Mélantho, une des femmes de Pénélope, et sœur de Mélanthe.

(Page 48. Il ne ressemble point à d'autres palais.)

Ce palais du prudent Ulysse était une espèce de château fortifié. En comparant ce palais à celui de Ménélas, un ancien observe ici que le caractère des hommes se peint dans leurs habitations, dans leurs usages, etc. *Voyez* Ernesti.

Ce qu'Ulysse dit de la faim est conforme à son rôle.

(*Ibid.* Veux-tu paraître le premier?)

Eumée ne veut pas entrer dans le palais avec Ulysse, de peur que cela ne soit suspect aux poursuivans, et qu'ils ne s'imaginent que c'est un homme qu'il amène pour dire quelques nouvelles à Pénélope.

La plupart des guerres sont entreprises pour ravir le bien d'autrui, ou pour conserver le sien, et le tout pour le luxe, la bonne chère, etc. La maxime d'Ulysse est sur-tout vraie, si on l'applique aux subalternes.

(Page 50. Mais il n'en a pas la force.)

Cette circonstance est ménagée par le poëte avec beaucoup d'art; si ce chien s'était levé, et qu'il fût allé aux pieds d'Ulysse le caresser, cela aurait pu donner quelque soupçon.

On a été révolté de ce fumier entassé devant la porte

de la cour. Il faut se souvenir que les mœurs anciennes étaient simples. L'île d'Ithaque étant principalement formée de rochers, on devait apporter d'autant plus de soin à la culture des terres.

Perrault et d'autres n'ont pas épargné ce bel épisode, qui fait tant d'honneur à la sensibilité d'Homère. Ulysse est plus aimable lorsqu'il pleure sur son chien, que lorsqu'il met une armée en fuite. Les Grecs ont dit *des pleurs ; ἀγαθοὶ δ' ἀριδάκρυες ἄνδρες.* Voltaire a dit de même :

C'est de l'humanité la marque la plus tendre.

Pourquoi Ulysse, en cette occasion, n'est-il pas maître de ses larmes, pendant qu'il les retient en présence de Pénélope et de Télémaque ? La rencontre de ce chien était inopinée. Ulysse était seul avec Eumée, et il pouvait facilement lui cacher ses pleurs.

« Le chien, dit M. de Buffon, Histoire naturelle, « tome VII, possède un sentiment délicat, exquis, que « l'éducation perfectionne encore ; ce qui rend cet ani- « mal digne d'entrer en société avec l'homme..... On « sentira de quelle importance cette espèce est dans « l'ordre de la nature, en supposant un instant qu'elle « n'eût jamais existé. Comment l'homme aurait-il pu, « sans le secours du chien, conquérir, dompter, ré- « duire en esclavage les autres animaux ? Comment « pourrait-il aujourd'hui découvrir, chasser, détruire « les bêtes sauvages et nuisibles ? Pour se mettre en « sûreté et pour se rendre maître de l'univers vivant, « il a fallu commencer par se faire un parti parmi les « animaux, se concilier avec douceur et par caresse

« ceux qui se sont trouvés capables d'obéir, afin de les « opposer aux autres. Le premier art de l'homme a « donc été l'éducation du chien; le fruit de cet art la « conquête et la possession paisible de la terre ».

Un animal si important à l'homme, et dont tous les sentimens se manifestent d'une manière si pathétique, méritait bien de jouer un rôle remarquable dans ce poëme. La sagacité et la fidélité du chien brillent ici d'une manière distinguée; il reconnaît Ulysse, malgré son déguisement, et il montre en cela plus de pénétration qu'aucun des proches ni des amis de ce prince. Au chant précédent, quand Minerve apparaît à Ulysse, Télémaque n'aperçoit pas la déesse; mais, quoiqu'elle se rende invisible, les chiens d'Eumée témoignent, par quelque signe, que sa présence n'échappe pas entièrement à leur connaissance.

Perrault a prétendu que les chiens ne parvenaient pas à un si grand âge; le contraire est prouvé. On en a même vu dont la vie passait le terme de vingt ans.

La joie qu'eut ce pauvre Argus de revoir son maître fut si grande, qu'elle pût être la cause de sa mort. Madame Dacier dit, dans sa traduction, *il expire de joie*. Homère dit seulement, *il expire*.

(Page 51. Le jour de l'esclavage dépouille un mortel de la moitié de sa vertu.)

Longin a comparé la servitude à ces boîtes où l'on enferme les nains pour les empêcher de croître, et pour les rendre même plus petits. Il a montré que la servitude était une des causes de la décadence des esprits, et que les grands orateurs n'avaient fleuri que

dans les républiques. La beauté de la réflexion d'Homère a touché Perrault même ; mais il la trouve très-mal placée, critique qui ressemble à beaucoup d'autres qu'il a faites.

La maxime d'Eumée est générale, et souffre des exceptions ; il en est lui-même un exemple.

(Page 52. Il s'assied sur le seuil de frêne, s'adosse à une solive luisante de cyprès.)

Ces petites particularités, qui paraissent inutiles, servent à tromper le lecteur et à lui faire croire que tout le reste est vrai, puisque celui qui fait le récit est si instruit des moindres choses ; et par ce même moyen Homère marque les mœurs du temps. Le seuil et le chambranle de la porte du palais d'Ulysse n'étaient pas d'un bois rare et précieux.

(Page 54. Antinoüs adresse au sage Eumée cette dure réprimande.)

Antinoüs paraît craindre qu'il n'y ait ici quelque mystère caché, et que ce mendiant ne soit quelque messager qu'Eumée amène à Pénélope ; voilà pourquoi il s'emporte si fort contre lui.

(Page 55. Tu as pour moi, il faut l'avouer, les soins d'un tendre père.)

C'est une ironie ; comme si Antinoüs n'avait voulu chasser cet étranger que pour épargner les biens de Télémaque ! et cette ironie est même plus amère qu'elle ne paraît d'abord ; car c'est comme si Télémaque lui

disait : Il semble que vous soyiez sûr d'épouser ma mère, tant vous avez soin de ménager mes biens.

(Page 57. Je fus vendu au fils de Jasus, Dmétor.)

Ce roi de Cypre n'est pas un roi supposé. Cinyras mourut apparemment pendant le siége de Troie; et Dmétor, fils de Jasus, régna après lui.

(Page 58. Ou tu retrouveras ici, avec plus d'amertume, l'Egypte et Cypre.)

Madame Dacier a cru qu'il le menace de l'envoyer dans ces pays. Elle n'a pas saisi le sens.

(P. 60. Tu as commis une action criminelle.)

L'action d'Antinoüs est si criminelle, qu'elle révolte même les autres princes, tout injustes qu'ils étaient. L'opinion où l'on était que les dieux revêtaient la forme d'étrangers, était très-répandue. L'Ecriture parle de même d'anges qui paraissent sous cette forme. Platon a fait sur ce sujet le procès à Homère. M. Dacier a longuement réfuté Platon. Cette opinion et le respect qu'on avait pour l'hospitalité rendent l'action d'Antinoüs plus choquante.

Homère a fait une belle opposition entre la vertu d'Eumée, qui, tout pauvre qu'il était, reçoit avec tant de bienveillance un indigent, et la dureté de ces chefs, qui lui donnent à peine l'aumône, et ne le garantissent pas d'un mauvais traitement.

(Page 62. Où naquit le sage Minos.)

Homère a cru ne pouvoir mieux louer l'île de Crète. Ithaque n'était pas éloigné de la Thesprotie.

(*Ibid.* Précipité de revers en revers.)

La force du mot προπροκυλινδόμενος est remarquable. On voit encore ici, comme dans un passage du chant XXII de l'Iliade où Homère emploie le même mot, qu'il double la préposition προ pour ajouter à l'énergie. Ma traduction en offre l'image.

(Page 63. Télémaque éternua; le palais en retentit.)

Il fallait bien que l'éternuement de Télémaque fût très-fort pour être entendu de Pénélope au haut de son palais. Elle reconnaît que c'est l'éternuement de son fils. La superstition qu'on voit ici est très-ancienne. La tête était regardée comme la partie la plus sacrée du corps; et l'éternuement venant de la tête, on le prenait pour un signe d'approbation, et il semblait envoyé par Jupiter même. Xénophon haranguant ses soldats, quelqu'un éternua; ils se mirent tous à adorer Jupiter : « Compa-« gnons, reprit ce chef, puisque cet augure de Jupiter « sauveur nous est apparu, etc. ».

Dans la suite, l'éternuement a fait naître une autre superstition.

(Page 64. Nos infortunes sont les mêmes.)

Ces traits équivoques font toujours un effet admirable.

FIN DES REMARQUES SUR LE CHANT XVII.

CHANT XVIII.

Un mendiant, accoutumé, dans Ithaque, à solliciter l'aumône de porte en porte, se présente à l'entrée du palais; fameux par sa voracité, rien ne pouvait assouvir sa faim et sa soif éternelles : c'était un géant; mais il n'avait ni vigueur ni courage. Arnée était le nom qu'en naissant il reçut de sa mère : tous les jeunes gens l'appelaient Irus, parce qu'il était toujours prêt à être leur messager.

Dès son arrivée, il veut chasser Ulysse du palais, et ces mots insultans volent de ses lèvres : Fuis loin de cette porte, toi vieillard décrépit! fuis, ou bientôt, te saisissant par les pieds, je te traînerai hors de ces lieux. Ne t'aperçois-tu pas que tous ces princes m'exhortent par leurs signes à les débarrasser de toi? Je suis circonspect et doux; mais, ami, debout, ou nous en viendrons aux prises.

Ulysse lui lançant un regard irrité : Ami, répond-il, je ne te dis point d'injures, je ne te fais aucun tort et ne te porterai point envie, te comblât-on ici de présens. Ce seuil peut nous recevoir l'un et l'autre. Tu ne dois

point être jaloux qu'on m'accorde quelque part d'un bien qui t'est étranger : tu me parais être aussi pauvre que moi ; les dieux sont les distributeurs des richesses. Ne t'avise pas de me toucher, et, me défiant au combat, de provoquer ma colère ; ou, malgré ma décrépitude, j'ensanglanterai ta bouche et ton sein : alors je serai bien sûr demain de jouir ici du repos ; car tu ne reparaîtras de tes jours dans le palais d'Ulysse, fils de Laërte.

O ciel ! s'écrie Irus bouillant de rage, voilà un affamé dont la langue a plus de volubilité que celle d'une vieille collée à son foyer. Que je saisisse ce misérable ; je le criblerai de coups, et lui ferai sauter de la mâchoire toutes les dents, comme à un porc dévastant un guéret. Lève-toi, ne sois couvert que d'une ceinture, et que ces princes nous connaissent et soient juges de notre combat : mais cassé, décrépit, oseras-tu bien te mesurer à moi qui suis dans la vigueur de l'âge ?

Telle était leur ardente querelle sur le seuil luisant de la porte. Antinoüs l'entendit. O mes amis, dit-il à la troupe, et le rire agitait ses flancs, voici un spectacle tout nouveau. Quelle joie le ciel envoie dans ce palais !

cet étranger et Irus se querellent, sont tout près d'en venir aux mains; excitons encore leur furie.

Tous se précipitent de leurs siéges, et entourent en riant les deux champions couverts de lambeaux. Princes et chefs, dit Antinoüs, écoutez mes paroles. Ces intestins, remplis de graisse et de sang, fument devant la flamme pour notre festin. Que le meilleur soit le digne prix de celui des deux champions qu'aura couronné la victoire; qu'il lui soit permis d'entrer, d'enlever à son choix ce prix, et que désormais, toujours admis à nos fêtes, seul des mendians il règne sur le seuil de ce palais.

Ce discours satisfait toute l'assemblée. Plein de ruses, Ulysse prend alors la parole. Princes, dit-il, le combat n'est pas égal entre un adversaire jeune et vigoureux et un vieillard brisé par l'infortune: mais la faim, qui fait affronter la peine, me force à tenter cette lutte où je risque de périr. Qu'au moins un serment inviolable vous engage tous à ne pas trahir la justice; qu'aucun de vous, ennemis trop redoutables, ne me frappe afin de favoriser Irus; il lui serait alors trop facile de me terrasser.

Chacun d'eux profère ce serment. Le fils des rois, Télémaque, levant au milieu d'eux son front sacré : Etranger, dit-il, si ton courage t'excite au combat, repousse ton ennemi, et qu'aucun de ces chefs ne t'épouvante. Quiconque osera porter la main sur toi, s'attirera plus d'un assaillant. Qui doit ici te protéger, sinon moi qui t'ai reçu dans ma demeure? Je suis sûr d'obtenir l'approbation des rois Antinoüs et Eurymaque, l'un et l'autre doués de prudence.

Il dit : la troupe entière applaudit à ces paroles. Ulysse se dépouille de ses habits déchirés, se forme de sa tunique une ceinture ; il découvre aux yeux des spectateurs ses épaules vigoureuses, sa large poitrine, ses bras nerveux, ses robustes flancs. A côté de lui, Minerve rehausse la majesté du pasteur des peuples. Tous les chefs sont frappés de surprise et d'admiration. Bientôt Irus, disent-ils entre eux, ne sera plus Irus, et ne fera plus de messages ; pris à l'appât, il s'est attiré son malheur. Quels flancs, quels bras montre ce vieillard débarrassé de ses lambeaux !

Telles sont leurs paroles. Le misérable Irus est troublé d'une forte terreur : mais les esclaves l'entourent d'une ceinture, l'entraînent

malgré sa pâleur au champ du combat; on voyait trembler toutes ses chairs. Antinoüs irrité lui fait cette réprimande: Faux brave, que n'expires-tu dès ce moment! ou pourquoi vis-tu jamais le jour, toi qui, en présence de cet étranger accablé d'années et d'infortunes, es tout tremblant et aussi pâle que la mort! Mais, je te le jure, et j'exécuterai cette menace: si ce malheureux parvient à te terrasser, s'il sort vainqueur de la lice, je te précipite dans un vaisseau, et, t'envoyant en Epire, je te livre à Echétus, ce roi, le plus méchant des hommes; armé d'un fer barbare, il te mutilera du nez et des oreilles, et, te privant de la qualité d'homme, il nourrira de ta chair palpitante les animaux voraces.

A cette menace s'empare d'Irus un tremblement encore plus terrible. On l'encourage, on le pousse jusqu'au milieu de la lice. Maintenant les deux champions lèvent leurs bras. Ulysse délibère s'il l'enverra d'un seul coup aux enfers, ou si, le frappant avec moins de violence, il se contentera de l'étendre à ses pieds. Le héros se détermine à ce dernier parti, craignant qu'en déployant toutes ses forces il ne réveillât quelque soupçon parmi les chefs et ne se fît reconnaître. Les bras des deux

champions étant levés, Irus porte un coup sur l'épaule de son ennemi : mais Ulysse le frappe sous l'oreille avec tant d'impétuosité, qu'il lui enfonce la mâchoire et le terrasse; le sang ruisselle de sa bouche à gros bouillons de pourpre; il pousse de longs hurlemens dans la poussière; ses dents s'entre-choquent, ses pieds battent la terre. Levant leurs mains, les chefs riaient jusqu'à perdre haleine. Ulysse traîne par un pied le géant à travers le portique et la cour; il le fait asseoir près de la porte; et, l'adossant au mur et lui mettant une béquille à la main : Règne là désormais, dit-il; épouvante les mâtins et les porcs, et les écarte de cette porte. Homme vil, ne t'établis plus ici roi des étrangers et des pauvres, ou crains d'essuyer quelque infortune encore plus terrible.

Il dit, jette sur son épaule sa besace déchirée d'où flottait une vieille courroie, retourne vers le seuil; là, il s'assied. Les princes rentrent en riant du fond de leurs cœurs; chacun d'eux adresse au vainqueur des paroles flatteuses et le félicite : O étranger, veuillent Jupiter et tous les dieux t'accorder ce qui charmerait le plus tes désirs! tu as délivré cette ville de ce mendiant dont la

voracité est insatiable. A cet instant on va partir pour le mener dans l'Epire aux mains d'Echétus, ce roi, le fléau des hommes.

Ulysse, ravi de ces souhaits, les regarde comme un heureux augure. Antinoüs lui-même apporte le prix au vainqueur, la meilleure portion des entrailles remplies de graisse et de sang. Amphinome tire d'un panier deux pains qu'il lève en l'air et va lui présenter; et, mettant entre ses mains une coupe d'or: Sois heureux, dit-il, étranger, père vénérable: puissent l'abondance et la félicité embellir tes derniers jours! Ah! combien tu es opprimé du poids de l'infortune!

Le sage Ulysse lui repartit: Amphinome, tu me parais doué d'intelligence et de raison, et en cela semblable à ton père; les louanges qu'on donnait à la bonté de Nisus (c'est de lui, m'a-t-on dit, que tu es né), et le bruit de ses richesses qui honoraient Dulichium, sont parvenus à mon oreille; plusieurs de tes actions annoncent un esprit pénétrant. C'est donc à toi que je m'adresse; écoute mes paroles, et garde-les dans ton cœur. De tout ce qui respire ou rampe sur la terre, sais-tu ce qu'il y a de plus faible? c'est l'homme. Tant que les dieux lui accordent la prospérité, tant qu'il

est debout et plein de vigueur, il est superbe, et ne soupçonne pas que l'avenir puisse lui préparer aucune disgrâce : mais ces mêmes dieux l'ont-ils enfin accablé de malheurs, alors il est abattu, il s'indigne contre ce joug, et fait éclater tout son désespoir. Tel est le cœur de ce fragile habitant de la terre, il change avec les jours que lui envoie le père des dieux et des mortels. Moi-même je fus jadis l'un des hommes les plus fortunés ; je fus aveuglé par ma force et par mon pouvoir ; et, comptant trop sur l'appui d'un père et d'une famille puissante, je cédai aux mouvemens d'un cœur altier, et commis plus d'une violence, plus d'une injustice. Que la modération et l'équité soient donc chères aux yeux des hommes ; qu'ils jouissent avec sagesse et humilité des dons qu'ils tiennent de la main des dieux, loin d'imiter les amans de la reine. Je les vois commettre d'indignes excès ; ils consument les biens et outragent l'épouse d'un héros qui, je pense, ne sera plus longtemps éloigné de ses amis et de sa patrie, qui déjà même est bien près de ces lieux. Puisse un dieu conduire tes pas dans ta demeure, et te dérober aux regards de ce chef quand il paraîtra ! car s'il se montre dans son palais,

dès-lors, sois-en assuré, ce n'est point sans répandre des flots de sang que lui et cette troupe de rivaux décideront leur querelle.

Il dit, fait des libations, porte la coupe à ses lèvres, et la remet aux mains de ce prince, qui rentre, le cœur troublé de tristesse, balançant la tête et présageant son malheur : mais il forme en vain ce présage ; il ne peut fuir, enchaîné par Minerve, qui le réserve aux coups de Télémaque. Il va reprendre sa place.

En cet instant la déesse, pour redoubler l'amour que ces chefs portaient à la reine, entretenir leurs illusions, et pour ajouter à la vénération que lui consacraient son époux et son fils, lui inspire la pensée de se montrer dans la salle du festin. A travers sa douleur éclate un léger sourire. Ma chère Eurynome, dit-elle, un désir, qui ne s'est pas encore élevé dans mon cœur avec tant de force, m'engage à paraître aux yeux de mes amans que je hais. J'ai résolu de donner, en leur présence, à mon fils un avis utile et nécessaire ; il se livre trop au commerce de ces hommes perfides et audacieux : le miel est sur leurs lèvres ; éloignez-vous, ils trament la mort.

Tes paroles, ma fille, sont remplies de sagesse, répond Eurynome. Va éclairer ton fils, et ne lui cache pas tes sentimens : mais entre dans le bain, ranime tes traits en y répandant une essence précieuse ; ne te présente point le visage souillé par la trace de tes larmes ; il est mal d'en verser sans relâche, sans écouter aucune consolation. N'as-tu pas obtenu ce que tu demandais aux dieux avec tant d'ardeur ? c'est de voir le duvet ombrager le menton de ton fils.

Ah ! mon Eurynome, dit Pénélope, je respecte ton zèle ; mais n'exige pas que j'entre dans le bain, ni que des essences précieuses coulent sur mon visage. Les dieux ont détruit ma beauté le jour où partit le navire du plus infortuné des mortels. Cours, appelle Hippodamie et Autonoé ; qu'elles m'accompagnent ; je ne paraîtrai pas seule devant des hommes : aux dieux ne plaise que je manque à la bienséance ! Eurynome sort pour exécuter cet ordre ; elle excite ces femmes à se rendre auprès de la reine.

Cependant, par les soins de Minerve, un doux sommeil coule sur les yeux de la fille d'Icare ; inclinée sur son lit, elle s'endort ; toutes ses fibres se détendent ; elle goûte un

profond repos. Alors la déesse lui prête de nouveaux charmes pour mieux asservir les chefs : elle répand sur le visage de Pénélope une essence divine dont le nom est celui de la beauté même, essence que Vénus fait couler sur son corps, lorsque, le front ceint de sa couronne immortelle, elle va danser avec le chœur aimable des Grâces. Minerve rehausse la majesté du port de la reine, et lui donne une blancheur éblouissante, qui ternirait celle de l'ivoire qu'on vient de polir. La déesse disparaît.

Les femmes de Pénélope arrivent en tumulte : elle ouvre soudain la paupière. Ah ! dit-elle en passant les mains sur son visage, quel sommeil flatteur m'a ombragée de son voile, moi, la plus infortunée de mon sexe ! O chaste Diane, veuille m'envoyer à cet instant même une mort aussi douce ! combien serais-je plus heureuse qu'en consumant ma vie à pleurer l'absence d'un époux si digne de mes regrets, à soupirer sans cesse après son retour, tremblant que nous ne soyions privés pour jamais d'un héros, la gloire de la Grèce !

Elle dit, et sort de son appartement, non seule ; deux de ses femmes la suivent : elle

s'approche de la salle, et, le visage couvert d'un voile léger et brillant ; elle paraît sur le seuil, placée entre ces femmes vénérables. A son aspect, tous ces chefs superbes sont ravis ; la force les abandonne ; l'amour captive leur ame entière ; ils désirent avec ardeur d'obtenir la main d'une femme si accomplie.

Mais la reine, s'adressant à Télémaque, rompt le silence : O mon fils, je ne te reconnais plus. Lorsque tu n'étais encore qu'enfant, tu montrais plus de prudence et de fermeté. Maintenant ta stature est formée, tu es entré dans l'adolescence ; et les étrangers, frappés de la beauté majestueuse de ton port et de tes traits, te nomment, au premier aspect, le fils d'un des plus grands héros de la Grèce ; et tu ne fais paraître ni justice ni courage ! Quelle indignité vient d'être commise dans notre palais ! tu as souffert tranquillement que ton hôte, en ta présence, ait été avili par un traitement barbare ! Que dira-t-on de toi ? songe que le mépris et l'insulte dont on couvre un étranger dans tes foyers, te déshonorent toi-même aux yeux de la race humaine.

Ma mère, répond le prudent Télémaque, je ne saurais être blessé de tes reproches. Ne pense pas cependant que ma raison confonde

l'injustice et l'équité ; jusqu'à ce jour, sans doute, je ne fus qu'un enfant : ce temps n'est plus ; mais tu ne saurais exiger que rien n'ébranle ma prudence et ma fermeté. Je suis assailli d'une troupe nombreuse d'ennemis dont les desseins audacieux m'étonnent ; je me vois sans aucun défenseur. Quant au combat de mon hôte et d'Irus, ces chefs n'y ont aucune part, et le premier a remporté une pleine victoire. Jupiter, Minerve, Apollon, puisse leur troupe entière dans ce palais, dépouillée de toute leur vigueur, balancer leurs têtes défaillantes, comme Irus à la porte de la cour ! Aux mouvemens alternatifs de sa tête tombée sur son sein, on le croirait plongé dans l'ivresse ; il ne peut reprendre le chemin de sa maison, ni même rester debout, tant ses membres sont affaissés et ont perdu leur force.

Tel était leur entretien. Mais Eurymaque adresse la parole à la reine : O fille d'Icare, sage Pénélope, si tous les chefs de la Grèce avaient arrêté sur toi leurs regards, les festins de ton palais, dès l'aurore, rassembleraient une foule plus nombreuse encore de tes amans. Quelle femme t'est comparable pour la beauté, pour le port et pour les dons de l'ame !

Ces mots sortent de la bouche de Pénélope : Eurymaque, ah ! que me parles-tu de beauté et des autres dons qu'on voyait autrefois en ma personne ? Les dieux m'ont tout ravi le jour où les Grecs, et avec eux Ulysse mon époux, voguèrent vers Troie. S'il rentrait dans sa patrie, s'il gouvernait sa femme et sa maison, ce serait là ma gloire et toute ma beauté. Maintenant la douleur me consume ; les dieux ont épuisé sur moi tous les traits de l'infortune. Hélas ! quand Ulysse abandonna sa rive natale, il me serra la main, et me parla en ces termes, présens à ma mémoire :

« Chère épouse, tous nos guerriers ne re-« viendront point des champs d'Ilion. Les « Troyens, la renommée l'assure, sont va-« leureux ; ils savent lancer le javelot et la « flèche ; ils savent se précipiter sur de ra-« pides chars et les pousser à l'ennemi, ce « qui décide en un moment de la lutte for-« midable des armées, lutte meurtrière aux « deux partis. J'ignore donc si les dieux me « ramèneront dans cette terre, ou si un autre « destin m'attend à Troie. Veille sur mes biens « et sur ma maison. Que mon père et ma mère « soient toujours l'objet de tes plus tendres « soins, et même redouble pour eux de zèle

« en mon absence. Et lorsque le poil ombra-« gera le menton de mon fils, choisis pour « époux le prince le plus digne de toi; et « abandonne ce palais ».

Telles étaient ses paroles, et je me vois sur le point d'accomplir ses derniers ordres. Le jour fatal approche où je verrai s'allumer le flambeau d'un hymen odieux, moi, femme déplorable, à laquelle Jupiter a ravi la félicité. Et ce qui aggrave encore les chagrins dont mon ame est pénétrée, c'est de voir avec quelle insolence on anéantit, en recherchant ma main, les lois des âges passés. Jusqu'à ce jour ceux qui disputaient à leurs rivaux une femme distinguée, la fille d'un homme puissant, amenaient les plus belles victimes pour les sacrifices et les festins où ils invitaient les amis de la personne aimée, et manifestaient leur libéralité par des dons éclatans; jamais ils ne crurent pouvoir impunément apporter le tumulte, le désordre et la ruine dans la demeure même de l'objet dont ils briguaient la possession.

Ulysse est satisfait qu'étant bien éloignée de céder à leurs vœux, elle leur arrache des présens, et entretienne leur espoir par des illusions flatteuses.

Antinoüs rompt alors le silence : Fille d'Icare, sage Pénélope, accepte les dons que chacun de nous va t'offrir ; les refuser serait un outrage. Mais, nous te le déclarons, nous ne rentrerons point dans nos foyers, ni ne porterons ailleurs nos pas, que tu n'aies fait connaître qui d'entre les plus illustres chefs de la Grèce est digne du nom de ton époux.

Tous approuvent le discours d'Antinoüs ; aussitôt ils envoient leurs hérauts querir ces présens. Celui d'Antinoüs apporte une robe flottante et superbe dont la broderie est admirable ; à de riches anneaux s'adaptent douze agrafes d'or. Au même temps arrive le héraut d'Eurymaque, qui apporte un collier d'or, garni du plus bel ambre, et brillant comme l'astre du jour. Deux serviteurs s'empressent à déposer entre les mains d'Eurydamas des boucles d'oreilles à trois pendeloques, merveille de l'art ; leur grâce et leur beauté ravissent. Le héraut de Pisandre, fils du roi Polyctor, vient, tenant en main des bracelets, ornement rare et précieux. Ceux de tous les autres princes apportent de même des joyaux dont rien n'égale la magnificence. La reine remonte à son appartement, suivie de ses femmes qui étaient chargées de tous ces dons.

La troupe de ses amans passe le reste du jour dans les plaisirs de la danse et de l'harmonie.

Au milieu du charme de ces plaisirs, le soir arrive avec ses ombres. Aussitôt, formés d'un bois dur, long-temps séché, et venant d'être fendu, l'on élève trois grands brasiers qui répandent leur lumière dans la salle, et, d'espace en espace, on allume encore des flambeaux. Ces feux nombreux sont entretenus par les femmes de l'épouse du malheureux Ulysse.

Ulysse en est révolté. Esclaves d'un roi dont l'absence est trop longue, leur dit-il, retournez dans l'appartement de votre reine vénérable; assises auprès d'elle, occupées à tourner le fuseau, ou à préparer des laines pour une broderie, charmez son loisir. J'aurai soin que la lumière éclaire tous ces princes. Quand même ils veilleraient jusqu'à ce que l'Aurore monte sur son beau char, ils ne me vaincront pas; ma vigueur ne succombera point à la fatigue, je suis endurci à la peine.

Ces femmes s'entre-regardent, et le rire éclate sur leurs lèvres. Mélantho, aux joues de rose, lui adresse les paroles les plus insultantes: Dolius était son père; Pénélope l'éleva comme sa propre fille, ne lui refusant

rien de ce qui peut rendre l'enfance heureuse ; et cependant cette esclave, loin de partager la douleur de sa maîtresse, la trahissait en secret, et formait avec Eurymaque des nœuds illicites.

Misérable étranger, dit-elle à Ulysse, ton esprit est aliéné ; va dormir dans une forge, ou dans quelque autre vil réduit, et ne te permets pas de tenir sans fin, et avec une hardiesse sans égale, de vains propos dans la nombreuse assemblée de ces princes. Tu ne redoutes ici personne. Le vin a troublé ta raison, ou ton état habituel est la démence. Es-tu si superbe d'avoir remporté la victoire sur le mendiant Irus ? Crains qu'il ne s'élève bientôt contre toi un ennemi plus redoutable qui, après t'avoir brisé les os de ses bras vigoureux, et t'avoir tout souillé de sang, te chasse loin de ce palais.

Ulysse lui lançant des regards terribles : Malheureuse, dit-il, Télémaque est là ; je n'ai qu'à lui dire un mot, il te mettra en pièces et te fera périr dans un long supplice.

Ces paroles jettent la consternation parmi ces femmes. Croyant qu'il va exécuter sa menace, elles se retirent, leurs genoux s'affaissent d'épouvante. Ulysse, se tenant auprès

des brasiers, n'était, en apparence, occupé qu'à entretenir la flamme ardente ; mais absorbé dans des soins plus importans, qui ne devaient point être stériles, il parcourait de l'œil la troupe entière de ces princes.

Cependant, pour que l'aiguillon de la douleur et du courroux s'enfonçât encore plus avant dans le cœur d'Ulysse, Minerve, de temps en temps, lâche la bride à l'arrogance de ces chefs. Eurymaque lance au héros des traits injurieux, que la troupe accompagne de ris bruyans. Amans de la plus illustre des reines, dit-il, écoutez une pensée qui naît dans mon esprit. Ce n'est pas sans la direction des dieux que cet inconnu est entré dans la demeure d'Ulysse ; sa tête chauve, où l'on ne voit pas un cheveu, renvoie l'éclat des flambeaux et nous sert de fanal. Et, s'adressant au héros : Ami, veux-tu être mon esclave ? je t'enverrai à l'extrémité de mes champs ; là, tu formeras des haies d'épines, tu planteras des arbres. Vois, je te donnerai chaque jour ta nourriture, je te vêtirai ; tu ne seras pas nu, tes pieds auront des sandales : n'est-ce pas là pour toi un assez bon salaire ? Mais n'étant instruit qu'au mal, tu as le travail en horreur ; et, pour assouvir la

faim qui te dévore, tu préfères d'aller, de porte en porte, mendier d'une voix grêle et tremblante.

Alors cette réponse sort de la bouche du fin Ulysse : Eurymaque, si, dans l'été, saison des plus longs jours, nous nous rendions tous deux dans une prairie, moi la courbe faucille à la main, toi une faucille semblable, et qu'à jeun, sans prendre haleine, nous fussions occupés à faucher à l'envi les foins abondans depuis la matinale aurore jusqu'à la plus sombre nuit ; ou si, dans un vaste champ, la terre s'ouvrant à notre soc, nous conduisions chacun une charrue traînée par les meilleurs bœufs, hauts, roussâtres, ayant pâturé à souhait, égaux pour la force et l'âge, et faits aux plus durs travaux ; tu verrais quelle est ma vigueur, tu verrais si je sais tracer des sillons d'une longueur immense. Ou enfin que Jupiter, en ce jour, par quelque événement inattendu, allume ici le feu de la guerre ; qu'adapté à mon front, un casque d'airain ceigne ma tête ; que j'aie un bouclier et deux javelots, tu me verrais élancé au plus fort du carnage ; alors songerais-tu à me nommer paresseux et vorace ? Mais l'outrage sort de tes lèvres ; ton cœur est dur et

superbe. Tu es grand à tes yeux, et tu crois être je ne sais quel héros invincible, parce que tu ne vis ici qu'avec un petit nombre de chefs non illustrés. Qu'Ulysse reparût dans son palais, oh! ces portes si spacieuses te sembleraient se rétrécir dans ta fuite précipitée!

La rage bouillonne au cœur d'Eurymaque; la menace éclate dans ses yeux farouches, et ces mots volent de ses lèvres: Ah! misérable, tu vas sentir le poids de ma vengeance. Avec quelle audace arrogante tu parles au milieu de la troupe illustre et nombreuse de ces héros! La crainte est donc étrangère à ton cœur! Le vin a troublé ta raison, ou ton état habituel est la frénésie. L'orgueil d'avoir terrassé Irus, ce vil mendiant, t'a-t-il blessé le cerveau?

Il dit, et saisit son marche-pied. Ulysse, pour l'éviter, s'abat à côté d'Amphinome; le marche-pied vole, frappe l'échanson à l'épaule; la coupe qu'il tenait tombe en faisant mugir les voûtes; renversé en arrière, il pousse des hurlemens.

Les chefs remplissent de cris et de tumulte le palais environné des ténèbres de la nuit. Dieu! se disent-ils l'un à l'autre, que ce vaga-

bond n'a-t-il péri avant de voir Ithaque ! il n'eût pas amené parmi nous le trouble et la guerre. Nous nous divisons ; pour qui ? pour un mendiant : désormais le plaisir s'est évanoui de nos festins ; l'objet le plus vil va triompher.

Télémaque fait alors entendre au milieu d'eux sa noble voix : Princes malheureux, la fureur vous égare, vos festins ne s'écoulent plus dans l'alégresse ; oui, quelque dieu vous pousse à la discorde. Je ne veux point vous chasser de ce palais ; mais si vous m'en croyez, après avoir joui de l'abondance, allez chercher la paix et le sommeil dans vos demeures.

Tous les princes, admirant le courage de Télémaque, gardent un morne silence et frémissent de fureur. Le seul Amphinome prend la parole : Amis, qu'aucun de vous ne se révolte contre l'équité de ce discours. Ne maltraitez point désormais ce malheureux étranger, ni aucun des serviteurs du grand Ulysse. Echanson, commence les libations ; nous, après avoir rempli ce devoir, allons tous chercher le repos dans nos demeures. Cet étranger est venu demander un asile à Télémaque ; qu'il reste, sous la protection de ce prince, dans les foyers d'Ulysse.

Ces paroles achèvent de calmer l'assemblée. Un héraut, né à Dulichium, et compagnon fidèle d'Amphinome, le noble Mulius, remplit aussitôt les coupes, et les présente à tous les chefs. Après que le vin a été répandu en l'honneur des dieux, on vide les coupes. Les libations étant faites, et le vin ayant coulé à souhait, chacun se retire dans sa demeure. Là, ils se livrent au repos.

FIN DU CHANT DIX-HUITIÈME.

REMARQUES

SUR LE CHANT DIX-HUITIÈME.

(Page 79. Un mendiant..... se présente à l'entrée du palais.)

Tout ce qu'Ulysse a souffert jusqu'ici ne suffisait pas pour exercer sa patience; il fallait que cette patience fût mise à la dernière des épreuves, qui est d'être commis avec un mendiant de profession, et d'avoir à disputer contre lui, non la porte entière de son palais, mais une place à cette porte.

Plusieurs critiques ont trouvé cet épisode trop bas. L'étonnement que cause aux chefs la victoire d'Ulysse, toutes les circonstances et les suites de ce combat y jettent de l'intérêt. La moralité qu'on peut tirer de cet épisode, c'est que la vanterie et l'insolence sont des signes de poltronnerie.

Irus signifie MESSAGER; c'est ainsi que la messagère des dieux est appelée Iris. Ἴρειν, PARLER.

En ce temps la mère, sans doute de concert avec le père, nommait l'enfant. On voit le même usage dans l'Ecriture. Cependant le grand-père d'Ulysse, ainsi qu'Homère le dit ailleurs, avait nommé son petit-fils. Au temps d'Aristophane, la prérogative de nommer un enfant semble avoir été partagée entre le père et la mère.

(*Ibid.* Arnée était le nom qu'en naissant il reçut de sa mère.)

Homère donne à la mère de ce mendiant l'épithète de πότνια, VÉNÉRABLE, quoiqu'il n'entre dans aucun détail au sujet de cette femme. Il n'est peut-être pas inutile d'observer que, chez le poëte grec, cette épithète accompagne souvent celle de mère : il dit simplement « le père d'un tel »; mais quand il parle d'une mère, il l'appelle presque toujours « vénérable ». Cela est d'autant plus remarquable, que le mari avait une grande autorité, et que les femmes étaient dans une espèce de servitude. J'ai peine à croire que cette épithète, qui revient fréquemment, soit oiseuse. Homère paraît avoir vivement senti tout ce qu'un fils doit à sa mère.

(Page 80. Que celle d'une vieille collée à son foyer.)

Καμινοῖ peut signifier aussi une vieille incessamment occupée à rôtir l'orge pour le faire moudre, ou une vieille ridée et sèche; c'est le sens qu'a suivi madame Dacier. Celui que j'ai pris est adopté par Eustathe.

(*Ibid.* Comme à un porc dévastant un guéret.)

Il y avait chez les Cypriens une loi qui permettait à celui qui trouvait dans son champ la bête d'un voisin, de la prendre et de lui arracher les dents. Ce passage d'Homère fait voir que cette loi était plus généralement reçue.

(Page 81. Qu'au moins un serment inviolable vous engage tous à ne pas trahir la justice.)

La prudence d'Ulysse éclate en toute occasion. On voit, en plusieurs endroits de l'Iliade, qu'il était d'usage de régler par sermens les formalités d'un combat singulier. Il est assez plaisant que la même formalité s'observe à l'égard du combat de deux mendians.

(Page 82. Se forme de sa tunique une ceinture.)

Ulysse, n'ayant pas de ceinture, s'en fait une de sa tunique. Le premier athlète qui ait paru entièrement nu aux jeux olympiques, est Acanthe, lacédémonien. Les Romains ne se sont jamais écartés de la coutume des anciens Grecs, qui ne paraissaient pas dans l'arène sans ceinture.

Hæc fatus, duplicem ex humeris dejecit amictum:
Et magnos membrorum artus, magna ossa, lacertosque
Exuit; atque ingens mediâ consistit arenâ.

ÆNEID. LIB. V.

(*Ibid.* Bientôt Irus, disent-ils entre eux, ne sera plus Irus.)

Ἶρος ἄϊρος. Homère joue sur les termes; il veut dire qu'Irus ne fera plus de messages.

(Page 83. T'envoyant en Epire, je te livre à Echétus.)

Sa fille Métopé ou Amphissa ayant été séduite par Æchmodicus, Echétus arracha les yeux à sa fille, et la condamna à moudre des grains de fer semblables au

blé. Il invita Æchmodicus à un festin, lui arracha les extrémités de tous les membres, et les jeta aux chiens. Il devint fou et se nourrit de sa propre chair. Cette histoire est confirmée par Apollonius de Rhodes. Selon une tradition, Homère ayant eu quelque sujet de se plaindre d'Echétus, qui était un de ses contemporains, se vengea par cette satyre.

(Page 84. Les chefs riaient jusqu'à perdre haleine.)

Littéralement, « mouraient de rire ».

(Page 85. Ecoute mes paroles, et garde-les dans ton cœur.)

Ulysse, touché des procédés honnêtes d'Amphinome, est saisi de compassion pour lui, et voudrait bien le sauver. Il lui fait ici une très-bonne leçon : elle renferme de belles moralités, qui ont été citées par plusieurs philosophes. Ce discours marque un caractère de douceur et de bonté qui sied bien à un héros.

(Page 87. Un désir, qui ne s'est pas encore élevé dans mon cœur avec tant de force.)

Pénélope ne se faisait voir aux prétendans que dans les nécessités pressantes. Ici, il ne paraît aucune nécessité extraordinaire : mais elle veut donner des avis utiles à son fils, et soutenir l'étranger qui a été maltraité. Elle est aussi impatiente de voir cet étranger dont elle a ouï parler, et qui doit l'entretenir dès que la nuit sera venue.

Il est dit que Minerve engage Pénélope à paraître devant ces chefs. L'espoir que leur donne Pénélope

doit les retenir dans ce palais, où se prépare leur punition. Minerve l'embellit; cela sert à expliquer l'amour que ces princes avaient pour cette reine; cet amour est ici comme un piége que cette déesse tend à ces hommes injustes. Il peut sembler extraordinaire que Pénélope paraisse devant tous ces princes pour faire la leçon à son fils : mais j'observe que c'est une leçon indirecte qu'elle adresse à eux-mêmes. Elle a été si choquée du traitement qu'a essuyé de leur part cet étranger, qu'elle ne peut s'empêcher de le leur faire sentir. Les chefs ont excité Irus à combattre contre cet étranger : quoique celui-ci eût remporté la victoire, la reine pouvait regarder ce combat comme une nouvelle insulte à laquelle ils l'avaient exposé. La réponse de Télémaque à sa mère le confirme.

Homère a montré ici beaucoup d'art. Pénélope, en présence de son mari qu'elle ne reconnaît pas, exprime tout l'attachement qu'elle a pour lui. Ulysse voit qu'elle ne saurait plus long-temps se défendre de choisir l'un d'eux pour son époux; il faut donc qu'il se hâte de les attaquer. L'espoir qu'elle leur donne part moins de la bouche de Pénélope que de celle d'Ulysse même, dont elle rapporte les paroles; c'est un ménagement adroit de la part du poëte, qui conserve bien le caractère de cette reine.

Ulysse, malgré la sagesse de Pénélope, ne lui confie pas le secret de son retour. Pope regarde ceci comme un trait de satyre contre les femmes. Selon lui, Homère a pensé que la femme la plus discrète pouvait être soupçonnée de ne pas savoir se taire. Peut-être ne faut-il mettre cette malignité que sur le compte de Pope.

Pénélope était toujours entourée de ses femmes : ainsi Ulysse n'eut aucune occasion de lui confier son secret. Il est possible qu'il craignît, non l'indiscrétion, mais la trop grande sensibilité de Pénélope, sensibilité qui eût pu le faire connaître.

(Page 88. De voir le duvet ombrager le menton de ton fils.)

Il est naturel qu'Eurynome veuille que sa maîtresse paraisse avec avantage, et elle le fait assez connaître. « Eurynome, dit madame Dacier, veut lui faire voir « le besoin qu'elle a de recourir au secours de l'art pour « s'embellir, et elle lui en donne une raison très-forte; « c'est que son fils est déjà homme fait, et par consé- « quent qu'une femme qui a un fils de vingt ans a besoin « de quelque secours ». Il est clair que ce n'est pas ici une leçon de coquetterie, et qu'Eurynome ne cherche qu'à consoler sa maîtresse en lui disant qu'elle a obtenu l'un de ses plus ardens désirs, c'est de voir son fils homme fait, désir très-naturel à une mère, et en particulier à Pénélope, qui avait besoin de défenseur.

Pour marquer l'obstination de Pénélope à ne point se parer, il faut que Minerve la trompe et l'endorme pour l'embellir.

(P. 89. En passant les mains sur son visage.)

Le poëte a bien dépeint le geste de ceux qui ne s'éveillent pas d'eux-mêmes, et qui voudraient prolonger leur sommeil. Pope s'est trompé; il a cru que Pénélope essuyait ses larmes : THE TEARS SHE WIPES. Ce ne peut

être cela, puisqu'il est dit que Minerve avait effacé jusqu'aux traces de ses larmes. Les femmes de la reine entrent avec bruit, parce que c'était en plein jour, et qu'elles ignoraient que Pénélope s'était endormie.

(Page 90. O mon fils, je ne te reconnais plus.)

Pénélope dit cela avec une apparence de raison. Télémaque avait montré plus de fermeté. S'il a gardé le silence en voyant maltraiter son père, c'est que son père l'avait exigé de lui. Mais Pénélope ne pouvait être instruite de cette circonstance.

On voit ici un bel exemple d'hospitalité. Le mauvais traitement qu'avait reçu cet étranger est, comme je l'ai dit, une des raisons qui engagent Pénélope à venir sans retard faire cette leçon à son fils en présence de ces princes.

(Page 91. Si tous les chefs de la Grèce.)

Le grec dit Argos Jasien, c'est-à-dire le Péloponèse, où régnait autrefois Jasus, fils d'Argus et père d'Agénor.

(Page 92. Ah! que me parles-tu de beauté.... Les dieux m'ont tout ravi, le jour....)

Quel plaisir pour Ulysse d'entendre parler ainsi Pénélope!

(Page 93. Et abandonne ce palais.)

Une femme, en prenant un second mari, devait céder la maison à l'héritier du défunt. Pénélope fait

entendre à ces princes que celui qu'elle épousera sera obligé de quitter ce palais; on peut se rappeler que cela n'était pas conforme à leurs projets.

(*Ibid.* Le jour fatal approche.)

Madame Dacier me semble prêter ici de l'esprit à Homère; elle traduit: « Je vois approcher le jour, ou « plutôt la nuit fatale qui doit allumer le flambeau ». Et en note elle dit: « Pénélope ne veut pas appeler jour « le jour de son second mariage: c'est un jour de ténè- « bres pour elle ».

(*Ibid.* Qu'étant bien éloignée de céder à leurs vœux, elle leur arrache des présens.)

Est-il honorable à Pénélope, qui ne veut pas épouser ces chefs, d'accepter leurs présens, et à Ulysse de s'en réjouir? On a dit qu'il aurait été honteux à cette princesse d'avoir eu tant de poursuivans, sans avoir reçu d'eux les présens que la coutume voulait qu'ils fissent. Au reste, s'il se mêle de l'intérêt à cette joie, on peut regarder ces présens comme une restitution. Plutarque dit qu'Ulysse se réjouit, non pour l'amour des présens, mais parce que Pénélope, en les acceptant, enlace ces chefs, nourrit leurs espérances, et les retient dans ce palais où ils seront punis. Mais il est peut-être inutile de faire tant d'efforts pour justifier Ulysse et Pénélope. Les héros d'Homère se montrent souvent intéressés.

(Page 95. Trois grands brasiers.)

C'est ainsi que les anciens ont expliqué λαμπτῆρας,

des brasiers qu'on mettait sur des trépieds, et sur lesquels on faisait brûler un bois odoriférant et très-sec pour éclairer la salle. Les Grecs ne connaissaient point encore l'usage des lampes, qui était cependant établi chez les juifs.

(Page 96. Dans une forge, ou dans quelque autre vil réduit.)

En Grèce, les gueux, pendant l'hiver, se retiraient la nuit dans les forges, ou dans des lieux publics destinés à cet usage, et qu'on appelait λέσχας, parce qu'ils s'y assemblaient aussi pour discourir.

On voit qu'Ulysse a le temps d'observer les femmes de la maison et les chefs; il éloigne les premières; cela est amené avec art, afin qu'il ait le loisir d'ôter les armes.

(Page 97. Et nous sert de fanal.)

Eustathe admire beaucoup ces sortes de plaisanteries, et croit qu'elles ont donné naissance à ces drames appelés SATYRES, tels que le Cyclope d'Euripide. Longin tient un autre langage qu'Eustathe : il croit qu'elles marquent la décadence du génie d'Homère. Mais l'Iliade contient des plaisanteries dont le genre est à peu près semblable. Il faut mettre quelque chose ici sur le compte du siècle de ce poëte. Au reste, il paraît qu'Homère a voulu rendre Eurymaque odieux, en montrant qu'il ne respecte ni la qualité d'étranger, ni les infirmités de l'âge, qui ordinairement attirent notre compassion et notre respect.

(Page 98. Si, dans l'été, saison des plus longs jours, nous nous rendions tous deux dans une prairie.)

Puisqu'Ulysse adresse ce défi à l'un des chefs, il est clair que ces sortes de travaux n'étaient pas au-dessous des plus grands personnages, et que les princes tiraient au moins quelque gloire d'être en état de les bien remplir.

Ποίην, selon un scoliaste, signifie ici BLÉ.

(Page 99. Te sembleraient se rétrécir dans ta fuite précipitée.)

C'est une peinture très-vive pour marquer quel serait le trouble d'Eurymaque si Ulysse reparaissait. *Voyez* l'explication d'un scoliaste rapportée par Ernesti. Les interprètes ont affaibli cette image.

(Page 100. Vos festins ne s'écoulent plus dans l'alégresse.)

Madame Dacier traduit : « Et vous ne pouvez pas « cacher les excès que vous venez de faire ». Elle s'éloigne du sens, ainsi qu'Eustathe. *Voyez* Ernesti.

(*Ibid.* Oui, quelque dieu vous pousse à la discorde.)

Télémaque ne sait pas que c'est Minerve qui excite ces princes ; mais, en les voyant combler la mesure de leurs iniquités, il juge que la vengeance divine n'est

pas loin. Il emploie la menace, mais il l'adoucit en finissant; s'il avait parlé avec trop de hauteur, les chefs, au lieu de se retirer, en seraient peut-être venus à des actes de violence.

(Page 101. Le noble Mulius.)

Homère lui donne l'épithète de HÉROS. On voit par là que ceux qui faisaient les fonctions de héraut étaient des hommes distingués.

FIN DES REMARQUES SUR LE CHANT XVIII.

CHANT XIX.

Ulysse, resté dans la salle, concerte avec Pallas les moyens de donner la mort aux chefs dont la foule vient de s'écouler. Bientôt ces mots volent de ses lèvres :

Mon fils, sans perdre un moment, transportons dans le haut du palais toutes les armes placées en ce lieu. Si les chefs t'interrogent à ce sujet, ta réponse douce et flatteuse endormira leur vigilance : Je les ai mises à l'abri de la fumée; jamais on ne reconnaîtrait, tant elles sont noircies par la rouille et par la vapeur de la flamme, les armes qu'Ulysse me laissa en allant triompher d'Ilion. Inspiré sans doute par un dieu, j'ai craint sur-tout que l'ardeur du vin n'excitât parmi vous des querelles et des combats. Eh quoi ! si, tandis que vous aspirez à la main de ma mère, votre sang coulait au déshonneur de cette brigue et de vos festins! Le fer attire l'homme, l'excite au carnage.

Il dit. Docile à la voix de son père, Télémaque appelle Euryclée, et lui donne cet ordre : Ma mère, ne laisse point sortir de leur appartement les femmes de Pénélope,

tandis qu'en secret je transporterai dans le haut du palais ces superbes armes de mon père, noircies honteusement, dans sa longue absence et pendant que je n'étais qu'un enfant, par la rouille et par la fumée. Je veux les déposer dans un lieu impénétrable à la vapeur de la flamme.

Plaise aux dieux, mon cher fils, répond la nourrice, que ta prudence ait acquis assez de maturité pour conserver tous tes biens et gouverner ta maison! Mais, dis-moi, tandis que tu vaqueras à ce soin, ne veux-tu pas qu'au moins l'une d'entre nous te devance les flambeaux à la main? Qui donc ici remplira cette fonction? Cet étranger, dit prudemment le jeune prince; oui, cet étranger même, venu de si loin. Tu peux juger par-là que je ne souffrirai point désormais que celui qui se nourrit de mon pain soit fainéant.

Ces mots ne volent pas en vain de ses lèvres. La vieille ferme les portes du gynécée. Aussitôt Ulysse et son fils se hâtent d'emporter les casques d'airain, les boucliers arrondis, les javelots acérés. Minerve, invisible, marche devant eux, tenant un flambeau d'or, qui répand dans tout le palais une vive et céleste lumière. Télémaque en est étonné. O mon

père, dit-il, quel prodige frappe mes regards! Ce palais entier, les murs, les voûtes, les colonnes élevées, et les recoins les plus cachés, brillent d'une lumière si éclatante, qu'ils paraissent tout de flamme. Je n'en puis douter, un dieu de l'Olympe n'est pas éloigné de nous.

Garde le silence, mon fils, répond le sage Ulysse, ne me questionne point et concentre tes sentimens au fond de ton cœur. Ainsi se manifestent, il est vrai, les maîtres de l'Olympe. Mais va te livrer au repos : je reste ici, afin de mieux pénétrer encore dans l'ame des femmes de ce palais, et d'avoir un entretien avec ta mère. En m'interrogeant sur tout ce qui la touche, de nouvelles larmes vont couler de ses yeux.

Télémaque, à la brillante lumière des flambeaux, se rend à la retraite où il goûtait le repos quand le doux sommeil appesantissait sa paupière : là, étendu sur sa couche, il aspire au retour de l'aurore. Ulysse, resté dans la salle, concertait avec Pallas sa vengeance.

Alors Pénélope, unissant aux grâces de la blonde Vénus les traits et le port de Diane, descend de sa demeure. Ses femmes placent auprès du feu son beau siége, orné d'ivoire et

d'argent, ouvrage ancien du fameux Icmalius, et auquel est attachée une estrade. On étend sur ce siége une grande peau, tapis simple et modeste. La sage Pénélope s'assied. De belles esclaves accourent. Elles emportent les pains entassés, les tables, et les coupes d'or vidées par les plus insolens des mortels; elles jettent ce qui restait des torches consumées, allument des rameaux secs, et de tous côtés se répandent la lumière et la chaleur.

Cependant Mélantho, pour la seconde fois, éclate contre Ulysse en invectives: Etranger, faut-il que tu nous importunes toujours de ta présence, et que, durant la nuit même, on te voie rôder en ce palais, épier d'un œil curieux les femmes? Sors d'ici, misérable, et sois content d'y avoir pris un bon repas, ou, frappé de ce tison, tu franchiras le seuil.

Ulysse tournant sur elle sa prunelle enflammée de courroux: Malheureuse, dit-il, parle, pourquoi t'acharner à me couvrir d'outrages? Est-ce parce que je suis un vieillard, parce que je suis couvert de lambeaux, et qu'un pain imploré est le soutien de ma vie? J'y suis contraint par la rigueur du sort; la terre, hélas! est remplie de pauvres et d'infortunés. Jadis je fus l'heureux habitant d'un

riche palais : je tendais souvent une main secourable à l'indigent, semblable à moi ; quel que fût son malheur, il ne se prosternait pas en vain à mes pieds : j'étais environné d'un peuple entier d'esclaves, et de tout ce que possèdent ceux dont la vie s'écoule dans les délices et qu'on appelle fortunés. Jupiter (sans doute par une juste punition) fit évanouir mon bonheur. Jeune fille, prends donc garde à toi-même ; crains de perdre en un moment tous tes avantages, ces ornemens fragiles de la beauté, et cette faveur qui t'élèvent au-dessus de tes compagnes ; crains l'éclat terrible du courroux de ta maîtresse, ou le retour d'Ulysse, car on doit l'espérer. Mais je veux qu'il soit mort, et enseveli dans le tombeau. Il a, dans Télémaque, par la faveur d'Apollon, un fils auquel n'échappent les forfaits d'aucune de ses esclaves, un fils qui n'est plus enfant, et saura les punir.

Pénélope entend ce discours, et adresse à Mélantho la réprimande la plus sévère : O toi qui as la hardiesse de l'animal impudent, sois sûre que je connais toutes tes iniquités, et qu'elles retomberont sur ta propre tête. Tu ne peux ignorer (car tu l'as entendu de ma bouche) que je voulais entretenir cet étranger

au sujet de mon époux. Rien ne soulage mon cœur de son affliction mortelle. Toi, ma fidèle Eurynome, apporte ici un siége, couvre-le d'un tapis, et que l'étranger, assis près de moi, puisse m'entendre et me répondre ; je veux l'interroger.

A peine a-t-elle parlé, qu'Eurynome, avec l'empressement le plus vif, apporte un siége luisant, et y jette un tapis. Le héros, exercé par les revers, s'assied, et Pénélope rompt le silence : Etranger, souffre que je commence par cette question. Quel es-tu? quels sont ton pays, ta ville, ceux dont tu es né ?

O reine, repartit Ulysse, il n'est point d'homme, dans toute l'étendue de la terre, qui ne soit forcé d'admirer ta sagesse ; oui, ta renommée vole jusqu'à la voûte céleste ; elle égale celle d'un bon roi, qui, semblable aux immortels, règne par la justice sur une nation nombreuse et vaillante ; sous la sagesse de son gouvernement, les grasses campagnes se dorent de riches moissons, les arbres se courbent sous les fruits, les troupeaux sont vigoureux et féconds, les eaux fourmillent d'habitans, et les peuples coulent des jours fortunés. Interroge-moi sur tout ce qu'il te plaît, à l'exception de ma naissance et de ma patrie,

si tu ne veux réveiller en moi un souvenir qui redouble ma tristesse. Je suis le mortel le plus infortuné. Il n'est pas convenable que, dans une maison étrangère, je me répande en plaintes et en sanglots ; les pleurs ont leurs bornes, on doit avoir égard aux temps et aux lieux. Je pourrais enfin m'attirer ta propre indignation, et me voir encore l'objet de celle de tes femmes; elles diraient que le vin est la source de cette abondante effusion de larmes.

Etranger, reprit la sage Pénélope, les dieux me ravirent tous les dons de l'ame, ainsi que la beauté, le jour où les Grecs s'embarquèrent pour Troie; avec eux partit Ulysse, mon époux. S'il reparaissait, s'il venait reprendre le gouvernement de son royaume et de sa maison, ma gloire acquerrait bien plus de lustre. Maintenant, tels sont les nombreux malheurs dont les dieux m'accablent, tu me vois plongée dans la tristesse et le deuil. Les chefs de Dulichium, de Samé, de Zacynthe, et d'Ithaque même, me contraignent d'entendre leurs vœux, et désolent ma maison. Aussi ne donné-je plus d'attention à mes hôtes ni à mes supplians ; et même nos hérauts, revêtus d'un ministère public et sacré, reçoivent à peine un ordre de ma bouche ; mon cœur

languit et se consume, je ne soupire qu'après le retour de mon Ulysse. Un prompt hymen est le vœu de ces persécuteurs ; je n'ai d'autre recours que les stratagèmes. Un dieu m'avait inspiré le dessein de former une toile du tissu le plus fin et d'une grandeur immense.

Jeunes chefs qui pressez mon hymen, leur avais-je dit, le grand Ulysse n'est plus sans doute ; mais, quelque ardeur qui vous anime, attendez que j'aie achevé le voile funèbre d'un héros, le vieux Laërte ; il sera bientôt en proie au long sommeil de la mort : le voile est commencé ; voulez-vous qu'il soit détruit ? Mon nom serait en opprobre aux femmes de la Grèce, si ce roi puissant était couché dans le tombeau sans obtenir de ma main un linceul.

Leur ame superbe avait cédé à ce discours. Délivrée de leur poursuite, et renfermée dans mon appartement, le jour était consacré à cet ouvrage ; la nuit, à la clarté des flambeaux, il était détruit par mes propres mains. Ainsi, durant trois années, j'avais su les abuser. Les heures, les jours et les mois disparurent ; à la quatrième année, je fus trahie par quelques-unes de mes femmes, ces viles esclaves, indifférentes à mon sort. Surprise par

ces chefs, j'ai été contrainte de céder à leurs menaces ; ce voile, il l'a fallu, ce voile est achevé. Maintenant il ne me reste plus aucun moyen d'éviter ni de reculer cet hymen. Les auteurs de ma naissance m'obligent à choisir un époux. Mon fils s'indigne à l'aspect de ceux qui ravagent ses biens ; sa raison s'ouvre ; il est déjà capable de gouverner lui-même sa maison ; Jupiter l'a formé pour la gloire. Mais, quelles que soient mes peines, je désire connaître ton origine ; satisfais à ma demande. Tu n'es certainement point de ces hommes obscurs et ignorés, nés, dit-on, d'un chêne ou d'un rocher.

Le héros prend la parole : O femme vénérable d'Ulysse, fils de Laërte, tu t'obstines donc à vouloir connaître mon origine ! je t'en instruirai ; il est bien sûr que tu vas renouveler et accroître mes peines, sensibilité naturelle à celui qui, aussi long-temps que moi, fut éloigné de sa patrie, erra de ville en ville, et rencontra en tous lieux des infortunes : mais tu m'interroges et me forces à m'expliquer, il faut t'obéir.

Au sein de nombreuses vagues s'élève sur la noire mer l'île belle et fertile de la Crète, qui possède un peuple innombrable, et que

cent villes décorent, bâties par diverses nations, les Achéens, les Crétois indigènes, hommes fiers, trois tribus doriennes, les Cydoniens et les nobles Pélasges. Là est la ville immense de Gnosse, où régna Minos qui, de neuf en neuf ans, fut admis à l'entretien de Jupiter. Il fut mon aïeul; je naquis, ainsi que le roi Idoménée, du fameux Deucalion. Mon frère, avec ses vaisseaux, fendit les ondes sur les traces des Atrides. Ethon est le nom que je reçus; il n'est pas sans gloire : mais plus jeune qu'Idoménée, n'ayant pas encore atteint l'âge où éclate la valeur, je restai dans le palais de mon père. C'est là que je vis Ulysse, et lui rendis tous les honneurs de l'hospitalité; car il voguait avec ardeur vers Ilion, lorsqu'un vent impétueux l'éloignant de la pointe de Malée, le jeta sur nos côtes, à la dangereuse rade où le fleuve Amnise coule dans la mer, près de la grotte d'Ilithye; il échappa, non sans une grande peine, à la tempête. En arrivant à Gnosse, il demande Idoménée, auquel il se dit uni par les nœuds chers et respectables de l'hospitalité; mais l'Aurore avait dix ou onze fois éclairé les cieux depuis que les proues de mon frère, ouvrant les eaux, voguaient vers Ilion. Je

conduisis ce noble étranger dans notre palais; rien ne fut négligé pour le bien recevoir et l'accueillir avec distinction; la ville, par mes soins, lui fournit, et à ses compagnons, le pain, le vin et les victimes pour sacrifier aux dieux, et pour oublier leurs peines dans les douceurs de l'abondance. Notre île retint douze jours ces illustres chefs de la Grèce, retardés par Borée, vent terrible; il soufflait avec tant de véhémence qu'on ne pouvait rester debout, même sur la terre ferme: sans doute un dieu courroucé bouleversait les airs. Enfin le vent s'appaisa, et ils partirent.

C'est ainsi qu'Ulysse donnait à des fables les couleurs de la vérité. Mais les larmes de Pénélope, attentive à ce récit, coulaient avec abondance, et il semblait que ses yeux se dussent changer en ruisseaux. Telles, sur le sommet des monts, les neiges que les vents y apportent de l'extrémité de l'occident, se fondent aux douces haleines qui soufflent du midi; les ruisseaux coulent et se précipitent au sein des fleuves, qui débordent dans leur course rapide: tels étaient les torrens qui inondaient le visage de Pénélope; elle se consumait, fondait en larmes pour un époux présent à ses yeux. A l'aspect des sanglots amers

de son épouse, Ulysse éprouve au fond du cœur la plus vive compassion : cependant ses yeux, comme s'ils étaient de roche ou de fer, ne forment aucun mouvement au milieu de leurs paupières immobiles, et, tant il sait l'art de feindre, il a la force de retenir ses larmes.

Après que Pénélope a rassasié sa douleur : Etranger, dit-elle, je te crois ; il faut pourtant que je mette ta véracité à l'épreuve pour m'assurer pleinement que tu as reçu, comme tu l'affirmes, mon époux et ses illustres compagnons dans ton palais. Décris-moi ses vêtemens, sa forme, celle de quelques-uns de ceux qui le suivaient.

O reine, repartit Ulysse, il est bien difficile, après un terme si long, de garder la mémoire de ces détails ; voici la vingtième année que ce chef m'a quitté, s'est éloigné de ma patrie. Cependant je te ferai part de quelques traces qui sont restées dans mon esprit.

Le divin Ulysse était vêtu d'un ample manteau de pourpre, d'une laine fine et moelleuse, attaché par une rare et brillante agrafe d'or. Le devant du manteau était orné d'une riche broderie. Elle représentait un limier qui, tenant avec force entre ses pieds un faon marqueté, lançait d'avides regards sur sa proie

toute palpitante. Les spectateurs étaient dans l'admiration ; ces animaux, figurés par l'or, semblaient avoir la vie ; le limier dévorait de l'œil le faon qu'il serrait jusqu'à l'étouffer, et le faon s'efforçait de fuir, en se débattant de ses pieds. La tunique qui brillait autour du corps d'Ulysse attira aussi mes regards ; l'écaille qui revêt l'oignon est moins lisse et fine : sa blancheur avait l'éclat du soleil. Un grand nombre de femmes, l'œil attaché sur ces vêtemens merveilleux, étaient dans l'étonnement, et l'éloge sortait de leurs lèvres. J'ignore (veuille y faire attention) si ce chef, en quittant son palais, était couvert de ces vêtemens, ou s'il les avait reçus, comme un don précieux, de quelqu'un des rois qui l'accompagnaient à Troie, ou de ceux qui le possédèrent dans leurs demeures ; car Ulysse avait beaucoup d'amis, et l'on peut dire qu'il avait peu d'égaux parmi les héros de la Grèce. Moi-même je mis entre ses mains de riches dons, une épée d'acier, un manteau d'une pourpre rare, une tunique longue et d'un grand prix, et je le conduisis avec respect à son vaisseau. Il était suivi d'un héraut un peu plus âgé que lui ; je vais te le dépeindre. Ses épaules étaient hautes et épaisses, sa couleur basanée, ses

cheveux crépus. Eurybate était son nom ; parmi tous les compagnons d'Ulysse, la conformité de l'humeur et des sentimens de justice et de piété lui avait mérité les plus grandes distinctions de la part de son maître.

A ces signes, dont Pénélope reconnaît l'évidence, elle répand de nouveaux torrens de larmes. Après y avoir donné un libre cours : O mon hôte, dit-elle, si j'ai d'abord compati vivement à ton sort déplorable, désormais tu seras honoré et chéri de moi dans ce palais. J'apportai moi-même, hors de ma retraite, ces vêtemens pliés de ma main, et les donnai à mon époux quand il partit ; moi-même, pour le décorer, j'y attachai cette agrafe rare et brillante. Hélas ! je n'aurai jamais la satisfaction de le recevoir dans ces foyers ; un destin trop fatal entraîna son vaisseau pour voir les tours d'Ilion, nom abhorré.

O femme vénérable d'Ulysse, répond le héros, cesse de consumer ta beauté et ta vie en pleurant ton époux. Ce n'est pas que je condamne tes larmes ; quelle femme serait insensible à la perte de celui dont les jours furent unis aux siens, dès son printemps, par les nœuds d'un hymen fortuné, d'un époux auquel elle donna des rejetons, fût-il bien

inférieur à ce chef qui, dit-on, était semblable aux dieux? Mais calme ta douleur, prête-moi l'oreille, et sois sûre que je vais te parler sans déguisement. Ulysse vit; près d'ici, il s'arrête dans l'heureuse Thesprotie; il hâte son retour et t'apporte de précieuses richesses, dons qu'il reçut des princes et des peuples. Quant à ses compagnons chéris, il les a perdus; la mer les engloutit eux et son vaisseau, au sortir de l'île de Thrinacie, punition terrible de Jupiter et du Soleil, dont ils immolèrent plusieurs génisses. Tous furent ensevelis dans les abîmes de la mer. Sauvé lui seul sur un débris de son vaisseau, il fut jeté par une vague sur les bords des Phéaciens, ces favoris de l'Olympe. Ils l'honorèrent comme un dieu, le comblèrent de leurs dons; ils voulaient le ramener en sûreté jusqu'au sein d'Ithaque. Ulysse, dès long-temps, serait en ce lieu; mais il parcourt encore plusieurs contrées pour réparer ses pertes : il n'est point d'homme dont l'ame soit plus féconde en ruses et en ressources pour triompher de l'infortune; chacun, à cet égard, lui décerne le prix. Voilà ce que je sais de la bouche de Phédon, roi des Thesprotes; il me jura, dans son palais, en faisant des libations, que le navire et

les rameurs étaient prêts à conduire ce chef dans sa patrie. Je le devançai, profitant du départ d'un vaisseau thesprote qui cinglait vers la fertile Dulichium. Phédon me montra tous les trésors d'Ulysse, suffisans pour soutenir une famille jusqu'à la dixième génération; tels me parurent les trésors précieux du roi d'Ithaque. J'appris de la même bouche que ce prince interrogeait à Dodone le chêne au vaste feuillage, oracle de Jupiter, dans l'incertitude si, après une absence qui semble éternelle, il devait paraître à découvert, ou caché sous un voile. Sois donc bien persuadée qu'il respire, qu'il est tout prêt à se montrer; oui, il ne peut plus long-temps être éloigné de sa patrie et de ceux qu'il aime. J'ose te l'affirmer par un serment. J'atteste Jupiter, le maître du ciel et de la terre, et ce foyer d'Ulysse où je suis, que tu verras l'accomplissement de toutes mes paroles : Ulysse reparaîtra dans le cours de cette même année; je dis plus, à la fin de ce mois, ou dès le jour qui le suivra.

Veuille le ciel accomplir ces paroles! dit la vertueuse Pénélope. Que de marques tu recevrais de ma bienveillance! chacun, à ta rencontre, te proclamerait heureux. Mais,

hélas! l'avenir justifiera mes pressentimens; Ulysse ne rentrera point dans ce palais, et tu risques de n'y pas trouver les secours nécessaires pour retourner dans ta patrie. Il n'est plus ici d'Ulysse (lorsque nous l'y vîmes jadis, n'était-ce donc pas une illusion?), il n'est plus ici d'Ulysse qui honore les étrangers dignes de cet accueil, et les renvoie sûrement dans leurs demeures. Cependant je vous l'ordonne, femmes, baignez les pieds de ce vieillard; ayez soin de lui former un lit de nos meilleurs tapis et de nos plus riches couvertures; qu'il s'y réchauffe et soit couché mollement jusqu'à l'aurore. Demain, dès qu'il sera levé, vous le mènerez au bain, vous le parfumerez d'essences; rafraîchi, il prendra dans cette salle son repas avec Télémaque. Malheur à l'esclave insolent qui lui manquera d'égards! en vain il frémira de rage; son châtiment sera tel, qu'il n'aura plus ici de fonctions à remplir. Car, ô mon hôte, comment justifierais-je à tes yeux l'éloge que tu m'as donné en me plaçant au-dessus des autres femmes du côté de la raison et de la sagesse, si je t'admettais à nos repas couvert de lambeaux et souillé de cendre et de poussière? Notre vie est bornée à fort peu de jours.

L'homme dur, instruit à l'inhumanité, est, aussi long-temps qu'il respire, l'objet de la haine et de l'horreur publiques; elles le poursuivent de malédictions, même après sa mort. Celui qui est humain, instruit à la bonté, peut être sûr que les étrangers répandent sa renommée en tous lieux, et que son nom sort de toutes les bouches accompagné de bénédictions.

Femme accomplie du fils de Laërte, répondit le héros, ah! les superbes habits, et les lits où l'on repose mollement, me sont odieux depuis le jour où, sillonnant les ondes, mon vaisseau armé de longs avirons s'éloigna de la Crète, et que ses monts glacés disparurent à mes regards. Laisse-moi donc continuer à m'étendre à terre sur la plus vile couche, sans fermer la paupière : que de nuits je passai ainsi, impatient de voir naître la première lueur de l'aurore! Les bains n'ont plus pour moi de charme. Je ne souffrirai pas qu'aucune des femmes attachées à ce palais baigne les pieds d'un infortuné, à moins qu'il n'y en ait quelqu'une qui, accablée du fardeau de la vieillesse, ait l'exercice des vertus, et, comme moi, une longue expérience des ennuis et des maux de la vie : s'il était ici une telle femme,

je consentirais qu'elle fît couler l'eau sur mes pieds.

Pénélope charmée lui répond : Cher étranger (car de tous ceux que le sort conduisit dans mon palais, aucun ne m'a inspiré tant d'estime et d'attachement, et n'a montré tant de sagesse, elle éclate dans chacune de tes paroles), cher étranger, j'ai une femme fort âgée, dont la prudence et le zèle me sont connus, qui fut la fidèle nourrice de celui que je pleure, qui l'éleva avec les plus tendres soins, et le reçut dans ses bras lorsque la mère de l'infortuné le mit au jour. C'est elle qui baignera tes pieds, quoiqu'elle n'ait plus qu'un souffle de vie. Lève-toi donc, sage Euryclée, et rends cet office à ce vieillard, qui, par l'âge et le malheur, est l'image de ton maître. Hélas ! je me représente Ulysse (les dieux savent dans quel endroit de la terre) tel que cet étranger : tels sont déjà sa demarche pesante, ses bras défaillans. L'infortune précipite les pas des mortels vers la vieillesse.

A ces mots, Euryclée se couvre le visage de ses mains ; et, versant des larmes ardentes : O mon fils, s'écrie-t-elle d'une voix entrecoupée de sanglots, ô mon fils, toi qui m'as délaissée, puis-je soutenir encore l'amertume

de ton absence ? De tous les humains, malgré ta piété, tu es donc le plus odieux à Jupiter. Jamais prince n'alluma tant d'offrandes, ni ne répandit le sang de tant d'hécatombes choisies, en l'honneur de celui qui lance le tonnerre ; tu lui demandais tous les jours de parvenir à une paisible vieillesse, et d'avoir la consolation d'élever ton noble fils : et voici que ce dieu, sourd à tes prières et à nos soupirs, t'éloigne pour jamais de ta demeure natale ! Quand l'infortuné, en quelque contrée lointaine, arrive dans un palais, les femmes peut-être l'y poursuivent de leurs insultes, comme ces arrogantes viennent, ô vieillard, de t'accabler de leurs invectives. Aussi, voulant te dérober à tant d'outrages et d'insolences, ne leur permets-tu point de baigner tes pieds ; moi, je vole au-devant de l'ordre que m'en donne la sage Pénélope : oui, je m'acquitterai de ce devoir autant pour obéir à ma maîtresse, que pour l'amour de toi-même ; car mon cœur est vivement ému : écoutes-en la cause, je vais te la dire. Un grand nombre d'étrangers malheureux sont venus dans ce palais : mais je n'en ai pas vu un seul qui offrît à un point aussi frappant que toi l'image d'Ulysse ; c'est là sa stature,

sa démarche; les accens de sa voix et les tiens sont les mêmes.

Bonne vieille, répond le prudent Ulysse, ton œil pénétrant ne t'a point trompée; il règne entre nous deux une parfaite ressemblance; tous ceux qui me connaissent assurent que celui qui m'a vu a vu Ulysse.

Euryclée apporte une cuve éclatante, destinée à baigner les pieds; elle y verse une eau fraîche, et y fait couler ensuite celle qui vient de bouillir. Ulysse, assis près du feu, tourne subitement le dos à la lumière, craignant qu'Euryclée n'aperçût la cicatrice qu'il avait au-dessus du genou, et que son secret ne fût dévoilé. Elle s'approche, et commence à baigner les pieds de son maître; elle reconnaît la cicatrice.

Jadis, sur le mont Parnasse, il avait été blessé par la défense d'un sanglier, lorsqu'il se rendit chez son aïeul, le fameux Autolycus, qui l'emportait sur tous les hommes dans l'art de ravir par surprise un grand butin, et d'en imposer par la feinte et par des sermens ambigus, art qu'il tenait de Mercure, auquel il ne cessait d'offrir des sacrifices, et qui était le compagnon de tous ses pas. Ce chef était arrivé dans Ithaque au temps où sa

fille venait de mettre au jour un fils, et il quittait le festin lorsqu'Euryclée posant le nouveau né sur les genoux de ce roi : Autolycus, dit-elle, nomme ton petit-fils, qui t'est si cher et dont tu as tant désiré la naissance. Mes enfans, répond-il, son nom va sortir de ma bouche. Jusqu'à ce jour j'ai fait sentir mon courroux à une foule de mortels par toute la terre. Qu'il porte donc le nom d'Ulysse. Dès qu'il sera entré dans l'adolescence, qu'il vienne en Thessalie voir son aïeule dans mon palais, où je règne, entouré de richesses; il sera comblé de présens, et je le renverrai satisfait.

Ulysse, dès qu'il est sorti de l'enfance, va recevoir ces riches dons. Autolycus et ses fils lui prodiguent les embrassemens et les caresses; Amphithée, l'aïeule du jeune prince, le serrant entre ses bras, lui baise le front et les yeux pleins de douceur. Autolycus ordonne à la troupe illustre de ses fils de préparer un festin. Soudain amenant un taureau vigoureux, ils l'immolent, dépouillent la victime, et, la partageant, chargent des chairs les longs dards suspendus sur la braise ardente; ils distribuent les portions : le festin, où chacun jouit de l'abondance, dure tout le jour, et ne se termine qu'à l'arrivée des ombres

épaisses de la nuit; alors seulement ils vont goûter les charmes du sommeil.

Mais dès que, couronnée de roses, l'Aurore se lève, tout part pour une grande chasse, et les fils d'Autolycus, et la meute nombreuse; le noble Ulysse les accompagne; ils gravissent le haut Parnasse couvert d'épaisses forêts, et bientôt parviennent aux chemins creux dont est coupée la cime, le domaine des vents. Le soleil, s'élevant du sein profond de la mer paisible, dardait avec rapidité ses nouveaux rayons sur les campagnes, lorsque les chasseurs arrivent dans une vallée, la meute qui, attirée par les traces d'un animal féroce, volait devant eux, les fils d'Autolycus la suivant de près, et Ulysse, plein d'ardeur, agitant un long javelot, et touchant la meute. Là, un énorme sanglier était couché dans l'épaisseur d'un buisson impénétrable au souffle des vents humides, ainsi qu'aux rayons les plus ardens de l'astre du jour, et aux torrens précipités des cieux avec le plus d'impétuosité; un grand amas de feuilles jonchait la terre. Les rapides pas des chasseurs et de la nombreuse meute arrivant en tumulte, retentissent à l'oreille de l'animal; soudain, élancé de l'antre, il est devant eux, hérissant les terribles crins de sa

hure, montrant des yeux tout de flamme. Le jeune Ulysse, tenant d'un bras vigoureux sa longue lance, se précipite à lui, impatient de le percer : mais le sanglier, d'un coup oblique de sa défense, le frappe au-dessus du genou, et, sans parvenir à l'os, lui ouvre une large plaie. Ulysse, déjà intrépide, porte sa lance à l'endroit mortel, l'enfonce d'un bras ferme dans l'épaule de l'animal qui tombe dans la poussière avec un cri formidable ; il expire. Les fils d'Autolycus, s'empressant à donner leurs soins à Ulysse, entourent de ligamens, selon les lois de l'art, la plaie du jeune héros ; arrêtent, par le secret des chants magiques, le sang qui coulait à longs flots de pourpre, et se hâtent de le transporter dans le palais de leur père. Après qu'Autolycus et ses fils ont consacré tout leur zèle à la guérison de ce prince, ils le comblent des plus riches présens, et, charmés de lui, le renvoient joyeux dans son Ithaque chérie. Son père et sa mère se réjouissent de le revoir, l'interrogent sur une foule d'objets, et, en particulier, sur cette cicatrice. Il leur raconte avec feu comment, sur le mont Parnasse où il chassait avec les fils d'Autolycus, un monstrueux sanglier qu'il attaquait l'a blessé de sa blanche défense.

C'est la cicatrice que la vieille Euryclée touche et reconnaît. Ses mains laissent tomber le pied d'Ulysse dans la cuve : l'airain retentit, la cuve se renverse, l'eau répandue jaillit de toutes parts. Un sentiment mêlé de joie et de terreur trouble l'ame d'Euryclée ; ses yeux se remplissent de pleurs ; sa voix s'étouffe, sa respiration s'arrête. Enfin portant la main au menton du héros : Tu es Ulysse, je n'en doute point. O mon cher fils, je n'ai donc reconnu mon maître qu'après l'avoir touché de mes mains ! Elle dit, et, l'œil tourné vers Pénélope, elle est prête à lui annoncer que ce palais possède un époux si long-temps désiré. La reine, par le pouvoir de Minerve, était livrée tout entière aux sentimens de son cœur, et ne s'apercevait point de ce qui se passait comme en sa présence. Mais Ulysse serrant d'une main le cou d'Euryclée pour fermer le passage à sa voix, et de l'autre la tirant à lui :

Ma nourrice, dit-il à voix basse, veux-tu me perdre ? tu m'as fait sucer ta mamelle. Après avoir été, durant vingt années, jeté d'infortunes en infortunes, je reviens enfin dans ma terre natale. Tu m'as reconnu, un dieu l'a permis : garde-toi de parler, et qu'aucun ici n'apprenne de toi ce secret ; ou, j'en

atteste le ciel, et je ne me souillerai point d'un parjure, si, favorisé des dieux, j'immole mes fiers adversaires, je ne te respecterai point, toi ma nourrice, et qui m'es si chère, lorsqu'exterminant mes indignes esclaves, je purgerai de leur race impure ce palais.

Mon fils, quelles paroles ont volé de tes lèvres? repartit la prudente Euryclée. Ignores-tu donc quelle est la fermeté de mon ame? Je garderai au fond de mon cœur ton secret, et ce cœur sera plus impénétrable que la roche ou le fer. Souviens-toi encore de cette promesse. Que les dieux t'accordent la victoire sur tes insolens ennemis, et je te nommerai celles des femmes de ce palais qui te trahissent, et celles qui t'honorent.

Nourrice, répond le héros, j'observe tout par moi-même, et rien ne m'échappe. Garde-moi seulement le secret, et abandonne le reste aux dieux.

L'eau ayant été répandue, Euryclée sort pour préparer un autre bain. Elle baigne les pieds de son maître, et les arrose d'une huile odorante. Puis il rapproche son siége du feu pour se réchauffer; mais il a soin de bien couvrir sa cicatrice de ses vêtemens.

Etranger, dit alors Pénélope, je veux

encore un peu t'interroger. Voici l'heure du sommeil, dont les charmes subjuguent même le malheureux. Quant à moi, les dieux, sans intervalle, m'accablent du poids de la douleur. Le jour, l'œil attaché sur mes travaux et sur ceux de mes femmes, mes seules délices sont de soupirer et de laisser couler mes larmes. La nuit, lorsque chacun dort, étendue sur ma couche, j'attends le sommeil; mais, loin que mes pleurs s'arrêtent, les chagrins en foule viennent assaillir avec plus de furie et dévorer le cœur de l'infortunée. Telle, aux premiers jours du printemps, la fille de Pandarus, la plaintive Philomèle, cachée entre des rameaux sous l'ombrage le plus sombre, entonne ses accens douloureux, recommence toujours à rouler les cadences longues et variées, qu'elle répand dans les airs, et dont retentit la forêt entière, regrettant toujours Ityle, ce fils qu'elle donna au roi Zéthus, son cher Ityle, auquel l'insensée ravit le jour par un coup imprudent et funeste : telle mon ame incertaine, troublée, passe, sans relâche, d'un sentiment à l'autre, et reprend celui qui vient de l'agiter. Je suis vivement combattue : dois-je demeurer auprès de mon fils, et, respectant le lit de

mon époux et ma renommée, continuer de veiller sur nos biens, sur mes femmes, et sur ce palais? ou enfin, cessant de lutter contre ma destinée, dois-je accepter d'immenses dons, et suivre le plus illustre de nos rois? Tant que mon fils était dans l'âge faible de l'enfance, rien n'eût été capable de me déterminer à former d'autres nœuds et à quitter la maison de mon époux : maintenant qu'il est entré dans l'adolescence, il désire lui-même que je puisse me vaincre et prendre une résolution contraire, tant il est indigné de voir cette île au pillage de nos ennemis.

Mais écoute ce que j'ai vu en songe, sois-en l'interprète. Vingt oisons sont nourris dans la cour de ce palais; je me plais quelquefois à les voir briser le grain doré, détrempé dans une eau limpide. Je les considérais, quand soudain un aigle terrible, au bec long et retors, se précipitant du sommet d'une montagne, fait de la troupe entière un affreux massacre; la cour est jonchée de leurs corps sanglans; il se perd dans l'espace immense des cieux. Ce n'était qu'un songe; cependant je poussais des gémissemens; je versais des larmes : toutes les femmes les plus distinguées d'Ithaque me paraissaient rassemblées

autour de moi pour me consoler; mais je ne cessais de déplorer la perte de ces oisons. L'aigle revole du haut des airs ; et, se perchant sur le bord avancé du toit, il prend une voix humaine , et me dit :

Calme ta douleur, fille illustre d'Icare. Ce n'est pas là un vain songe ; c'est l'image d'un spectacle réel, que t'annoncent les dieux, et dont tu jouiras avec satisfaction. Ces oisons, nourris dans ta cour, sont la troupe des rivaux ; moi, qui pris la forme d'un aigle, je suis ton époux qui reviens enfin pour te délivrer d'eux et les ensevelir tous dans une mort sanglante.

Il dit : le sommeil fuit de ma paupière ; je porte mes regards dans la cour, et je vois à leur place accoutumée ces oisons écrasant du bec le grain qu'ils prenaient d'un bassin.

O reine, repartit Ulysse, il ne faut point donner à ton songe une autre interprétation; Ulysse te déclare lui-même comment il va l'accomplir. La perte des rivaux est manifeste; aucun d'entre eux ne pourra se dérober à la mort que leur prépare le destin.

Les songes sont impénétrables, reprit Pénélope; leur langage est vague et obscur, et ils ne sont pas toujours vérifiés par l'événe-

ment. Deux portes s'ouvrent à ces légers fantômes : l'une est d'ivoire, et n'envoie aux mortels que des songes trompeurs; à travers l'autre, qui est de corne polie et transparente, arrivent (s'il est quelque mortel aux yeux duquel elles se soient offertes) des images certaines. Je ne puis croire que mon songe soit venu de ce lieu; ah! qne cette apparition serait fortunée pour moi et pour mon fils! — Je dois bannir de mon esprit ces illusions; écoute, souviens-toi de ces paroles. Je touche à ce jour fatal où je serai contrainte à quitter pour jamais le palais d'Ulysse. Je proposerai aux rivaux une lutte sans doute bien difficile. Qu'on range dans la cour les douze piliers d'airain que l'infortuné élevait avec autant d'art que l'on place un gouvernail; à travers les bagues dont ils sont le soutien, volait, d'une très-longue distance, sa flèche toujours sûre et rapide. En ce temps elles serviront à éprouver la force et l'adresse de ceux qui s'obstinent à solliciter ma main. Si quelqu'un peut réussir à tendre l'arc fameux d'Ulysse, et si sa flèche traverse les douze bagues, qu'il soit le vainqueur; qu'il m'emmène dans sa demeure, loin, hélas! de ce palais, où s'écoula ma jeunesse! de ce palais, autrefois le séjour

des richesses et du bonheur, et dont le souvenir se retracera souvent à ma mémoire, jusque dans mes songes!

O femme vénérable d'Ulysse fils de Laërte, répond ce chef plein de stratagèmes, propose-leur, sans délai, ce combat. Avant qu'aucun de ces rivaux indolens et amollis soit parvenu à courber cet arc, avant qu'aucun de leurs traits ait franchi les bagues, le prudent Ulysse frappera tes regards dans ce palais.

Etranger, dit Pénélope, si tu voulais prolonger le charme que j'éprouve à t'entretenir, le sommeil, cette nuit, ne s'épancherait point sur ma paupière. Mais l'homme est trop faible pour en soutenir une privation contitnuelle; il doit en tout respecter les bornes que les dieux assignèrent aux mortels sur cette erre. Je vais donc remonter à mon appartement, et me jeter sur ma couche où règne la plainte et qui est toujours noyée de mes larmes depuis qu'Ulysse est parti pour cette Troie, nom que je prononce avec horreur. Là, j'attendrai le repos: toi, goûte le sommeil sous notre toit, et, puisque tu le veux, que tes mains, ou celles de mes serviteurs, te préparent à terre une humble couche.

En achevant ces mots, elle remonte à son

appartement, suivie de ses femmes. Jusqu'à ce qu'un tranquille sommeil lui soit envoyé par Minerve, ses larmes coulent, et son cœur est ouvert aux tristes et continuels regrets qu'elle donnait à Ulysse son époux.

FIN DU CHANT DIX-NEUVIÈME.

REMARQUES

SUR LE CHANT DIX-NEUVIÈME.

(Page 113. Si les chefs t'interrogent à ce sujet.)

On trouve ce même passage au chant XVI : j'ai allégué les raisons qui m'ont engagé à l'y supprimer; j'ai suivi le sentiment de plusieurs critiques habiles. La savante qui défend toutes les répétitions d'Homère, dit qu'elle ne saurait approuver ce sentiment, et « que la chose est « assez importante pour être répétée ». En partant de ce principe, on pourrait accuser Homère de n'avoir pas assez répété; car combien de choses importantes qu'il a la simplicité de ne dire qu'une fois!

On voit bien pourquoi Télémaque éloigne les femmes de Pénélope; elles auraient pu découvrir aux prétendans l'endroit où l'on avait porté ces armes.

(Page 114. Tenant un flambeau d'or.)

Ce miracle marque la prudence d'Ulysse éclairée par un rayon de la sagesse divine. On a cru que c'était pour immortaliser ce miracle, qu'un ouvrier appelé Callimaque fit à cette déesse, qui était dans la citadelle d'Athènes, une lampe d'or dont l'huile qu'on y mettait une fois durait une année entière, quoiqu'elle brûlât nuit et jour. Les lampes n'étaient pas connues en Grèce du temps d'Ulysse.

Rapin a trouvé que Minerve n'exerçait pas ici une fonction convenable à la dignité d'une déesse. Eustathe se retranche sur l'allégorie; mais cette défense ne détruirait pas la critique, si elle était solide. Ce qui prête de la noblesse à l'action de Pallas, c'est que le palais d'Ulysse est éclairé d'une lumière surnaturelle et céleste.

(Page 115. Orné d'ivoire et d'argent.)

Dans ces anciens temps, les ouvriers mêlaient ces deux matières dans leurs ouvrages. L'antiquité nous parle de statues faites d'ivoire et d'argent. Homère se plaît toujours à rendre honneur aux ouvriers qui se sont distingués dans leur art.

On n'étend pas sur ce siége des tapis fins, mais des peaux. On remarquera que Pénélope vivait avec plus de simplicité qu'Hélène, ce qui convenait à son affliction et à son caractère.

(Page 116. Est-ce parce que je suis un vieillard?)

Ulysse fait voir qu'il connaît la mauvaise conduite de cette femme.

(Page 117. Il a, dans Télémaque, par la faveur d'Apollon, un fils.)

Parce qu'on attribuait à ce dieu le soin de la jeunesse, il était appelé Κουροτρόφος; Diane sa sœur partageait avec lui ce soin. On célébrait en son honneur une fête particulière pour la santé des enfans.

(*Ibid.* Et qu'elles retomberont sur ta propre tête.)

Madame Dacier donne à ce passage une interprétation très-forcée. *Voyez* Ernesti.

(Page 118. Elle égale celle d'un bon roi.)

Je n'ai vu ici qu'une comparaison. Ulysse peut dire cependant que Pénélope a les qualités d'un bon roi; il n'y a que les circonstances qui l'empêchent de rendre son peuple aussi heureux qu'elle le voudrait.

Ce tableau est d'une grande beauté; la justice du prince attire les bénédictions du ciel. Ces paroles ont d'autant plus de force, qu'elles sont prononcées par un roi. On trouve des peintures semblables dans l'Ecriture, en particulier dans les psaumes.

(Page 119. Que le vin est la source de cette abondante effusion de larmes.)

Aristote observe que c'est quelquefois l'effet de l'ivresse, et qu'elle produit souvent la mélancolie.

(*Ibid.* Aussi ne donné-je plus d'attention à mes hôtes.)

Pénélope dit cela pour se justifier des mauvais traitemens que cet étranger a reçus dans son palais.

(Page 121. Il ne me reste plus aucun moyen d'éviter ni de reculer cet hymen.)

Ulysse n'a pas un moment à perdre, s'il veut prévenir

le malheur dont il est menacé. Sa situation est fort délicate et fort vive.

(Page 121. Nés, dit-on, d'un chêne ou d'un rocher.)

Quand on voyait des gens dont on ne connaissait pas la naissance, on disait qu'ils étaient nés d'un chêne ou d'un rocher, parce qu'anciennement les pères qui ne pouvaient nourrir leurs enfans les exposaient dans le creux des arbres ou dans les antres.

Ulysse n'avance rien que de vrai dans tout ce qu'il dit de la Crète, et il se sert adroitement de ces vérités pour faire passer les mensonges qu'il y ajoute.

(Page 122. Les Achéens...)

Peuples de l'Achaïe, c'est-à-dire du Péloponèse. Strabon croit, malgré le sentiment d'Homère, que les Cydoniens étaient originaires de la Crète. Doriens, colonie de Thessalie appelée Doris. Pélasges, peuples d'Arcadie qui se répandirent en diverses contrées.

On remarquera qu'Ulysse varie beaucoup dans les récits qu'il fait de sa naissance et de ses aventures. Il fallait qu'il fût assuré d'amener bientôt la catastrophe, sans quoi il était découvert : si cela jette de la variété dans le poëme, on n'y reconnaît pas tout à fait la prudence d'Ulysse.

(*Ibid.* Qui, de neuf en neuf ans, fut admis à l'entretien de Jupiter.)

Tous les neuf ans Minos retouchait les lois, et, pour

contenir les peuples dans l'obéissance, il allait dans un antre appelé l'ANTRE DE JUPITER, où il disait qu'il avait des entretiens secrets avec ce dieu qui l'instruisait. D'autres législateurs ont usé du même artifice.

(*Ibid.* A la dangereuse rade où le fleuve Amnise coule dans la mer.)

Ce fleuve se déchargeait dans la mer au septentrion de l'île. Strabon écrit que sur l'Amnise il y avait un temple d'Ilithye.

(Page 123. La ville . . . . . lui fournit et à ses compagnons.)

Lorsqu'au chant XIII, Alcinoüs dit qu'on fera une répartition générale pour les présens extraordinaires dont Ulysse a été comblé, il paraît que cela était conforme à l'usage.

(*Ibid.* Telles, sur le sommet des monts, les neiges.)

Perrault a défiguré cette belle comparaison par cette parodie très-plate : « Son corps se liquéfia comme la « neige se liquéfie sur les hautes montagnes quand « Eurus la liquéfie, et que de cette neige liquéfiée les « fleuves se remplissent; car c'est ainsi que se liqué- « fiaient les belles joues de Pénélope ».

Tous les critiques, et Scaliger même, qui n'était pas toujours disposé à rendre justice au poëte grec, ont admiré l'agrément et la douceur des vers qui forment cette comparaison.

(P. 124. Ses yeux, comme s'ils étaient de roche ou de fer, ne forment aucun mouvement.)

La fermeté d'Ulysse forme un beau contraste avec la tendresse de Pénélope. Ulysse est vivement ému; mais il sait commander à ses larmes, à sa voix, à ses traits.

(*Ibid.* Le divin Ulysse était vêtu d'un ample manteau de pourpre.)

La broderie était portée à un degré considérable de perfection. Un passage *des Juges* prouve que la broderie à l'aiguille était fort en usage chez les Orientaux. Nous voyons ici quelle était la mode chez les Grecs. Les princes avaient des manteaux qui étaient brodés par-devant, et qui étaient de différentes couleurs avec des figures représentées au naturel. C'était ou une broderie faite sur l'étoffe, ou l'étoffe même ainsi travaillée sur le métier : les Orientaux font encore aujourd'hui de ces étoffes.

L'agrafe d'or était un ornement pour les princes, comme la pourpre : les particuliers n'osaient en porter, à moins que les princes ne la leur donnassent pour leur faire honneur, et cette distinction dura long-temps. Alexandre, fils d'Antiochus, envoya au pontife Jonathas l'agrafe d'or; Antiochus, fils d'Alexandre, lui confirma ce privilége. Ceci justifie le détail où Homère est entré au chant précédent, en parlant de la robe qu'Antinoüs donna à Pénélope.

Ulysse évite de parler de sa personne même, de peur de se faire connaître par des détails trop caractérisés.

(Page 125. L'écaille qui revêt l'oignon est moins lisse et fine.)

Littéralement, « la petite écaille ». Il paraît que c'était la comparaison dont on se servait ordinairement pour marquer la grande finesse d'une étoffe; on disait qu'elle était comme la petite peau d'un oignon.

(*Ibid.* J'ignore... si ce chef, en quittant son palais, était couvert de ces vêtemens.)

Comme ce qu'il vient de dire de ses habits est très-circonstancié, il brouille ici les voies pour n'être pas reconnu.

(*Ibid.* Il était suivi d'un héraut.)

Pénélope le prie de lui dire comment était fait Ulysse; et Ulysse, pour éviter de parler trop de lui-même, peint le héraut qui l'accompagnait.

Ulysse s'exprime ici sur son propre compte dans les termes les plus honorables : il s'adressait à Pénélope, il devait parler d'Ulysse comme d'autres en parlaient; c'était encore un moyen d'empêcher qu'on ne le reconnût.

(Page 129. Baignez les pieds de ce vieillard.)

C'était un des premiers devoirs de l'hospitalité de laver les pieds aux étrangers. On en voit des exemples

dans l'Ecriture. Comme la fonction de leur faire prendre un bain entier paraissait plus noble que celle de laver les pieds, on employait pour la première les filles de la maison, les princesses mêmes, et, pour les dernières, les servantes. Quand David envoya ses serviteurs à Abigail pour lui dire qu'il voulait la prendre pour sa femme, elle répondit : « Voici ta servante, elle serait « honorée de laver les pieds de son maître ».

(Page 129. Si je t'admettais à nos repas couvert de lambeaux.)

On était dans l'usage de donner, à leur arrivée, des habits aux étrangers lorsqu'ils sortaient du bain ; on supposait sans doute que la plupart des voyageurs ne se chargeaient pas d'habits de rechange, et une sorte d'égard semblait en avoir fait une loi générale pour tous les étrangers. Ulysse aurait été plus aisément reconnu s'il eût accepté l'offre de Pénélope ; aussi voit-on dans sa réponse, qu'il refuse adroitement de changer d'habits, prétextant le deuil où son chagrin le condamne.

(Page 130. A moins qu'il n'y en ait quelqu'une qui, accablée du fardeau de la vieillesse.)

Ce ne sont pas des raisons de pudeur qui l'obligent à refuser les autres femmes du palais ; mais il ne veut pas s'exposer aux insultes et aux railleries des jeunes, dont il connaissait l'insolence. On voit qu'il désigne ici sa nourrice Euryclée.

(Page 131. O mon fils!)

Rien de plus ingénieux et de plus touchant que cette apostrophe d'Euryclée à Ulysse, qu'elle croit absent; apostrophe qu'elle termine en adressant la parole à celui qui avait pris la forme d'un mendiant.

(Page 132. Je n'en ai pas vu un seul qui offrît à un point aussi frappant que toi l'image d'Ulysse.)

D'où vient que Pénélope n'a pas démêlé cette ressemblance? Comme une princesse modeste et vertueuse, elle n'a pas regardé si attentivement cet étranger; au lieu que cette vieille femme, à qui l'âge donnait plus de liberté, l'a examiné depuis les pieds jusqu'à la tête.

Ulysse n'a garde de nier cette ressemblance, cela aurait été suspect : en l'avouant, il persuade qu'il n'est pas Ulysse.

Il tourne le dos à la lumière, pour empêcher Euryclée de se confirmer dans la pensée qu'elle avait déjà qu'il ressemblait à Ulysse; et il lui vint tout à coup dans l'esprit qu'elle pourrait apercevoir la cicatrice qui lui était connue. Par ce moyen encore, il est moins surprenant que l'évanouissement d'Euryclée et son entretien avec Ulysse ne soient point aperçus.

Nous voyons ici qu'Euryclée avait nourri Ulysse. Les mères, en ce siècle, ne nourrissaient pas toujours leurs enfans, ce qui ne se concilie guère avec la simplicité de leurs mœurs. M. Guys a trouvé cette coutume parmi

les femmes des Grecs modernes ; il la croit fort ancienne, et l'attribue au désir qu'elles ont de conserver leur beauté.

(Page 133. La cicatrice qu'il avait au-dessus du genou.)

Cette cicatrice sert aussi, dans un des chants suivans, à faire reconnaître Ulysse d'Eumée : mais, comme Aristote l'observe, cet incident est ménagé ici avec beaucoup plus d'art ; il cause plus de surprise et d'intérêt, parce que c'est le hasard qui l'amène.

Il y a dans l'Odyssée quatre reconnaissances, sans compter celle du chien Argus et d'Ulysse. Homère a eu l'art de les varier. Ulysse se fait connaître lui-même à Télémaque, qui venait de voyager pour chercher son père. C'est malgré lui qu'il est connu d'Euryclée. Il s'ouvre à Eumée et Philète, dans le moment où il a un besoin pressant de leur secours. Pénélope, qui ne pouvait lui être d'aucune utilité dans l'entreprise qu'il méditait, le reconnaît la dernière.

Il est certain que l'épisode de la blessure d'Ulysse est déplacé ; le poëte suspend son récit au moment de la reconnaissance d'Ulysse et d'Euryclée. L'Arioste quitte brusquement son sujet ; mais, comme le ton de sa poésie est badin, on se prête à ces écarts.

Rochefort, dans une dissertation intitulée OBSERVATIONS SUR LE RÉCIT DE LA BLESSURE D'ULYSSE, juge que cet épisode est une interpolation des rapsodes. Je vais

rapporter un précis des principales raisons sur lesquelles il fonde sa conjecture.

« Il n'y a dans cet épisode nulle convenance de temps, « ni aucune adresse dans la transition, convenance et « adresse qu'Homère possède au suprême degré.

« Si l'origine qu'on lui donne du nom d'Ulysse eût « été constatée par l'autorité d'Homère, les mythologues « anciens en auraient du moins fait mention ; mais « cette origine était si peu connue, qu'aucun d'eux n'en « a parlé.

« Ulysse, est-il dit, fut guéri de sa blessure par les « fils d'Autolycus, qui exercèrent sur lui le pouvoir « des enchantemens. Pindare parle de ces enchante- « mens. Mais autant il est certain que les progrès de la « superstition donnèrent lieu à ces pratiques singulières, « autant il est douteux qu'Homère en ait eu connais- « sance. En effet, comment tant de guerriers assemblés « au siège de Troie n'auraient-ils point connu ce secret « que les fils d'Autolycus possédaient ? Or, on n'en voit « aucune trace dans l'Iliade.

« Homère, dont l'exactitude est si grande dans ses « descriptions, a peint la posture d'Euryclée. Comment « cette femme, qu'on doit naturellement supposer à « genoux, pouvait-elle, « en baissant ses mains », tou- « cher la blessure d'Ulysse, si cette blessure était à la « cuisse, comme il est dit dans l'épisode ?

« Aristote, et ceci est remarquable, Aristote, au « chapitre VIII de la Poétique, dit qu'Homère n'a pas plus « parlé de la blessure d'Ulysse sur le mont Parnasse, que

« de sa folie simulée ; car ces paroles d'Aristote ne parais-
« sent pas avoir un autre sens.

« Enfin cet épisode n'est composé, en grande partie, « que de vers épars en différens endroits des poëmes « d'Homère ; c'est une sorte de centon. Dans un de ces « emprunts, le plagiaire, par inadvertance, se décèle « lui-même. Il répète la description du bosquet d'Ulysse « au chant v ; dans cette description, la circonstance « d'une grande quantité de feuilles répandues sur la « terre était nécessaire pour expliquer comment Ulysse « s'était composé un lit : mais ici, cette particularité « n'est qu'une redondance tout à fait inutile ; et comme « c'est le propre des plagiaires de gâter tout ce qu'ils « touchent, le vers qui peint cette particularité est autant « gâté pour l'harmonie que pour le sens ».

Je renvoie le lecteur à la dissertation même dont je ne donne qu'un extrait.

On pourrait objecter à Rochefort que, quoique Aristote ait dit qu'Homère ne parle pas de la blessure d'Ulysse sur le mont Parnasse, Platon a cité le vers qui peint Autolycus, et qui suit immédiatement la mention faite de « cette blessure d'Ulysse sur le mont « Parnasse ». Pour répondre à cette objection, il faudrait dire que Platon n'a pas cité ici les meilleurs manuscrits. Je sens que cette réponse n'est pas satisfaisante, et je laisse au lecteur à prononcer sur cette matière.

L'épisode, quoique déplacé, me paraît n'être pas sans agrément, et offrir plusieurs peintures remarquables,

Quel qu'en soit l'auteur, il me paraît aussi être fort ancien.

(Page 133. Dans l'art de ravir par surprise un grand butin, et d'en imposer par la feinte et par des sermens ambigus.)

Autolycus était connu dans toute l'antiquité pour un fameux voleur; il s'enrichit par ce moyen, et il avait l'art d'en imposer par des sermens équivoques à ceux qu'il avait pillés. Il tenait toutes ces qualités de son père Mercure. Cette histoire se trouve dans Phérécyde. Il serait inutile de multiplier les citations à ce sujet. Il paraît singulier qu'Homère fasse l'éloge de ces qualités. Le vol commis avec adresse et valeur, ne déshonorait pas plus que la piraterie. Lycurgue, dans un temps où la morale avait fait plus de progrès, ne permit-il pas le vol, et ne crut-il pas qu'il était utile à des guerriers de s'y exercer? Le caractère d'Autolycus est bien connu. On peut regarder son portrait, auquel se complaît Homère, comme un des restes de l'état sauvage où se trouvèrent les sociétés à leur naissance. La guerre prouve qu'elles n'ont encore que trop conservé de ces mœurs barbares. Le métier d'Autolycus peut être regardé comme les premiers pas du métier des conquérans, qui cherchent souvent à pallier leurs injustices par des manifestes adroits. Détrousser les passans, sur-tout dans un temps où l'on manquait de lois, ou dépouiller ses voisins, sont des actions qui ont plus de ressemblance qu'il ne paraît au premier coup d'œil; ce que j'en dis n'est pas pour justifier Autolycus.

Dacier, ainsi que Pope, a voulu le blan-
ns doute pour montrer ce personnage
our favorable, que pour justifier Homère.
ait qu'il s'agissait ici « d'un vol louable et permis, « de l'adresse à cacher ses desseins et à découvrir ceux « de ses ennemis, à les surprendre en enlevant leurs « quartiers, leurs troupeaux, etc. ». L'apologie serait bonne, si Autolycus n'avait jamais fait que des guerres justes; mais est-ce là ce qu'on examinait dans un temps où la piraterie était en honneur? Il paraît donc que madame Dacier peint Autolycus trop en beau; elle abuse d'un passage de Platon, qui fait une heureuse application de ces vers d'Homère à l'art de la guerre, et qui prend le mot κλεπτοσύνη dans le sens d'un vol louable et permis.

Ce n'est pas tout. Homère dit encore que personne n'égalait Autolycus dans l'emploi du « serment ». Comme il joint le serment au vol, il est difficile de prendre le premier en bonne part. Cependant madame Dacier et Pope, comme d'un coup de baguette, font dire précisément à Homère le contraire de ce qu'il dit, et changent un vice en une vertu. Voici comme cette savante traduit ὅρκῳ: « Et en bonne foi pour garder religieu- « sement sa parole et ne violer jamais son serment ». On ne reconnaîtra pas à ces divers traits Autolycus, tel qu'il est dépeint par l'antiquité. « Comment un dieu « aurait-il donné des leçons du vice »? dit madame Dacier. Elle semble oublier qu'il s'agit de Mercure.

(Page 134. Jusqu'à ce jour j'ai fait sentir mon courroux.)

Ceci est fondé sur la ressemblance qu'ont les mots ὀδυσσάμενος et ὀδυσσεύς. Le nom d'Ulysse signifie LE COURROUCÉ.

(Page 136. D'un coup oblique de sa défense.)

Les défenses du sanglier sont faites de manière qu'il ne peut blesser que de côté. Horace a dit de même :

> Verris obliquum meditantis ictum.

Homère désigne ici l'épaule droite du sanglier ; on dit que c'est l'endroit le plus sûr pour l'abattre.

(*Ibid.* Par le secret de chants magiques.)

Cette superstition a régné presque dans tous les temps et chez tous les peuples. Pline rapporte que Théophrate, Caton et Varron ont eu cette superstition : il se sert du mot CARMEN, qui, en cet endroit, pourrait signifier « musique ». La musique a beaucoup de pouvoir pour la guérison de certaines maladies ; ainsi cette superstition repose sur quelque fondement véritable.

Comment toute cette scène d'Ulysse et d'Euryclée se passe-t-elle sans que Pénélope s'en aperçoive? Le bruit que fit la cuve en se renversant pouvait empêcher Pénélope d'entendre les discours d'Ulysse et d'Eu-

ryclée. Pénélope pouvait attribuer ce qui venait d'arriver au grand âge de cette femme. Enfin elle pouvait être éloignée; il y avait plusieurs brasiers dans la salle. Il faut convenir qu'Homère a profité avec beaucoup d'art de la présence de Pénélope, pour rendre plus intéressante cette reconnaissance dont elle ne s'aperçoit point. Plutarque observe qu'Ulysse et tous ceux qui ont quelques relations avec lui, possèdent à un degré éminent le don de garder un secret.

(Page 137. Ses mains laissent tomber le pied d'Ulysse dans la cuve.)

Denys a fait des observations sur tout cet endroit pour montrer qu'Homère est un grand peintre. Cicéron, en parlant d'Homère, a dit : « Cet aveugle rend, par sa « poésie, les objets très-frappans à nos yeux ».

(Page 139. Telle ... la plaintive Philomèle.)

Homère n'a connu ni Térée ni Progné. Pandarus, fils de Mérops, maria sa fille aîné, qui était Aédon, à Zéthus; elle n'en eut qu'un fils, appelé Ityle. Jalouse de la nombreuse famille de son beau-frère Amphion, et croyant, dans les ténèbres, tuer l'aîné de ses neveux, elle tua son fils.

Qualis populeâ mœrens Philomela sub umbrâ
Amissos queritur fœtus . . . .
Flet noctem, ramoque sedens miserabile carmen
Integrat, et mœstis latè loca questibus implet.

GEORG. LIB. IV.

(Page 141. Deux portes s'ouvrent à ces légers fantômes.)

On a débité beaucoup de songes sur ces songes.

(Page 142. Qu'on range dans la cour les douze piliers.)

Πελέκεας, HACHES. Les Grecs appelaient ainsi ces piliers auxquels étaient attachées les bagues ; ces piliers représentaient une hache debout.

Pénélope croyait que le plus digne d'elle serait celui qui approcherait le plus de la force et de l'adresse d'Ulysse. C'est de l'arc même d'Ulysse que tous ces princes devaient se servir ; on ne le courbait qu'avec beaucoup de peine. Ces mœurs sont singulières ; une femme était quelquefois le prix de l'adresse et de la valeur. La fable et les temps de la chevalerie offrent des exemples semblables. La lutte dont il s'agit ici ne manquera pas d'intérêt pour ceux qui se rappelleront le prix que les anciens attachaient aux jeux où éclataient la force et l'adresse. Il était aussi honorable de s'y distinguer que dans les combats.

Ulysse vient d'assurer Pénélope qu'elle reverra son époux ; elle a eu un songe qui le confirme : mais elle a été si souvent abusée, que l'espérance était éteinte dans son cœur ; sans quoi l'on ne pourrait justifier sa conduite. Elle était sollicitée par ses parens et par les chefs, de ne pas retarder plus long-temps la conclusion de son hymen ; il ne lui restait plus de prétextes pour

ce retard. Il y a de l'apparence qu'elle espérait en secret qu'aucun des chefs n'aurait assez de force et d'adresse pour remporter le prix. Pénélope, au commencement du chant XXI, semble montrer de la répugnance à ouvrir cette lice aux rivaux; il faut que Minerve l'y excite. Le poëte amène d'une manière fort naturelle le combat d'Ulysse et des prétendans. Il serait à souhaiter qu'il ne fût pas si concis en cet endroit. On voit, à sa bonhomie, qu'il n'avait pas le moindre doute sur le caractère de Pénélope.

FIN DES REMARQUES SUR LE CHANT XIX.

CHANT XX.

Ulysse, dans le vestibule du palais, se forme le plus humble lit. Il étend à terre une peau de bœuf dure et non préparée, et la couvre de celles de nombreuses brebis, immolées par les rivaux. Il reposait sur cette couche; Eurynome jette sur lui un manteau. Là, l'œil ouvert, il songeait aux moyens d'assouvir sa vengeance.

Cependant les femmes de Pénélope sortent, comme toutes les nuits, de leur appartement pour s'abandonner à ces hommes pervers; elles se livraient à l'envi aux bruyans éclats du rire et de l'alégresse. Ulysse bouillonne de courroux. Il est irrésolu : se précipitera-t-il de sa couche, et, punissant toutes ces viles esclaves, les frappera-t-il d'une mort soudaine? ou leur permettra-t-il de goûter avec les plus audacieux des hommes ces derniers transports suivis bientôt du trépas? Son cœur frémissait au-dedans de lui. Comme une lice hardie, marchant autour de ses petits encore délicats et tendres, pousse de longs hurlemens contre un inconnu, et brûle de combattre : ainsi rugissait le cœur du héros, las de sup-

porter d'indignes attentats. Mais, se frappant le sein, il impose silence à ces mouvemens impétueux :

Calme-toi, mon cœur; tu supportas des outrages plus terribles le jour qu'à tes yeux le cyclope, qui semblait indomptable, dévora tes braves compagnons; tu les supportas avec courage, jusqu'à ce que ta prudence t'eût tiré du fond de cet antre où ta mort paraissait infaillible.

C'est ainsi qu'Ulysse réprimande son cœur, qui, soudain tranquille et comme enchaîné, étouffe jusqu'au moindre murmure. Lui cependant se roule sur sa couche. Comme, dans un grand sacrifice, on tourne çà et là avec impétuosité, sur la flamme éclatante, des entrailles remplies de graisse et de sang, dans l'impatienté ardeur de les servir pour le festin, dont l'heure commence : ainsi Ulysse se roulait de tous côtés sur sa couche, songeant aux moyens de lutter seul contre ses insolens et nombreux ennemis. Soudain Minerve, descendue des cieux, lui apparaît sous la forme d'une mortelle; et, se penchant sur la tête du héros : O le plus infortuné des hommes, dit-elle, pourquoi passer ainsi la nuit sans fermer la paupière? Te voici dans ton palais,

près de ton épouse fidèle, et d'un fils que chacun demanderait aux dieux pour rejeton.

Je reconnais, ô déesse, la vérité de tes paroles, répond le prudent Ulysse. Mais peux-tu m'en blâmer? je songe, non sans quelque inquiétude, comment je pourrai, étant seul, lever le bras contre ces chefs pleins d'orgueil et d'arrogance, toujours rassemblés en foule dans mon palais. De plus grands obstacles se présentent encore à mon esprit. Quand même, par la volonté de Jupiter et par la tienne, j'immolerais cette cohorte d'ennemis, comment me soustraire à leurs vengeurs? Considère, je t'en conjure, tous ces périls.

Homme trop défiant, repartit Minerve, un simple mortel, dont la force et la prudence sont si bornées, inspire, dans les dangers, à son compagnon une entière intrépidité : et je ne puis te rassurer, moi déesse, moi qui te chéris, qui veille sur toi dans tous les travaux où ta valeur s'engage! Il faut donc t'apprendre quelle est ma puissance. Fussions-nous entourés de cinquante cohortes armées du glaive de Mars et brûlant de t'immoler, sache que tous leurs troupeaux, fuyant à travers les campagnes, seraient ta dépouille. Laisse le sommeil s'emparer de

toi; il est accablant de ne pas fermer l'œil la nuit entière. Tu vas sortir du sein de tant de malheurs.

Elle dit, et ne revole dans l'Olympe qu'après avoir vu le sommeil enchanteur qu'elle a fait couler sur la paupière du héros, dissiper de son ame les soucis amers, délier doucement ses membres, et le plonger dans un profond repos. Mais le sommeil fuit tout à coup des yeux de la reine; assise sur sa molle couche, elle verse des larmes. Après qu'elle s'en est rassasiée, elle invoque la chaste Diane en ces mots: O déesse que je révère, Diane, fille de Jupiter, que tardes-tu? perce en cet instant mon cœur d'une de tes flèches! ou qu'une tempête, m'enlevant à travers les routes de l'air, m'ensevelisse dans les abîmes profonds où roule l'Océan! Ainsi disparurent les filles de Pandarus, privées par les dieux des auteurs de leur naissance, orphelines dans le palais de leur père. Vénus les nourrit de lait, de miel et d'un nectar exquis; Junon leur donna cette beauté qui rehausse la sagesse, et par laquelle elles effaçaient toutes les femmes; elles reçurent de Diane une taille majestueuse, de Minerve l'intelligence et l'industrie. Déjà Vénus était allée sur l'Olympe

élevé prier Jupiter de leur accorder les dons précieux d'un hymen fortuné, implorait en leur faveur le dieu qui gouverne le tonnerre, et à l'insu duquel ne se répandent sur les mortels ni les biens ni les maux; tout à coup les Harpies invisibles ravirent ces princesses, et les livrèrent à l'esclavage des Furies. Dieux, qu'ainsi je disparaisse de la terre! Diane, hâte-toi, frappe-moi d'une mort soudaine, afin que j'emporte l'image d'Ulysse dans le séjour des ténèbres et de l'horreur, et que je ne sois pas réduite à être la satisfaction d'un second époux, qui ne pourrait qu'être fort inférieur à ce héros. Heureux encore l'infortuné dont les jours entiers s'écoulent dans les gémissemens et les larmes, mais dont l'ame, durant la nuit, est calmée par le sommeil, le sommeil qui, s'épanchant sur la paupière, éteint le souvenir et du bonheur et des disgrâces! Pour moi, les dieux troublent mon repos même par de vains fantômes. Cette nuit encore, j'ai vu mon époux tel qu'il était à son départ; mon cœur éprouvait une joie inexprimable; je croyais le posséder lui-même, et non voir une image trompeuse et fugitive.

Comme elle achevait ces mots, l'Aurore est assise sur son trône d'or. La voix de la

reine éplorée frappe l'oreille attentive d'Ulysse. Il croit qu'elle l'a reconnu; et il lui semble déjà qu'elle va paraître à ses yeux et le nommer son époux. Il s'élance de sa couche, se hâte de mettre à l'écart la peau de bœuf sur laquelle il sommeilla, plie les autres peaux, la couverture, et les pose sur un siége; puis il porte les bras vers le ciel, sa bouche implore les dieux : Grand Jupiter, et vous tous, habitans de l'Olympe, si, après m'avoir affligé de maux sans nombre, vous me conduisîtes vous-mêmes, à travers les terres et les mers, au sein de ma patrie, oh! faites prononcer un heureux augure à quelqu'un de ceux qui veillent dans ce palais! et toi, Jupiter, daigne montrer dans les cieux un prodige, signe de ta protection!

A peine Jupiter a-t-il entendu la prière du héros, que ses tonnerres roulent à grand bruit du haut de l'Olympe éblouissant. L'espoir se ranime dans Ulysse, son cœur bat de joie. Au même temps son oreille est frappée d'un augure heureux, parti de la bouche d'une esclave qui broyait le grain non loin de ce lieu, où étaient les meules du pasteur des peuples. Chaque jour douze femmes vigilantes étaient consacrées à moudre l'orge et le froment, la

force de l'homme. Toutes les autres dormaient, ayant fini leur labeur ; celle-ci, qui était la plus faible, ne songeait point encore au repos. Aux coups de la foudre, elle arrête sa meule ; et ces mots, augure propice pour son roi, sortent de ses lèvres :

Grand Jupiter, toi qui règnes sur les dieux et sur les mortels, avec quel fracas gronde ta foudre au haut de l'Olympe étoilé, où il ne flotte aucun nuage ! Sans doute c'est un signe favorable pour quelqu'un des humains. Ah ! veuille exaucer le vœu d'une esclave infortunée ! Qu'aujourd'hui, dans ce palais d'Ulysse, les amans de la reine fassent le dernier de tous leurs somptueux festins, oui, le dernier ; eux pour qui j'ai usé mes forces et suis devenue une ombre en me consumant dans le pénible labeur de la meule ! Qu'aujourd'hui tombe pour eux la dernière victime !

Ulysse, charmé d'entendre ce bon augure et la foudre de Jupiter, ne doute plus qu'il n'exerce bientôt sa vengeance sur les coupables.

Déjà toutes les femmes du palais se rassemblent, allument de grands feux ; par-tout règne l'indompté Vulcain. Télémaque, s'élançant de sa couche, et couvert de ses vête-

mens, est semblable aux immortels; il a chaussé ses brodequins brillans, ceint un glaive acéré; et, tenant sa forte lance dont l'airain aigu jetait une vive flamme, il paraît sur le seuil de la salle : Ma bonne mère, dit-il à Euryclée, mon hôte a-t-il été honoré? lui a-t-on préparé avec soin une couche? lui a-t-on présenté des alimens? ou n'aurait-on pas daigné songer à sa personne? Car, pour la reine ma mère, elle est remplie de prudence; mais elle prodigue quelquefois les plus grandes distinctions à un homme qui le mérite peu, tandis qu'elle écarte l'étranger digne de l'accueil le plus amical et des plus grands honneurs.

Mon fils, répondit la sage Euryclée, n'accuse point l'innocent; ta mère, en ce jour, ne peut essuyer de reproche. Assis en ce lieu, ton hôte s'est abreuvé de vin au gré de ses désirs; il a déclaré qu'il n'avait plus aucun besoin d'aliment; ta mère l'a sollicité à ce sujet. Lorsqu'il a paru enfin vouloir goûter le repos, elle a ordonné à ses femmes de lui préparer une couche : mais lui, comme un infortuné que rejettent les dieux, il a refusé de dormir sur des tapis; il a étendu à terre, dans le vestibule, une peau dure de bœuf, et

quelques peaux de brebis ; ç'a été là sa couche ; nous avons eu l'attention de jeter sur lui un manteau.

Le javelot à la main, Télémaque sort, et court se rendre à la place publique, où les citoyens étaient assemblés ; deux chiens agiles marchaient sur ses traces. Cependant la fille d'Ops, la vénérable Euryclée, excite la vigilance de toutes les femmes du palais :

Hâtez-vous; armées de brosses, arrosez et nettoyez la salle ; couvrez de tapis de pourpre les siéges brillans ; vous, les éponges en main, rendez à toutes les tables leur éclat ; vous, purifiez les urnes, les superbes coupes ; vous enfin, courez puiser l'eau à la fontaine, et l'apportez sans retard ; car les princes, j'en suis sûre, ne seront pas long-temps éloignés ; ils paraîtront avant la fin de l'aube. Ce jour est pour toute l'île une grande fête.

Elle parle, et l'on obéit. Vingt de ces femmes vont puiser l'eau à la fontaine profonde et noire ; les autres remplissent avec soin dans la maison l'office prescrit. Déjà les serviteurs audacieux des chefs arrivent, et, d'un bras robuste et exercé, ils fendent le hêtre pour préparer le festin. Les femmes viennent de la fontaine. Bientôt vient Eumée, condui-

sant trois porcs, les meilleurs de son troupeau; il les laisse paître dans la vaste cour, et, voyant Ulysse, il l'aborde d'un ton amical : Etranger, a-t-on ici pour toi plus de respect? ou ne cesses-tu pas d'essuyer dans le palais d'Ulysse le mépris et l'insulte?

Ah! mon cher Eumée, répond le fils de Laërte, puissent les dieux punir bientôt les outrages et les infamies que les plus pervers des hommes commettent dans une demeure étrangère, sans aucune ombre de pudeur!

Tandis qu'ils s'entretenaient, s'avance Mélanthe, amenant, pour le festin des amans de Pénélope, les plus belles chèvres de ses troupeaux; deux bergers le suivaient; ils attachent les chèvres sous le portique sonore. Mélanthe, se tournant vers Ulysse, lui tient ce discours insolent : Te voilà encore, ô étranger! tu ne cesseras point de fatiguer les chefs de tes importunes prières! As-tu donc résolu de t'établir pour jamais dans cette maison? Je le vois, nous ne nous séparerons point que tu n'aies senti la force de mon bras. Rien de plus indécent que de te voir toujours mendier à cette porte. N'est-il pas d'autres tables où tu puisses étaler ta misère?

Le sage Ulysse balance la tête sans daigner

lui répondre une parole, et son ame brûle de faire éclater sa vengeance.

Enfin, après les deux autres pasteurs, arrive aussi Philète, homme distingué, intendant des troupeaux d'Ulysse : il conduisait, pour le festin, une génisse grasse et de belles chèvres. Des mariniers, toujours prêts à franchir ce passage, l'ont transporté lui et ses victimes des bords de Céphalénie, continent voisin. Il attache la génisse et les chèvres sous le portique : s'approchant d'Eumée, il garde quelque temps le silence; puis il l'interroge en ces mots : Quel est donc, ô pasteur, cet hôte que vient de recevoir notre demeure? sais-tu son nom? en quel climat sont les siens et ses champs paternels? L'infortuné! qu'il a de ressemblance avec le roi notre maître! Ah! dans quels malheurs les dieux précipitent la race errante des mortels, puisqu'ils ont tissu de jours amers la vie même des rois!

En disant ces mots, il s'avance vers Ulysse; et, lui prenant la main avec affection, il exprime ainsi les sentimens de son cœur : Je te salue, étranger, mon père; puisse la félicité couronner au moins tes derniers jours! quant à ce moment, tu plies sous le faix de nombreuses infortunes. O Jupiter, es-tu donc

le plus impitoyable des dieux? Après avoir donné la naissance aux mortels, tu n'as d'eux aucune compassion, et tu les condamnes tous aux souffrances et aux calamités. J'ai tressailli à ton aspect, ô étranger; mes yeux se sont remplis de larmes; telle est la vivacité avec laquelle tu m'as retracé l'image d'Ulysse : je crois le voir, couvert de semblables lambeaux, errer comme toi parmi les peuples, pourvu toutefois qu'il jouisse encore de la lumière du soleil. S'il n'est plus, si déjà les rives du Styx possèdent son ombre, ô malheureux que je suis! j'ai donc perdu cet Ulysse, le meilleur des maîtres! Je n'étais qu'un enfant; il me confia ses troupeaux de bœufs dans les champs de Céphalénie. Ils ont tellement prospéré entre mes mains, qu'on peut à peine les compter; ainsi pullulent les épis; jamais, jamais pasteur ne vit multiplier autant la race paisible au front majestueux. Mais des étrangers me forcent à leur amener ici, pour leurs festins, les meilleures victimes; ils n'ont, dans la maison de mon maître, pas le moindre égard pour son jeune fils; ils ne tremblent pas même à la pensée de la vengeance des dieux; oui, leur audace va jusqu'à vouloir se partager la dépouille de ce roi, que nous

attendons, hélas! si vainement. Oh! combien mon cœur a éprouvé de combats! Sans doute il serait très-criminel, aussi long-temps que le fils de ce mortel chéri respire, de fuir avec ses troupeaux pour chercher un asile chez un autre peuple; mais quoi! il est bien dur, il est insupportable de veiller sur des troupeaux devenus étrangers pour moi, de consumer ici des jours malheureux. Et sois sûr (car on ne saurait plus souffrir tant d'injustices) que je me serais réfugié il y a long-temps chez quelque autre des rois magnanimes de la Grèce, si je n'attendais encore cet infortuné; j'espère toujours qu'il viendra enfin (les dieux savent de quel coin de la terre) chasser de son palais une troupe si téméraire.

Berger, repartit Ulysse, l'apparence en toi n'est pas trompeuse; je vois que tu n'as rien de la perversité et de la folie humaine, et que la prudence gouverne tes actions. Je veux donc t'apprendre une nouvelle importante; bien plus, je te la confirme par un serment. J'en prends à témoin Jupiter, ce toit hospitalier, et ce foyer du sage Ulysse, mon asile; Ulysse, toi présent, ne tardera pas à reparaître dans cette demeure; et, puisque tu le désires, tes yeux verront tomber sous ses

coups ceux qui s'érigent ici en maîtres impérieux.

O étranger, s'écrie le berger étonné et attendri, veuille Jupiter accomplir cette grande promesse! Tu verrais quels seraient mon courage et la force de mon bras. Eumée demande avec la même ardeur à tous les dieux que le sage Ulysse reparaisse promptement dans sa demeure.

Cependant les chefs, en secret, ne se lassaient point de tramer la mort de Télémaque. Tout à coup paraît à leur gauche l'oiseau qui plane dans les nues, un aigle tenant entre ses serres une colombe tremblante. Mes amis, leur dit Amphinome, jamais ce complot n'aura pour nous une heureuse issue, Télémaque vivra. Ne songeons donc qu'à nous livrer aux plaisirs du festin.

Il dit, et le festin seul les occupe. Ils entrent dans le palais du roi, déposent leurs manteaux. Ils immolent, pour le sacrifice et pour leur repas, de grandes brebis, de grasses chèvres; le sang des porcs ruisselle; l'honneur du troupeau, la génisse tombe. On partage les entrailles préparées par le feu; le vin remplit les urnes profondes. Eumée porte de toutes parts les coupes; Philète, chef des bergers,

s'avance chargé de belles corbeilles, et distribue les fruits de Cérès; Mélanthe puise dans les urnes. Tous les princes s'abandonnaient aux charmes du festin.

Mais Télémaque, l'esprit occupé de stratagèmes, fait entrer Ulysse dans la salle, le place près de la porte sur un siége informe et devant une table vile, lui apporte une part des entrailles; et, versant pour lui du vin dans une coupe d'or: Assis en ce lieu, dit-il, bon vieillard, participe, comme les chefs, au festin; ne redoute ni les railleries ni les insultes de ces princes; c'est moi qui te défendrai contre leur troupe entière. Ce n'est point ici un domicile public, c'est le palais d'Ulysse; j'y dois régner après lui: telle fut sa volonté. Vous donc, princes, gardez-vous de toute action et de toute parole outrageantes; craignez d'exciter ici la discorde et les combats.

Au courage du jeune Télémaque, ils mordent leurs lèvres de rage; l'étonnement les réduit au silence. Chefs illustres, dit enfin Antinoüs, il faut bien nous soumettre aux ordres de Télémaque, quelque orgueil qui éclate dans son discours, car il est accompagné de terribles menaces. Il jouit sans doute de la protection de Jupiter; sans cela,

quoiqu'orateur véhément, il soit doué d'une voix sonore, nous serions déjà parvenus à la rendre muette. Il dit ; Télémaque ne lui oppose que le mépris.

Mais déjà les hérauts conduisaient, à travers la ville, une hécatombe, et de toutes parts le peuple se rassemblait dans un sombre bocage consacré au dieu dont on célébrait la fête, Apollon, qui lance les traits ailés.

D'un autre côté, dans le palais d'Ulysse, la flamme ayant préparé les chairs des victimes, et les portions étant distribuées, tous participaient à ce festin solennel. Les serviteurs apportent à Ulysse une portion égale à celle des princes ; ainsi l'avait ordonné le fils de ce héros.

Cependant Minerve ne réprime pas entièrement l'insolence des amans de Pénélope ; elle veut que la douleur et le courroux d'Ulysse, pénétrant plus profondément dans son cœur, éclatent avec une force plus terrible. Il y avait parmi ces chefs un jeune homme nourri dans l'orgueil et l'audace ; Ctésippe était son nom, Samé sa patrie : fier des richesses de son père, il avait la témérité de prétendre à la possession de l'épouse du héros. C'est lui qui élève la voix au milieu de cette assemblée d'hommes superbes.

Ecoutez-moi, nobles amans de la reine. Cet étranger, depuis assez long-temps, partage avec égalité nos festins; après tout, quoi de plus convenable? Il serait malhonnête, injuste, de ne pas bien accueillir les hôtes de Télémaque, quelque vil que soit leur état. Je veux donc que cet étranger reçoive aussi de ma main une marque d'honneur, un présent dont il pourra gratifier le baigneur, ou quelque autre des serviteurs du divin Ulysse.

En même temps sa main, tirant d'un panier un pied de bœuf, le lance avec vigueur au héros, qui, par un léger mouvement de sa tête, évite le coup; un ris amer, présage sinistre, s'exprime dans ses traits; le pied va frapper le mur.

Télémaque réprime ce chef par ces paroles menaçantes: Ctésippe, rends-en grâce au sort; tu n'as pas atteint l'étranger, il a évité le coup; si tu l'eusses frappé, j'atteste le ciel que ma lance t'aurait percé le cœur, et qu'ici ton père, au lieu de ton hymen, aurait célébré tes funérailles. Je le déclare, que personne, dans ce palais, ne fasse éclater de nouvelles insolences; ma raison a mûri, mon œil éclaire le bien et le mal; trop long-temps a duré mon enfance. Témoin de vos excès,

j'ai tout souffert patiemment jusqu'à ce jour; sous mes yeux vous avez égorgé mes troupeaux, épuisé la graisse de mes champs, et le jus de mes vignobles: seul, il est bien difficile de lutter contre une troupe nombreuse. Mais cessez, ô vous qui m'avez juré une haine mortelle, cessez de multiplier encore ces désordres. Voulez-vous plonger le fer dans mon cœur, je me plaindrai beaucoup moins de ce destin; oui, mourons plutôt que de souffrir plus long-temps ces horribles attentats, de voir mes hôtes maltraités, nos esclaves traînées indignement par vos mains, et déshonorées, pour l'opprobre éternel de ce palais.

Tous demeurent muets à ces paroles. Le fils de Damastor, Agélaüs, rompt enfin le silence. Amis, dit-il, le discours de Télémaque est rempli d'équité; qu'il n'excite point notre courroux, bannissons la discorde. Ne portez plus la main sur cet étranger; respectez tous les serviteurs du grand Ulysse. Je vais donner avec douceur à Télémaque et à sa mère, s'ils veulent l'agréer, un conseil utile. Tant que nous pouvions espérer de revoir le prudent Ulysse, on n'a pu vous blâmer d'être indécis, et de nous retenir, par votre obstination, dans ce palais: qu'Ulysse fût revenu;

que ces foyers eussent reçu leur maître, chacun eût exalté votre sagesse. Mais il est manifeste qu'il ne faut plus même parler de son retour. Va donc trouver ta mère ; et que tes pressantes sollicitations la déterminent à donner sa main à celui qui, par ses qualités distinguées et par l'éclat de ses dons, méritera de l'obtenir : alors tu entreras en possession de toutes les richesses de ton père ; tu ne songeras qu'à te réjouir ; tu auras toujours la coupe en main ; toujours fumera pour toi la chair des victimes. Ta mère s'éloignera, et te cédera ce palais.

J'en jure par Jupiter, lui répond Télémaque avec sagesse, j'en jure par les infortunes de mon père, qui a péri loin d'Ithaque, ou qui porte encore quelque part ses pas errans ; ce n'est pas moi, Agélaüs, qui m'oppose à l'hymen de ma mère ; désormais je l'exhorte fortement à épouser celui qui pourra lui plaire, et dont le cœur généreux lui procurera le plus heureux destin. Mais l'amour et le respect ne me permettent point d'employer une parole dure pour la bannir de ce palais. Me gardent les dieux de cette impiété !

Ainsi parla Télémaque. Minerve, aliénant l'esprit des amans de la reine, excite parmi

eux des ris immodérés qui font retentir tout le palais. Mais déjà le rire était étranger sur leurs lèvres ; les chairs des victimes s'ensanglantaient sous leurs dents ; les yeux de ces hommes superbes se remplissaient de larmes involontaires, et le deuil, avant-coureur de leur sort, régnait au fond de leurs ames.

Alors Théoclymène, instruit dans l'art des augures, se lève. Ah ! malheureux, s'écrie-t-il, quel changement soudain ! que vous est-il arrivé de funeste ? Un nuage sombre vous environne de toutes parts ; des hurlemens éclatent ; vos joues sont inondées de larmes ; le sang ruisselle à longs flots sur les murs et sur les colonnes ; le portique et la cour sont remplis d'ombres qui, dans une obscure nuit, courent se précipiter au fond du noir Erèbe ; le soleil n'est plus, et de la demeure de Pluton se répandent encore d'affreuses ténèbres.

Ces avertissemens sont vains ; leurs ris, dont il est l'objet, se renouvellent en longs éclats. Le fils de Polybe, Eurymaque, prenant la parole : La frénésie, dit-il, s'empare de cet étranger arrivé d'un autre monde. Esclaves, hâtez-vous ; qu'on le jette hors des portes pour le conduire à la place publique, puis-

qu'il prend ici le grand jour pour la nuit.

Théoclymène lui répond : Eurymaque, garde tes conducteurs ; quant à moi, je vois, j'entends, je marche, et ma raison juge mieux encore. Je saurai trouver seul ma route hors de ce palais, et j'en sors avec plaisir ; car j'entrevois les malheurs prêts à fondre sur vos têtes ; malheurs auxquels ne se dérobera pas un de vous, hommes téméraires, qui, dans la demeure d'un héros égal aux dieux, couvrez d'outrages les étrangers, et commettez chaque jour la violence et l'injustice. En même temps il sort du palais, et se rend chez Pirée, qui le reçoit avec joie.

Tous les princes arrêtent l'un sur l'autre leurs regards ; et, pour irriter Télémaque, ses hôtes sont l'objet de leurs sarcasmes. Télémaque, dit l'un de ces hommes vains, jamais en étrangers on ne fut aussi malheureux que toi. Quel misérable personnage tu viens d'accueillir dans ce mendiant, près de périr de faim et de soif, sans industrie ni valeur, fardeau impur de la terre ! Et cet autre, non moins inconnu, qui se lève enfin pour faire le prophète ! Veux-tu m'en croire ? tu auras lieu de t'en féliciter ; jetons ces deux étrangers dans un vaisseau aux nombreuses rames,

qui les conduise aux bords de la Sicile ; si tu les vends, ta fortune est assurée.

Télémaque dédaigne de répondre à ces invectives ; il attache en silence l'œil sur son père, et il est toujours plus impatient de recevoir enfin le signal de tomber, le fer à la main, sur les plus arrogans des hommes.

En face de la salle, la vertueuse Pénélope, placée sur un siége superbe à la porte du gynécée, prêtait l'oreille aux discours de ces rivaux. Leur alégresse et leurs risées animaient ce festin splendide ; ils avaient fait ruisseler à grands flots le sang des victimes ; mais on ne vit jamais de festin plus sinistre que celui où la déesse et le héros allaient les inviter, et qui devait changer leur alégresse en un sombre deuil, juste punition des plus odieux forfaits.

FIN DU CHANT VINGTIÈME.

REMARQUES
SUR LE CHANT VINGTIÈME.

(Page 163. Comme une lice hardie.)

LA comparaison est très-juste; Ulysse veut défendre sa femme et son fils. Madame Dacier n'a pas osé rendre cette comparaison, à laquelle elle en a substitué une autre bien moins expressive; la voici : « Comme un « lion rugit autour d'une bergerie où il ne saurait en- « trer; tel était le rugissement d'Ulysse sur cette pros- « titution horrible qu'il détestait et qu'il ne pouvait « empêcher ». J'ai préféré de conserver l'image simple et naturelle d'Homère.

(Page 164. Calme-toi, mon cœur.)

La colère d'Ulysse est terrible; mais cet homme prudent sait la réprimer. Platon a cité ce beau passage dans son Phédon, où il enseigne que l'ame est différente du corps. « Nous voyons, dit-il, que l'ame conduit et « gouverne les choses mêmes dont on prétend qu'elle « est composée, qu'elle leur résiste, qu'elle les com- « bat; en un mot, nous voyons que l'ame parle au « corps comme à quelque chose qui est d'une autre « nature qu'elle, etc. »

(*Ibid.* Comme . . . on tourne çà et là . . . des entrailles remplies de graisse et de sang.)

Dans le texte, il s'agit du ventre d'une victime. Le

ventre de certains animaux était, chez les anciens, un de leurs mets les plus délicieux; parmi les Romains, le ventre de truie était vanté par excellence, et défendu même par une loi somptuaire comme une chair trop délicate. Le mot de *ventre* n'étant pas noble en notre langue, j'ai préféré de me servir de celui d'*entrailles*.

Il faut convenir que cette comparaison manque pour nous de noblesse. Homère en offre plusieurs de ce genre; il s'est contenté quelquefois de la justesse de l'image, et celle-ci peint vivement l'état d'Ulysse. Mais il faut se rappeler qu'alors les plus grands personnages préparaient souvent eux-mêmes leurs alimens, que les repas étaient toujours accompagnés de sacrifices; ces objets, qui pour nous sont si bas, ne l'étaient point dans un siècle où les mœurs avaient tant de simplicité. Eustathe et madame Dacier ont dit, quoiqu'Homère sûrement n'y eût pas songé, que cette comparaison avait été amenée par le prix de la victoire qu'Ulysse avait remportée sur Irus, prix qui était le ventre d'une victime; et cela leur a fait trouver la « comparaison fort « plaisante ». Selon Despréaux, il est faux qu'Homère compare Ulysse à un boudin; il le compare à un homme affamé qui se tourne et s'agite pour faire cuire sur un grand feu le ventre d'un animal dont il brûle de se rassasier. Cette apologie est plus subtile que solide. *Voyez* Clarke et d'autres interprètes très-habiles. Il serait facile de défendre leur sentiment en considérant le tour qu'Homère emploie ordinairement dans ses comparaisons. Je n'en citerai qu'une; c'est celle du chant IV de l'Iliade, où le sang qui coule sur la cuisse de Ménélas a fait naître au poëte l'idée d'un mors d'i-

voire teint en pourpre. Elle commence ainsi : « Comme « lorsqu'une femme de Méonie, etc. » Malgré ce tour, ce n'est point à cette femme que Ménélas est comparé, mais au mort. Pour revenir à Ulysse, il paraît qu'Homère a seulement voulu peindre l'agitation de ce chef, qui se tournait de tous côtés sur sa couche.

Eustathe dit que la comparaison répond au vil déguisement qu'Ulysse avait pris. La réflexion n'est pas juste. Le poëte parle ici d'Ulysse, et non du mendiant.

(Page 165. Sache que tous leurs troupeaux, fuyant à travers les campagnes, seraient ta dépouille.)

J'ai voulu conserver la vivacité du tour de l'original. Ce sont des espèces d'ellipses : Homère en fait souvent usage. Au lieu de dire, « tu vaincras et tu remporteras « leurs dépouilles », il le peint d'abord remportant les fruits de la victoire. Ces traits marquent la vivacité de son imagination. Observons aussi que, vers la fin du poëme, le poëte, dans chaque chant, nous prépare à la catastrophe.

(Page 166. O déesse que je révère, Diane, fille de Jupiter.)

Le caractère de Pénélope est bien soutenu. Tant qu'elle a pu éluder la poursuite de ses amans, elle a fait tout ce que sa prudence lui a inspiré ; à présent que le jour est venu qu'elle ne peut plus différer ni se dédire, elle souhaite la mort.

J'ai déjà fait quelques réflexions sur ce que Pénélope a refusé de croire ce qu'Ulysse lui a dit du retour prochain de son époux. Il faut se rappeler l'incrédulité d'Eumée à ce sujet; elle peut expliquer celle de Pénélope, et justifier sa conduite. Il avait été abusé par des hôtes qu'il avait comblés de bienfaits. Un homme souvent trompé ne croit plus à personne. Malgré ces réflexions, j'avoue que la conduite de Pénélope a quelque chose d'extraordinaire, si l'on considère l'estime qu'elle avait pour ce mendiant déguisé. Il fallait que les circonstances rendissent le délai absolument impossible; mais on désirerait que le poëte l'eût mieux fait sentir.

(Page 166. Les filles de Pandarus.)

Mérope et Cléothère, sœurs d'Aédon. Pausanias [1], qui parle d'elles à l'occasion d'un tableau où Polygnote les représenta, leur donne d'autres noms: Pandarus, fils de Mérops et de la nymphe Oréie, était Milésien. Voici la fable que rapporte un scoliaste : Pandarus, allant en Crète, vola le chien de Jupiter, qui le fit mourir lui et sa femme; les Harpies enlevèrent ses filles, et les livrèrent aux Furies. Jupiter, dit-on, leur donna la maladie de la rage.

Homère attribue à Vénus la nourriture des enfans, parce que, comme elle les a fait naître, c'est à elle à les élever et à les nourrir. Junon leur donna la beauté; celle des princesses doit n'avoir rien que de noble et de grand.

Ce discours est fort pathétique, et montre Pénélope

[1] Liv. 10, chap. 30.

d'un côté bien intéressant. Comme ces princesses disparurent au moment où l'on allait les marier, c'est ce qui oblige Pénélope à demander la même grâce; car la voilà sur le point de prendre un second mari. Pope observe avec raison que les détails où Pénélope entre sur les filles de Pandarus, sont trop longs dans cette circonstance, et affaiblissent le pathétique.

(Page 167. Tel qu'il était à son départ.)

Pénélope avait l'esprit rempli d'Ulysse, mais d'Ulysse encore jeune, et tel qu'il était quand il partit pour Troie; et c'est ce qui l'empêchait de le reconnaître dans l'état si différent où elle le voyait.

(Page 168. Il croit qu'elle l'a reconnu.)

Il entend la voix de Pénélope, mais non ses paroles, et il s'imagine qu'elle l'a reconnu. Craignant que cette princesse, dans le transport de sa joie, ne le fasse connaître, il adresse cette prière aux dieux.

(*Ibid.* Chaque jour douze femmes vigilantes.)

C'est pour indiquer la grande profusion que faisaient ces princes dans ce palais.

Les rois avaient anciennement des meules dans leurs palais. La préparation du pain étant un soin domestique, était l'occupation des femmes.

(Page 169. Où il ne flotte aucun nuage.)

Long-temps après Homère, les stoïciens ont embrassé

cette opinion qu'il tonnait sans nuage, et ils s'en sont servis pour prouver la Providence. Il fait quelquefois des éclairs et du tonnerre en temps serein ; ce que les physiciens attribuent aux exhalaisons qui s'enflamment avant d'être montées assez haut pour produire des nuages. Avant les progrès de la physique, ceci passait pour un prodige.

Les discours qu'on entendait par hasard, et qui avaient quelquefois rapport à nos desseins, étaient un des moyens dont se servait l'ancienne divination pour connaître l'avenir. On voit, dans le traité de Cicéron qui porte ce titre, que cette divination était en usage parmi les Romains. Paul Emile, allant partir pour faire la guerre à Persée, roi de Macédoine, rencontra sa jeune fille tout en larmes : « Persée est mort », dit-elle parlant de son petit chien nommé Persée. « O ma fille ! j'accepte « cet augure ». Voilà les paroles qui sortirent de la bouche de ce grand général. On ne doit donc pas être surpris de voir régner cette espèce de divination dans un siècle beaucoup plus ancien et chez un peuple moins policé.

(Page 171. Et court se rendre à la place publique.)

C'était la coutume des princes d'aller dès le matin à la place publique pour écouter tous ceux qui avaient à leur parler. Si Télémaque ne s'y était pas rendu, et qu'il fût resté avec Ulysse, cela aurait pu donner des soupçons aux prétendans.

(*Ibid.* Les éponges en main, rendez à toutes les tables leur éclat.)

Hæc tibi sorte datur tergendis spongiâ mensis.

MART.

Les anciens ne se servaient ni de nappes ni de serviettes : ils essuyaient leurs mains avec une pâte de farine ; ils appelaient cette pâte ἀπομαγδαλίαι, et la donnaient ensuite aux chiens. On trouve peut-être une allusion à cette coutume au chant x de l'Odyssée, dans une comparaison où le poëte représente un maître qui ne sort jamais d'un repas sans apporter quelque aliment à ses chiens. Athénée et d'autres parlent de cette coutume.

(*Ibid.* Ce jour est pour toute l'île une grande fête.)

C'était le premier jour du mois ; ce jour était consacré à Apollon, source de la lumière. Il n'y avait point de fête plus solennelle. Il est remarquable que ce soit dans un jour consacré au dieu dont l'arc était si redouté, qu'Ulysse triomphe avec le secours de la même arme : par-là, Homère rend l'action plus grande et plus mémorable.

(*Ibid.* Déjà les serviteurs audacieux des chefs arrivent.)

J'ai suivi la leçon de Bentlei, qui a trouvé dans deux manuscrits δρηστῆρες au lieu de μνηστῆρες. Sa leçon est préférable, non seulement parce qu'Homère leur fait fendre du bois, mais parce qu'il parle ensuite de l'arrivée des chefs.

(Page 177. J'ai tressailli à ton aspect.)

Littéralement, « j'ai sué », ἴδιον.

J'ai adopté l'explication d'Eustathe, qui a été suivie par Clarke. Madame Dacier a pris ἴδιον dans un autre sens. Voici sa traduction : « Et l'exemple domestique « que nous en avons me revient dans l'esprit ». Cette explication pourrait être admise. J'ai cependant préféré l'autre, qui m'a paru plus conforme à la construction grecque, et se lier mieux avec les vers précédens. D'ailleurs Aristote, Aristophane et Hippocrate ont employé le mot dont il s'agit dans un sens qui a du rapport avec celui que j'ai adopté.

La douleur arrache à Philète une forte imprécation contre Jupiter. La théologie païenne était insuffisante à résoudre l'objection que fait ici Philète contre la Providence, objection qui a tant occupé la plume de Bayle. Nous voyons, dans Homère et dans les tragiques anciens, que les payens traitaient souvent leurs dieux avec peu de respect : la mythologie pouvait l'affaiblir par les faiblesses qu'elle leur imputait.

C'est avec beaucoup de jugement qu'Homère fait éclater ici le zèle de ce pasteur, auquel Ulysse va se découvrir, et qui jouera un rôle considérable. Ce qu'on a dit d'Eumée doit s'appliquer à Philète. Son rang, en ce temps-là, était distingué.

(Page 177. Le place... sur un siége informe.)

Un siége plus honorable aurait pu donner des soupçons.

(Page 179. Un ris amer, présage sinistre.)

Le grec dit « ris sardonique ». On appelait ainsi un ris forcé. Il y avait, dit-on, dans l'île de Sardaigne, une certaine fête où l'on immolait non seulement les prisonniers, mais aussi les vieillards qui passaient soixante et dix ans; et ces malheureux, pour montrer du courage, riaient à cette horrible cérémonie. D'autres disent qu'il y avait dans cette île une herbe qui faisait rire jusqu'à la mort, ou qui était si amère qu'elle tordait les muscles, de manière qu'un homme paraissait rire pendant qu'il souffrait une grande peine. Cette dernière explication est confirmée par ce vers d'une églogue de Virgile :

Immò ego sardois videar tibi amarior herbis.

(Page 181. Tu entreras en possession de toutes les richesses de ton père.)

Les poursuivans avaient prétendu que Pénélope gardât le palais. Agélaüs fait des conditions un peu meilleures.

(*Ibid.* J'en jure par les infortunes de mon père.)

Ce tour est noble et plein de tendresse filiale. On voit dans l'Ecriture que de semblables sermens étaient en usage chez les peuples orientaux. Démosthènes dit : « J'en jure par ceux qui périrent à Marathon ».

(Page 182. Mais déjà le rire était étranger sur leurs lèvres.)

Littéralement « ils riaient avec une bouche d'em-« prunt ». On trouve la même expression dans plusieurs auteurs latins. C'est un ris d'emprunt, c'est-à-dire forcé ; leurs pressentimens l'entremêlaient d'un nuage. Eustathe l'a fort bien expliqué. Madame Dacier, ainsi que Pope, a dénaturé ce passage. Elle traduit : « Ils « riaient à gorge déployée ». Et en note elle dit : « Ils « riaient comme des gens qui riraient avec une bouche « d'emprunt qu'ils n'appréhendent pas de fendre jus-« qu'aux oreilles ; car on n'épargne guère ce qui est aux » autres ». La suite du passage d'Homère confirme la fausseté de cette interprétation.

(*Ibid.* Ah ! malheureux.)

Maxime de Tyr, en s'adressant aux voluptueux, a fait une belle application de ce discours éloquent.

Les anciens étaient dans l'idée qu'on voyait souvent apparaître les ombres de ceux qui allaient mourir.

(Page 184. Qui les conduise aux bords de la Sicile.)

Il paraît que les Siciliens traitaient fort durement leurs esclaves.

FIN DES REMARQUES SUR LE CHANT XX.

CHANT XXI.

Minerve excite la sage Pénélope à poser dans le palais d'Ulysse, au milieu des rivaux, l'arc de ce héros et les bagues éclatantes, la déesse voulant les inviter à se disputer le plus noble prix, et ouvrir le champ du carnage. La fille d'Icare monte le long degré qui mène à son appartement; prenant une belle clef d'airain courbée en faucille, au manche d'ivoire, elle se rend, suivie de ses femmes, dans une enceinte reculée, où les trésors les plus précieux du roi étaient gardés avec soin: l'or, l'airain et le fer ouvragé. Là reposait l'arc fameux et terrible d'Ulysse; à côté de l'arc était l'immense carquois, chargé de flèches mortelles.

Cette arme était un gage ancien et précieux de l'amitié d'un héros semblable aux immortels, le fils d'Euryte, Iphite, venu dans la Messénie; Ulysse l'y rencontra dans le palais du vaillant Orsiloque, où il sollicitait la réparation d'un tort public, des vaisseaux messéniens ayant ravi d'Ithaque trois cents brebis avec leurs bergers; à peine entré dans l'adolescence, il avait fait cette longue route,

député de son pays, et méritant déjà la confiance de son père et de tous les vieillards de l'île. Iphite voyageait pour réclamer douze jumens qui l'emportaient sur leur race par leur force et leur légèreté, et autant de mules, leurs vigoureux nourrissons ; course fatale qui le conduisit au tombeau : ce mortel invincible, illustré par tant de hauts faits, le fils de Jupiter, Hercule, au mépris de la vengeance des dieux, de l'hospitalité sacrée et de la table où il l'avait fait asseoir, retint les jumens incomparables dont il était le ravisseur, et lui ôta le jour par une insigne perfidie.

C'est dans cette course qu'Iphite, rencontrant le jeune Ulysse, lui donna l'arc que son père, le grand Euryte, avait porté dans les combats, et qu'en mourant il avait laissé dans son palais, entre les mains d'un fils chéri. Ulysse, à son tour, lui fit présent d'un glaive et d'une lance, gages d'une amitié que le sort ne leur permit point de cultiver ; ils ne se reçurent jamais sous leur toit et à leur table, Iphite, après cette entrevue, ayant péri par le bras du fils de Jupiter, le magnanime Iphite, de la main duquel Ulysse tenait cet arc. Lorsqu'il allait, à travers les ondes, affronter aux bords lointains les périls de la guerre, il lais-

sait dans son palais cette arme révérée, souvenir d'un ami si cher; on l'en voyait souvent chargé dans l'île d'Ithaque.

La vertueuse Pénélope arrive enfin au fond du palais sur un seuil de chêne, poli avec art, aligné au cordeau, et devant de longues colonnes et des portes éclatantes, monument antique, ouvrage d'un architecte fameux. Elle ne balance plus; sa main dégage promptement la courroie liée à l'anneau, dirige la clef dans la serrure; le verrou fuit, et les superbes battans volent des deux parts avec un long mugissement, comme beugle un taureau paissant dans la prairie : tel est le son terrible de ces hautes et larges portes, frappées par l'instrument d'airain et ouvertes en un moment. Pénélope entre, s'élève sur une estrade où étaient rangés avec soin, dans des coffres précieux, des vêtemens qui exhalaient un doux parfum. Tendant le bras, elle détache l'arc du mur, s'assied, et, le posant sur ses genoux, elle sanglote à haute voix; elle tire enfin de l'étui brillant l'arme du roi. Après avoir soulagé son cœur par ce torrent de larmes, elle se rend vers les rivaux, tenant l'arc formidable, et le carquois chargé de traits, source de gémissemens et de deuil. Ses

femmes portent sur ses pas un coffret rempli de bagues de fer et d'airain, qui servirent aux nobles jeux du roi d'Ithaque. La reine s'arrête sur le seuil de la salle ; un voile blanc couvre légèrement ses traits ; placée entre deux de ses femmes les plus vénérables :

Ecoutez-moi, dit-elle avec majesté, chefs superbes, vous qui, durant la trop longue absence de mon époux, êtes venus en foule assaillir ce palais, et, ne pouvant alléguer d'autre prétexte de votre entreprise que le désir de vous disputer ma possession, vous y livrez à de continuels festins et tenez toujours en main la coupe ; puisque voici le jour où je dois être le prix qui couronne vos vœux, je dépose, ô rivaux, au milieu de vous, l'arc fameux du divin Ulysse. Celui qui tendra cet arc, et dont la flèche rapide traversera les douze bagues, obtiendra que je le suive dans sa demeure ; j'abandonnerai ce palais où j'entrai au printemps de ma vie, ce palais, séjour alors de l'opulence et de la félicité, et dont le souvenir se retracera souvent à mon esprit, même dans mes songes.

Elle dit, et ordonne à Eumée, noble chef des pasteurs, de placer au milieu de la troupe l'arc et les bagues éclatantes. Eumée, fondant

en pleurs, reçoit l'arme, et la pose dans la salle. Philète, à l'aspect de l'arc de son maître, répand aussi des larmes. Mais Antinoüs s'emporte contre eux : Pâtres stupides, dont l'œil ne voit pas au-delà d'un jour, ah ! malheureux, parlez, pourquoi pousser des sanglots, et augmenter la douleur profonde où cette épouse n'est que trop ensevelie depuis qu'elle a perdu l'époux qu'elle adore ? Prenez en repos votre part du festin, ou allez vous lamenter hors de cette porte, et nous laissez cet arc indomptable, objet de la lutte pénible de tant de rivaux ; car je doute qu'on parvienne à le tendre sans de grands efforts. Il n'est point parmi nous de héros tel que le fils de Laërte. Mes yeux jadis le virent ; je n'étais alors qu'un enfant, mais son image vit encore dans mon ame.

Il dit, et se flatte au fond du cœur d'être le seul qui tendra cet arc et remportera le triomphe ; mais c'est lui qui, le premier, en la recevant dans son sein, reconnaîtra la flèche d'Ulysse, de ce chef qu'il a si long-temps outragé en régnant dans ce palais, et en excitant l'audace de tous ses compagnons.

Télémaque prend alors la parole : O ciel ! combien Jupiter a égaré mon esprit ! Ma

mère, dont la prudence est si révérée, déclare qu'elle se résout enfin à quitter ce palais, à suivre un nouvel époux : et, jeune insensé que je suis, le rire est sur mes lèvres, et je ne songe qu'aux plaisirs de cette fête. Rivaux, la lice est ouverte, vous vous disputerez la conquête d'une femme dont on ne verra point l'égale dans toute la Grèce, parcourût-on ses villes les plus fameuses, Argos, Mycènes, Pylos, celles d'Ithaque et de la fertile Epire ; vous ne l'ignorez pas : mais l'éloge de ma mère est peu convenable dans ma bouche. Qu'aucun prétexte ne prolonge donc les délais ; sans balancer plus long-temps, tentez de courber cette arme, et montrez-nous le vainqueur. Je ferai moi-même, dans cette lice, l'essai de mes forces. Si l'arc cédait à mes efforts, si ma flèche prenait un vol fortuné, je n'aurais pas la douleur de voir ma vénérable mère suivre un nouvel époux, et me laisser seul dans ce palais ; car elle n'abandonnerait pas un fils déjà capable de la défendre et d'égaler les combats immortels de son père.

Il dit ; debout aussitôt, il jette de ses épaules son manteau de pourpre, se dépouille de son glaive, et, creusant dans la cour une longue tranchée, il dresse les douze bagues alignées

au cordeau, et les affermit en la comblant de terre. Tous regardent avec un vif étonnement le jeune Télémaque qui, sans avoir jamais vu ces jeux, a rangé ces bagues dans un ordre si parfait. Mais déjà sur le seuil, tenant l'arc, il essaie de le tendre. Trois fois, plein d'ardeur, il le courbe ; trois fois, la corde échappe de sa main. Cependant, loin d'avoir perdu l'espoir de triompher de cette arme, et de voir bientôt sa flèche traverser rapidement les bagues, sa constance obstinée allait enfin, par un quatrième effort, obtenir le succès auquel il aspirait, si un signe d'Ulysse ne l'eût retenu au milieu de sa plus grande ardeur. Le jeune prince ne balançant pas d'obéir aussitôt : Ciel! dit-il, ou je serai toujours sans vigueur et sans gloire, ou mon âge ne me permet pas encore de me signaler dans les jeux ; hélas! comment repousserais-je un ennemi dont les insultes auraient provoqué ma colère ? Vous qui sans doute m'êtes bien supérieurs en force, luttez contre ces obstacles, et terminons ce combat.

En même temps il pose l'arme contre la porte solide et luisante, incline sur l'anneau qui décorait le sommet de l'arc la flèche légère, se retire et reprend sa place.

Antinoüs prend alors la parole : Compa-

gnons, que chacun, tour à tour, en commençant par la droite, depuis le fond de la salle où le vin coule dans nos coupes, se lève et entre dans cette lice.

Il dit, tous l'approuvent; et le fils d'Œnops, Léodès, est le premier qui se lève. Il exerçait parmi eux l'office d'augure : assis toujours près de l'urne brillante au fond de la salle, où son œil consultait les offrandes embrasées, il était dans cette troupe celui dont le cœur conservait le plus d'amour pour l'équité; et ces chefs insolens avaient été plus d'une fois l'objet de son indignation. C'est lui qui, le premier, saisit l'arc et la flèche; se plaçant sur le seuil, il tente de courber l'arme terrible. Vains efforts! les bras faibles et peu exercés de l'augure, après avoir long-temps tiré à soi la corde rebelle, s'abattent de fatigue.

O compagnons, dit-il, ce n'est pas moi qui tendrai cet arc; qu'un autre s'en empare. Mais cette arme sera la mort d'un grand nombre de chefs illustres : toutefois il vaut mieux périr que vivre après avoir échoué dans le dessein qui nous tient assemblés ici depuis si longtemps, et nous fait perdre la plus belle partie de nos jours dans une attente inutile. En ce moment il en est plus d'un parmi nous qui

désire avec ardeur et se flatte en secret d'obtenir Pénélope, l'épouse fidèle d'Ulysse : qu'il prenne cet arc, qu'il essaie de le dompter; bientôt il n'aura qu'à porter ses vœux et ses dons à quelque autre femme célèbre de la Grèce, et à céder la possession de celle-ci à l'époux généreux que lui a destiné le sort.

Il dit, incline l'arc contre la porte, pose la flèche sur l'anneau brillant de l'arme, et va reprendre sa place. Mais Antinoüs, bouillant de colère, éclate contre l'augure à haute voix :

O Léodès, quelle parole honteuse et sinistre a volé de tes lèvres! Je suis bien indigné de l'entendre. Quoi! cet arc, parce que tu n'as pu le courber, précipitera beaucoup d'illustres personnages dans l'empire des morts! Tu n'as pas reçu des dieux, en sortant du sein de ta mère, l'art de manier l'arc et de lancer la flèche : mais, crois-moi, il est ici d'autres chefs, déjà fameux, qui remporteront ce triomphe.

Il dit; et, s'adressant à Mélanthe : Ne tarde point, toi Mélanthe, s'écrie-t-il; qu'allumée par toi la flamme éclate dans la salle; et, posant à côté de cette flamme un siége que tu couvriras d'un tapis, sors, et rentre chargé

d'une grande boule de graisse ; l'ardeur du feu et la liqueur huileuse ayant rendu cet arc plus flexible, nous, jeunes athlètes, nous tenterons nos forces et terminerons cette lutte.

A peine a-t-il parlé, que Mélanthe allume le feu de Vulcain indompté, pose à côté du feu un siége sur lequel il a jeté un tapis, sort, et rentre portant une grande boule de graisse. Ces jeunes chefs, par le secours de la flamme et de la liqueur huileuse, tâchent de rendre l'arme flexible. Malgré ces efforts, aucun ne réussit à la courber ; leurs bras énervés succombent. Antinoüs et Eurymaque, qui étaient à leur tête, et qui l'emportaient sur eux tous par leur force et par leur adresse, n'avaient point encore paru dans la lice.

En ce moment sortent les deux pasteurs fidèles au fils de Laërte. Le héros ne tarde pas à les suivre ; ils traversent le portique ; arrivés hors de la cour, il leur prend la main : Philète, et toi Eumée, leur dit-il d'une voix affectueuse, dois-je parler ou me taire ? mon cœur me porte à rompre le silence. De quels sentimens seriez-vous animés si Ulysse frappait subitement vos regards, si quelque dieu l'amenait dans vos bras ? seriez-vous capable de seconder les chefs ? vous déclareriez-vous

d'abord pour Ulysse? Parlez, ouvrez-moi le fond de votre cœur.

O Jupiter, père souverain, s'écrie Philète, accomplis le plus ardent de mes vœux! que ce héros paraisse, qu'un dieu nous le rende; et tu verrais au même instant, ô vieillard, quels seraient ma force et mon courage.

Eumée s'écrie avec la même ardeur: O vous tous qui habitez l'Olympe, ramenez dans sa maison le prudent Ulysse. Après que le héros a pénétré jusqu'au fond de leurs cœurs: Le voici, dit-il; c'est moi qui, après vingt années d'absence et d'infortunes, arrive enfin dans ma patrie. Seul de mes serviteurs, je le vois, vous désiriez ma présence; votre seule bouche a imploré le ciel pour mon retour. Aussi apprenez (l'avenir le confirmera) ce que j'ai résolu pour votre bonheur. Si, avec le secours des dieux, j'extermine ces chefs superbes, je vous comblerai de biens; je donnerai à chacun de vous une femme et la possession d'un champ; je vous bâtirai des maisons près de mon palais, et vous serez pour moi, jusqu'à la fin de mes jours, les amis et les frères de Télémaque. Mais, pour bannir toute méfiance de votre esprit, je vais vous montrer un signe auquel vous ne manquerez point de me recon-

naître ; voyez la cicatrice de la blessure que me fit jadis la défense d'un sanglier, lorsqu'avec les fils d'Autolycus je gravis un mont de la Thessalie.

Il dit, et leur découvre cette grande cicatrice. Dès qu'ils l'ont vue et que tous leurs doutes sont dissipés, des larmes coulent de leurs yeux ; ils jettent leurs bras autour d'Ulysse, et, prolongeant ces étreintes, ils lui baisent la tête, les épaules et les mains. Ulysse, vivement ému, leur donne les mêmes témoignages de sa tendresse ; et le soleil, en finissant sa carrière, les eût encore vus livrés à ces doux épanchemens mêlés de sanglots, si le héros n'en eût terminé le cours par ces paroles :

Retenez ces larmes et ces cris ; gardez qu'un émissaire sorti du palais, témoin de vos transports, n'y répande l'alarme. Rentrons, non à la fois ; je reparaîtrai le premier ; vous me suivrez, et convenons d'un signal. Ces chefs hautains ne souffriront pas qu'on me donne l'arc et le carquois. Toi, noble Eumée, sois assez hardi pour traverser la salle avec cette arme et la remettre en mes mains. Aussitôt tu ordonneras aux femmes de se retirer dans leur appartement, d'en fermer

étroitement les portes, et, si le tumulte et les cris parvenaient à leur oreille, de ne point paraître, mais de rester tranquillement attachées à leurs travaux. Toi, brave Philète, tu voleras vers la porte de la cour; verroux, liens, tu n'épargneras aucun soin pour la barricader.

Il dit, rentre dans le palais, et va reprendre sa place. Les deux serviteurs reparaissent après quelques momens. Déjà Eurymaque maniait l'arc; pour le rendre flexible, il l'exposait de côté et d'autre aux rayons de la flamme. Vains efforts! il ne peut le tendre: un long gémissement, tiré de son cœur superbe, enfle son sein; sa rage éclate en ces mots: Dieu! combien je déplore mon sort et celui de tous mes compagnons! L'hymen auquel il nous faut renoncer n'est pas le seul objet de ma honte et de mes regrets; le sacrifice est grand: cependant Ithaque et les autres contrées de la Grèce offrent encore à notre choix assez de femmes distinguées. Mais se trouver si inférieur à cet Ulysse, sans doute l'égal des dieux, que de ne pouvoir même tendre son arc! voilà ce qui nous couvrira de risées diffamantes jusque chez les races futures.

Alors Antinoüs prend la parole. Non, Eu-

rymaque, dit-il, tu le sais toi-même, nous ne subirons pas cette flétrissure. C'est aujourd'hui la fête sacrée d'Apollon : convient-il de la passer dans cette lutte? Posez paisiblement cet arc : nous pouvons laisser les bagues rangées dans la cour; qui oserait les enlever de la demeure du fils de Laërte? Echanson, donne aux dieux les prémices de nos libations, afin qu'après leur avoir à notre tour rendu cet hommage, nous mettions cet arc à l'écart. Que demain, dès l'aurore, Mélanthe nous amène les plus belles victimes de ses nombreux troupeaux; nous sacrifierons au dieu célèbre par ses traits, et, reprenant cette arme, nous saurons en triompher, et le prix sera décerné au vainqueur.

Ainsi parle Antinoüs; ils obéissent. Les hérauts versent l'eau pure des fontaines sur les mains des chefs : des jeunes gens commencent les libations; le vin a couronné les coupes, on les présente. Quand la troupe l'a répandu en l'honneur des dieux, et qu'elle s'en est abreuvée à son gré, Ulysse, roulant des stratagèmes dans son esprit, rompt ainsi le silence :

Amans de la plus illustre des reines, daignez m'écouter; je combats en vain un désir qui

s'élève dans mon cœur. J'implore sur-tout l'illustre Eurymaque, et ce chef semblable aux immortels, Antinoüs, qui vient d'ouvrir un avis plein de sagesse. Oui, déposez l'arc en ce jour, et abandonnez le succès aux dieux; demain ils décideront de la victoire. Mais veuillez me confier cet arc éclatant; je voudrais, dans cette assemblée, essayer la force de mon bras, voir si mes membres ont conservé la souplesse et la vigueur dont je pouvais autrefois me vanter, ou si une vie errante et tant de privations les en ont dépouillés.

A ces mots, la plus vive indignation se manifeste sur le front de tous ces hommes hautains; ils craignent qu'il ne parvienne à tendre l'arc. Antinoüs furieux éclate, et le couvre d'outrages : O le plus vil des étrangers! il ne te reste plus une ombre de raison. N'es-tu pas satisfait de participer à nos fêtes malgré la fierté de notre rang, d'être admis à nos repas, et, loin d'être chassé de ces lieux, d'écouter librement nos entretiens, honneur que n'obtint aucun étranger, bien moins encore un mendiant? La douce liqueur du vin trouble ton cerveau, liqueur fatale à tant d'autres qui burent avec indécence et satisfirent leur soif avide. Apprends la destinée du fameux cen-

taure Eurytion, venu chez les Lapithes; le vin le rendit furieux dans le palais du grand Pirithoüs; au milieu de sa démence, il ébranla le palais de ce chef, et y commit d'horribles ravages: la troupe des héros en fut indignée; armée du fer cruel, elle se précipite sur lui, et, après l'avoir mutilé du nez et des oreilles, elle le traîne et le jette hors du palais; l'insensé emporte à la fois sa démence et la peine qui en était la suite; et ce fut là ce qui alluma la guerre entre les centaures et ces chefs, lui le premier ayant trouvé sa perte dans le vin dont il s'était surchargé. Ainsi je t'annonce les plus grandes infortunes si tu oses tenter de courber cet arc; loin que tu reçoives ici le plus léger don, un de nos vaisseaux te conduira chez le roi Echétus, fléau de la race humaine, et tu ne pourras échapper à sa barbarie. Vide donc ta coupe en repos, et ne t'avise pas d'entrer en lice avec une jeunesse vaillante.

Alors Pénélope s'adressant à lui: Antinoüs, dit-elle, il est messéant, il est injuste d'insulter, quel que soit leur état, les hôtes de Télémaque, les étrangers reçus dans ce palais. Crois-tu donc que celui-ci, s'il avait une force assez prodigieuse pour tendre l'arc immense d'Ulysse, crois-tu qu'il m'emmènerait

dans sa demeure et serait mon époux? Il ne peut lui-même former cet espoir. Que ce sujet ne trouble donc pas l'alégresse de votre festin; rien ne serait moins convenable.

O fille d'Icare, sage Pénélope, répond Eurymaque, il ne nous vient pas dans l'esprit que ce malheureux puisse jamais être ton époux; nous te ferions un outrage. Mais que serait-ce si des bruits injurieux à notre gloire couraient de bouche en bouche, si quelque jour le plus vil des Grecs disait: Des chefs bien inférieurs au plus illustre des héros ont brigué la main de son épouse; car ils se sont consumés en vains efforts pour tendre son arc: un mendiant vagabond, inconnu, arrive; l'arc obéit à son bras, et la flèche lui procure une prompte victoire? Si l'on parlait ainsi, quel ne serait pas notre opprobre!

La vertueuse Pénélope lui repartit: Eurymaque, vous ne pouvez aspirer à une bonne renommée, vous qui portez l'outrage et la désolation dans le palais du plus sage des mortels; pourquoi vous couvrez-vous de cet opprobre? Cet étranger est distingué par son port et par sa force; il se dit né d'un sang illustre. Remettez-lui l'arc éclatant, voyons s'il triomphera. Si Apollon lui accorde cette gloire, voici ce que je lui promets, et je ne

manquerai point à ma parole : je le vêtirai d'une belle tunique et d'un manteau précieux ; il sera ceint d'un glaive acéré, recevra un javelot, la terreur des dogues et des hommes ; ses pieds seront couverts de beaux brodequins, et je l'enverrai dans les contrées où il est attendu par les objets de sa tendresse.

Alors le prudent Télémaque prenant la parole : Ma mère, dit-il, seul, dans la Grèce, je puis donner ou refuser cette arme ; aucun autre n'a ce pouvoir, ni des princes qui règnent au milieu des rochers d'Ithaque, ni de ceux auxquels obéissent les îles voisines de la fertile Elide. Pourraient-ils m'empêcher même de faire un don irrévocable de l'arc d'Ulysse à cet étranger. Mais veuille rentrer dans ta retraite ; et, reprenant la toile et les fuseaux, tes travaux assidus, exciter l'industrie de tes femmes : l'issue du débat élevé au sujet de cet arc regarde les hommes, et sur-tout moi, dont ce palais doit reconnaître l'autorité.

Frappée d'étonnement, la mère du jeune prince se retire ; et, roulant en son esprit les paroles que la prudence a dictées à son fils, elle les garde en son cœur. Suivie de ses femmes, elle arrive dans sa demeure, où elle donne à son époux un torrent de larmes, dont le cours n'est arrêté que par le baume du

sommeil que Minerve répand sur sa paupière.

Cependant le noble Eumée, s'étant saisi de l'arc, l'apportait au fils de Laërte. Tous les chefs font retentir le palais de leurs cris menaçans; et ces paroles sortent de la bouche des plus audacieux :

Où vas-tu donc porter cet arc, ô le plus lourd des pâtres? homme insensé! ah! si Apollon et les autres dieux nous sont propices, bientôt auprès de tes troupeaux, et loin de tout secours, les dogues nourris de ta main dévoreront ton cadavre.

Epouvanté des cris menaçans de la troupe entière, il s'arrêtait et posait l'arc, quand Télémaque, de son côté, élève une voix irritée :

Toi, veux-tu m'entendre? Malheur à toi si tu obéis à tant de maîtres! ne te hâteras-tu pas de porter plus loin cette arme? Crains, tout jeune que je suis, crains qu'armé de pierres, je ne te chasse d'ici jusque dans nos champs; ma force est supérieure à la tienne. Plût au ciel qu'elle l'emportât de même sur celle de tous ces chefs! il y en aurait déjà plus d'un qui serait précipité hors de ce palais avec des marques terribles de mon courroux; car ils ne font ici qu'accumuler des forfaits.

A ces mots, le rire agite le cœur de leur

troupe joyeuse ; l'ardent courroux qu'elle avait nourri contre Télémaque s'était adouci. Eumée, chargé de l'arc, traverse la salle, arrive près du vaillant Ulysse, remet l'arme entre ses mains. Il sort aussitôt ; et, appelant la nourrice Euryclée : Télémaque te donne cet ordre, sage Euryclée ; sois vigilante à fermer les portes de cet appartement. Si quelqu'une des femmes entend du tumulte ou des cris, loin de paraître, qu'elle demeure paisiblement attachée à ses travaux. Il dit : ces paroles ne volent pas en vain de ses lèvres ; Euryclée se hâte de fermer ces portes.

Cependant Philète s'élançant en secret hors de la salle, ferme et garrotte les portes de la cour munie de hautes murailles. Il y avait sous le portique le câble énorme d'un vaisseau aux nombreuses rames, câble fait de roseaux de byblus ; le berger l'emploie, et les portes sont inébranlables. Il reparaît aussitôt, assis à sa place, et l'œil attaché sur Ulysse, qui déjà, maniant l'arc et le tournant de toutes parts, examinait avec attention si, dans la longue absence du maître de cette arme, les vers n'en avaient pas piqué la corne.

Les chefs se regardant l'un l'autre : Cet homme, disaient quelques-uns d'entre eux en ricanant, paraît être un fin connaisseur de ces

armes. Sans doute sa maison possède un arc semblable, ou il se propose d'en former un sur ce modèle. Comme ce misérable vagabond tourne et retourne cet arc entre ses mains! Plût au ciel, s'écriaient d'autres d'un ton moqueur, qu'il parvînt à l'accomplissement de tous ses vœux, comme il est certain qu'il va réussir à le tendre!

C'est ainsi qu'ils parlaient. Maintenant le prudent Ulysse a bien examiné cette arme. Tel un homme savant dans l'art de la lyre et du chant, ayant attaché aux deux extrémités de son instrument une corde, boyau flexible et sonore, la tend sans peine en tournant une cheville nouvelle, et la monte au ton en un moment: tel le héros, sans effort, courbe tout à coup l'arc formidable. Pour essayer la corde, il ouvre sa main; la corde échappe, il est satisfait d'entendre un son aigu, semblable au cri perçant de l'hirondelle. Alors la terreur et le désespoir troublent le cœur de tous les chefs; leurs fronts pâlissent à la fois: Jupiter (présage heureux) fait rouler à grand bruit son tonnerre. Ulysse, charmé du signe que lui envoie le fils tout-puissant de Saturne, prend la flèche légère placée sur la table, les autres flèches que devaient bientôt connaître les chefs reposant encore dans le profond car-

quois. Il la met sur l'arc; sans se lever, il saisit la corde et le trait qu'il dirige d'un œil sûr, il courbe l'arme; le trait muni de fer vole, touche à la première bague et les franchit toutes avec impétuosité. Le héros prend aussitôt la parole :

Télémaque, tu n'es pas déshonoré par l'étranger assis dans ton palais : ai-je manqué le but? me suis-je consumé en pénibles efforts pour courber cet arc? mes forces n'ont donc encore reçu aucune atteinte, et je n'ai pas mérité les dédains de ces chefs et les opprobres dont ils m'ont couvert. Mais voici le temps de leur préparer le festin du soir à la face du soleil; qu'ensuite ces hommes joyeux s'égayent par le chant et la lyre, l'ame des fêtes.

Il dit; un signe de l'œil accompagne ces paroles. Aussitôt le fils du divin Ulysse, Télémaque, suspend à son flanc le glaive acéré, et, saisissant sa lance, debout à côté de son père, l'airain dont il est armé jette un éclat éblouissant.

FIN DU CHANT VINGT-UNIÈME.

REMARQUES

SUR LE CHANT VINGT-UNIÈME.

(Page 195. A poser dans le palais d'Ulysse, au milieu des rivaux, l'arc de ce héros.)

La mythologie, comme je l'ai déjà remarqué, parle d'Atalante, et offre plusieurs fables pareilles, fables qui paraissent avoir un fondement historique. En ces temps, la force et l'adresse du corps étaient un des premiers mérites d'un héros. Pénélope, après avoir été la femme d'Ulysse, ne pouvait choisir un homme indigne de lui succéder; elle préfère, non le plus riche ni le plus puissant, mais le plus valeureux; car la force était alors la compagne du courage, et le supposait. Pour goûter ce chant de l'Odyssée, il faut adopter les mœurs anciennes.

On a dit que Pénélope proposait cette lutte pour gagner du temps et reculer encore son mariage; qu'elle espérait qu'aucun de ces chefs ne pourrait courber l'arc d'Ulysse. Sur ce point, le récit d'Homère est fort concis; il supprime souvent les motifs des actions qu'il rapporte, parce qu'ils étaient très-connus de son temps. Il a beaucoup parlé ailleurs des stratagèmes de Pénélope; si la proposition qu'elle fait aux chefs est un nouveau stratagème, il a négligé, plus que nous ne voudrions, de le dire. Mais il suffit d'alléguer la vive douleur qu'elle montre en cette occasion, et son entretien avec

Ulysse au chant précédent, pour prouver que son dessein est sérieux.

La digression trop longue où le poëte entre au commencement de ce chant, a été fort critiquée. On serait tenté de soupçonner que ce passage est intercalé. Homère, en reprenant son récit au quarante-deuxième vers, ne nomme point Pénélope; il dit seulement :

Ἡ δ' ὅτε δὴ θάλαμον τον ἀφίκετο δῖα γυναικῶν.

Il ne désigne aussi le palais d'Ulysse que par ces mots : τον θάλαμον. Il semble que le vers cité tienne immédiatement à ceux où le poëte a commencé ce récit. La description du seuil et des portes paraît être une transposition inutile. Les détails qui peignent la répugnance avec laquelle Pénélope apporte cet arc aux chefs, ont été admirés par Vida :

Ipsa procos etiam ut jussit certare sagittis
Penelope optatas promittens callida tædas
Victori, per quanta moræ dispendia mentes
Suspensas trahit, antè viri quàm proferat arcum !

Cet arc avait appartenu à Euryte, le plus fameux archer du monde, et qui, comme Homère l'a dit ailleurs, était mort jeune, parce qu'il avait défié Apollon.

Cambyse se préparant à porter la guerre dans l'Ethiopie, le roi de ce pays courba son grand arc avec deux doigts en présence des ambassadeurs de Perse; et, le leur présentant, il dit : Quand les Perses pourront imiter cette action, ils pourront espérer de conquérir l'Ethiopie.

Ce chant nous montre combien les jeux étaient en honneur chez les Grecs. Ainsi que, dans les combats,

la plus belle captive était souvent le prix de la valeur; de même, dans les jeux, l'amour couronnait souvent la force et l'adresse.

(Page 195. Prenant une belle clef d'airain courbée en faucille, au manche d'ivoire.)

C'était un morceau de métal assez long, courbé, et emmanché de bois ou d'ivoire. Après qu'on avait détaché la courroie qui couvrait le trou de la serrure, on y faisait entrer ce fer, et par son moyen on repoussait le verrou qui fermait en-dedans. Madame Dacier, à qui je dois cette remarque, dit avoir vu à la campagne des serrures à peu près semblables.

(*Ibid.* Venu dans la Messénie.)

Le grec ajoute « à Lacédémone ». Strabon a fait voir que ce mot est dit de tout le pays de la Laconie, qui comprenait alors la Messénie. Ces chefs s'étaient rencontrés à Phères, dans le palais d'Orsiloque dont Homère parle ailleurs.

(Page 196. Iphite voyageait pour réclamer douze jumens.)

Autolycus les avait dérobées et vendues à Hercule. Iphite était parti d'OEchalie, ville de Thessalie, pour les chercher. On reconnaît bien ici les mœurs anciennes. Iphite va chercher les jumens de son père Euryte, comme nous voyons dans l'Ecriture que Saül alla chercher les ânesses de son père qui étaient perdues.

Si ce passage épisodique n'est pas d'Homère, on pourrait présumer du moins qu'il est fort ancien.

(Page 196. Au mépris de..... la table où il l'avait fait asseoir.)

Apollodore écrit qu'Hercule étant tombé en fureur, il le précipita du haut de son palais. Mais Homère ne suppose en lui aucune manie; Hercule tua cet hôte, pour qu'il ne s'aperçût pas que ces jumens étaient dans son palais : c'est lui attribuer une action bien noire. Pour l'expiation de ce meurtre, il fut vendu comme esclave à la reine Omphale.

La table est appelée, dans Plutarque, « l'autel des « dieux de l'amitié et de l'hospitalité ». On sait que les présens servaient de gage d'hospitalité pour soi et pour la postérité; mais on l'oublie quelquefois, et alors les héros d'Homère nous paraissent plus intéressés encore qu'ils ne le sont. On gardait avec soin ces richesses, et l'on aimait sans doute à en faire parade pour montrer combien l'on avait voyagé, les liaisons qu'on avait formées. Que de récits amenait la revue de ces effets qu'on appelait κειμήλια! C'étaient des archives satisfaisantes à la fois pour le cœur et pour l'esprit; elles étaient historiques et attendrissantes. Avec quel plaisir un père devait les montrer à ses enfans! Faut-il s'étonner après cela qu'Homère raconte si souvent avec complaisance la manière dont ces chefs acquirent telle arme ou tel ustensile précieux; que cette mention l'entraîne dans des longueurs qui nous semblent inutiles, et que nous lisons froidement, parce que nous ne nous mettons pas

exactement à la place de ces personnages? Le sentiment qui animait ces détails est anéanti pour nous.

(Page 197. Il laissait dans son palais cette arme révérée.)

Comme au chant VI de l'Iliade, Diomède dit qu'il avait laissé dans son palais la coupe d'or que Bellérophon avait donnée à son père OEnée. Ils gardaient précieusement ces gages, afin qu'ils fussent toujours dans leur famille des monumens de ce droit d'hospitalité qui les liait.

(*Ibid.* Comme beugle un taureau.)

Ceci nous montre la grandeur et l'épaisseur des portes qui faisaient tant de bruit en s'ouvrant. Cette image relève une circonstance très-petite; c'est ainsi que, dans l'Iliade, Homère a comparé les portes d'un palais aux ailes étendues d'un aigle.

(*Ibid.* Elle sanglote à haute voix.)

On a fort bien dit que, si cet incident est étranger à nos mœurs, les larmes de Pénélope sont de tous les temps et appartiennent à toutes les ames sensibles. Voilà cet arc devenu pour nous aussi intéressant qu'il pouvait l'être pour les Grecs.

(Page 200. Le rire est sur mes lèvres.)

Les prétendans, qui ignoraient les desseins de Télémaque, pouvaient être surpris qu'il vît d'un œil si

indifférent les préparatifs de ces jeux; il semble que, pour les éblouir, il se reproche lui-même son calme, qui n'était qu'apparent.

Ulysse arrête d'un signe Télémaque, qui était prêt à tendre l'arc. S'il y était parvenu, il y aurait eu une forte contestation entre lui et les prétendans; ce qui eût déconcerté les desseins d'Ulysse. Ce chef pouvait craindre aussi que l'arc n'acquît plus de flexibilité si Télémaque l'avait courbé. Homère sait ménager la gloire de Télémaque. Il lui donne en quelque sorte la victoire, et montre tout à la fois avec quelle docilité ce jeune prince, tout prêt à vaincre, se soumet, au moindre signe de son père.

(Page 202. En commençant par la droite.)

Pour éviter les difficultés qui pourraient naître sur les rangs, Antinoüs propose que l'on entre en lice dans l'ordre où les échansons versaient le vin à table.

(*Ibid.* Ce n'est pas moi qui tendrai cet arc; qu'un autre s'en empare.)

Athénée rapporte que Denys le tyran s'appliqua ce vers.

(Page 204. Antinoüs et Eurymaque..... n'avaient point encore paru dans la lice.)

Un scoliaste s'est écarté du sens; mais madame Dacier encore plus en traduisant : « Antinoüs et Eurymaque « sont obligés eux-mêmes d'y renoncer ».

(*Ibid.* En ce moment sortent les deux pasteurs.)

Les chefs étaient occupés ; Ulysse et les deux pasteurs s'absentent un moment sans qu'ils s'en aperçoivent. Le poëte a placé fort heureusement cette reconnaissance ; la marche du poëme n'en est pas ralentie : pendant qu'il se découvre aux deux pasteurs, les prétendans s'efforcent à courber l'arc. Ulysse, toujours prudent, ne se découvre à ces bergers qu'au moment de l'exécution, quoiqu'il connût la fidélité d'Eumée et de Philète. Le caractère d'Ulysse était de savoir garder profondément un secret.

Cette reconnaissance touchante se fait avec beaucoup de rapidité ; le temps presse : si leur absence avait été trop longue, elle aurait fait naître des soupçons dans l'esprit des poursuivans.

C'est la moins belle des reconnaissances de l'Odyssée. Cependant elle est pathétique ; et la bonhomie y ajoute à l'intérêt. Homère dit qu'Ulysse baise les mains de ses serviteurs ; j'ai conservé ce trait caractéristique des mœurs de ce siècle.

On connaît la tragédie de Pénélope par l'abbé Genest : elle offre aussi plusieurs reconnaissances ; mais elles m'ont paru froides, compassées ; la dignité qui les accompagne écarte loin de la nature ; et cependant ces situations sont si intéressantes par elles-mêmes, que, dans cette tragédie, elles font quelque effet à la représentation. Je ne dirai rien de l'idée d'avoir rendu Télémaque amoureux, puisque l'auteur lui-même la condamne dans sa préface ; cet amour achève de jeter du froid dans la pièce.

(Page 208. C'est aujourd'hui la fête sacrée d'Apollon.)

Ou il dit ceci par superstition, ou ce n'est qu'un prétexte pour cacher leur honte.

(Page 212. Mais veuille rentrer dans ta retraite.)

Il est nécessaire que Pénélope se retire, et qu'elle soit bien endormie, afin qu'elle ne puisse pas entendre ce qui se passera. Homère ménage par là au lecteur le plaisir de l'étonnement qu'elle éprouvera quand elle reconnaîtra Ulysse, et apprendra la punition des poursuivans. Le poëte se plaît à répéter qu'elle conserve dans son cœur les paroles de son fils : il veut dire qu'elle le voit avec plaisir devancer l'âge où il doit parler avec autorité, et qu'elle s'en étonne.

Quand Télémaque, dit-on, déclare à Pénélope qu'il doit avoir de l'autorité dans le palais, il adresse ce discours moins à sa mère qu'aux chefs. Selon les mœurs anciennes dont j'ai parlé ailleurs, il est possible qu'il l'adresse également à sa mère.

(Page 214. Câble fait de roseaux de byblus.)

Cette sorte de canne croissait dans les marais d'Egypte, et avait au bout, selon Strabon, une espèce de chevelure dont on faisait les cordes et les câbles des vaisseaux, comme on fait de jonc les cordes des puits. Ce passage montre qu'il s'en faisait un grand commerce.

Masson[1] l'explique autrement. Il dit qu'il y avait en Egypte une ville nommée BYBLUS, où l'on faisait des câbles. Denys parle d'une ville de ce nom.

(Page 215. Si..... les vers n'en avaient pas piqué la corne.)

La prudence d'Ulysse éclate partout.

(*Ibid.* Cet homme...... paraît être un fin connaisseur.)

Madame Dacier s'est trompée en traduisant : « Celui « qui admire cet arc aurait bonne envie de le voler ». Ἐπίκλοπος signifie ici CALLIDUS. *Voyez* Clarke.

(*Ibid.* Qu'il parvînt à l'accomplissement de tous ses vœux.)

Dans leur pensée, c'est une imprécation, et il se trouve que c'est une prophétie qui s'accomplit.

(*Ibid.* Tel un homme savant dans l'art de la lyre et du chant.)

Cette comparaison est très-belle; elle est d'une grande justesse. Quand les comparaisons sont empruntées d'objets fort différens de ceux auxquels on les oppose, l'esprit en est plus frappé, et l'image en est plus agréable.

Le chant de l'hirondelle n'est pas harmonieux. Le poëte veut exprimer un son détaché et aigu, tel que le cri de l'hirondelle. Ce son éclatant marque le bon état

[1] Histoire critique de la république des lettres, tome xv.

de la corde; c'est ce que le poëte exprime en disant qu'elle « chante bien ».

Le tonnerre, dans l'Iliade, est souvent le signe des combats et celui de la protection de Jupiter. Cette protection nous prépare aux exploits extraordinaires d'Ulysse, et les rend vraisemblables.

(Page 216. Mes forces n'ont donc encore reçu aucune atteinte.)

Ulysse ne dit pas ceci par vanité, mais pour donner de la confiance à Télémaque et aux deux pasteurs.

(*Ibid.* Mais voici le temps de leur préparer le festin du soir.)

On voit bien qu'il dit ceci par dérision, ou pour donner à son fils et aux deux pasteurs un avertissement qui ne soit pas compris des chefs. Nous avons en français des tours semblables qui sont devenus proverbes.

Madame Dacier a pris ces paroles au sérieux : « Ulysse, dit-elle, excite les poursuivans à penser à « souper pendant qu'il est encore jour; car il trouve « qu'il lui sera plus avantageux de les attaquer à table. « S'ils avaient soupé aux flambeaux, ils n'auraient eu « qu'à les éteindre, et Ulysse aurait été fort embar- « rassé ». Mais on voit qu'Ulysse les attaque à l'instant même; ainsi il ne s'agit guère de leur laisser le temps de préparer le souper.

FIN DES REMARQUES SUR LE CHANT XXI.

CHANT XXII.

Le héros, se dépouillant de ses lambeaux jusqu'à la ceinture, s'élance sur le large seuil, tenant l'arc et le carquois, et verse à ses pieds toutes ses flèches ailées. Ce combat si périlleux, dit-il aux rivaux, est donc enfin terminé. Maintenant essayons si je puis atteindre à un autre but, qu'aucun mortel n'a encore frappé, et si Apollon me donnera la victoire.

Il dit, et dirige contre Antinoüs le trait fatal. Ce chef levait par les deux anses une superbe coupe d'or remplie de vin, et la portait à ses lèvres, bien éloigné de penser au trépas : qui jamais eût songé qu'en ce festin et au milieu de la troupe si nombreuse de ces chefs, un seul mortel, fût-il le plus vaillant de sa race, l'eût précipité dans l'empire ténébreux de la mort! Ulysse, de sa flèche agile et sûre, l'atteignant à la gorge, la pointe traverse rapidement le cou tendre et délicat; la tête du malheureux s'incline, la coupe échappe de ses mains; il jaillit de ses narines un épais ruisseau de sang; il jette les pieds en l'air, repousse la table; les alimens se répandent à terre, le pain et les viandes sont

souillés. A l'aspect de ce chef expirant qui tombe, la troupe remplit de tumulte tout le palais ; ils se précipitent de leurs siéges, et, troublés, courant çà et là, promènent des regards égarés sur les murs pour chercher des armes ; ils ne voient aucun bouclier ni aucune lance. Alors leur rage s'exhale en ces mots : Par quelle coupable erreur, ô étranger, les chefs sont-ils le but de tes traits ? Mais voici la dernière lice où tu paraîtras ; ce moment sera pour toi celui d'une mort terrible. Sais-tu que ta main vient de ravir le jour à un personnage supérieur, par son rang et ses qualités, à toute la jeunesse d'Ithaque ? Tu vas servir ici de pâture aux vautours.

C'est ainsi qu'ils s'exprimaient, croyant qu'il avait tué ce chef par imprudence. Insensés ! ils ne soupçonnaient point qu'ils touchaient tous eux-mêmes au trépas. Ulysse leur lançant un regard formidable : Ah ! race vile et arrogante, s'écrie-t-il, vous n'avez pas cru me voir jamais revenir des rivages de Troie. Voilà pourquoi vous dévoriez mes richesses, forciez mes captives à contenter vos désirs impurs, et, tandis que je respirais encore, vouliez me ravir mon épouse, sans redouter les dieux habitans de l'Olympe ni

prévoir aucune vengeance de la part des hommes. Maintenant vous allez tous être la proie de la mort; elle vole sur vos têtes.

A ces mots, la terreur pâlit leurs fronts; chacun cherche de l'œil un asile pour fuir le trépas. Le seul Eurymaque prend la parole : S'il est vrai qu'en toi nous revoyions Ulysse, le roi d'Ithaque, je ne puis que reconnaître l'équité de tes plaintes. Oui, il s'est commis envers toi des injustices multipliées, soit dans ta maison, soit dans tes champs : mais celui qui en fut l'auteur, le malheureux Antinoüs, le voilà étendu dans la poussière; c'est lui qui projeta et mit en œuvre tous ces attentats, aspirant bien moins à l'hyménée qu'à s'assurer de la royauté de l'île d'Ithaque, et à perdre ton fils par de secrètes embûches, desseins que Jupiter a fait évanouir. Puis donc que ton ennemi, par une juste punition, est immolé, épargne le sang de ton peuple. Chacun de nous te fera une réparation publique; te livrera, en dédommagement de tes pertes, vingt bœufs; et autant d'or et d'airain qu'il sera nécessaire pour t'appaiser et ramener la satisfaction dans ton cœur. Ton courroux fut légitime jusqu'à ce moment.

Un regard foudroyant d'Ulysse précède sa

réponse : Non, Eurymaque, lors même que vous vous dépouilleriez de votre patrimoine, et que vous y joindriez encore un grand nombre d'autres richesses, mon bras ne se reposera point du carnage que vous n'ayiez tous subi la peine entière de vos forfaits. Choisissez, ou de vous défendre, ou de fuir si quelqu'un de vous peut échapper à sa perte ; mais aucun, je l'espère, n'évitera la terrible mort que je lui prépare.

Il dit : leurs cœurs tremblent, et leurs genoux chancellent. Eurymaque alors s'adresse aux siens : O mes amis, ce chef ne réprimera point sa valeur formidable ; possesseur de l'arc et du carquois, ses traits, du seuil de cette porte, ne cesseront point de voler sur nous qu'il ne nous ait tous exterminés. Rappelons donc notre courage ; faites briller vos glaives ; et, nous formant de ces tables des boucliers contre le vol de ses flèches mortelles, réunissons-nous tous et fondons sur lui pour l'accabler : si nous pouvons le repousser loin de cette porte, courons par la ville entière ; que des cris éclatans la soulèvent, et bientôt ce mortel aura lancé la flèche pour la dernière fois.

En disant ces mots, il s'armait d'un glaive

long, acéré, à deux tranchans, et s'élançait contre lui avec des cris furieux. Le héros au même instant fait partir sa flèche rapide, qui, atteignant le sein de son ennemi, se plonge dans le foie. Eurymaque jette son glaive; saisi d'un étourdissement, ensanglanté, et s'abattant sur une table, il renverse les alimens et la pesante coupe, frappe la terre de son front; et, dans la douleur qui le déchire, les coups impétueux de ses pieds font chanceler son siége, jusqu'à ce qu'une profonde nuit couvre sa paupière.

Amphinome, le fer en main, fond sur Ulysse triomphant, pour essayer si, plus heureux, il le bannira du seuil, lorsqu'atteint entre les épaules par une lance sortie de la main de Télémaque, et qui le perce de part en part, il tombe avec un grand bruit aux pieds du roi d'Ithaque, et son front s'écrase sur la terre. Télémaque se hâte de se retirer, laisse sa longue lance dans le corps d'Amphinome, craignant que s'il s'arrêtait pour l'en arracher, l'un de ses nombreux ennemis venant l'assaillir, ne le perçât ou ne le fendît du glaive: le jeune prince vole, rejoint son père en un moment, et ces mots sortent de ses lèvres:

O mon père, il est temps que je t'apporte un bouclier et deux javelots, qu'un casque d'airain ceigne ton front; je me hâterai de me couvrir d'une armure; j'armerai ces deux bergers. Il faut revêtir l'appareil de Mars.

Vole et reviens, dit Ulysse, tandis qu'il me reste encore des flèches pour soutenir le combat; ne perds aucun moment, ou je crains, étant seul, qu'ils ne me forcent d'abandonner cette porte.

Il dit: Télémaque, docile à cette voix chérie, vole dans l'appartement où sont déposées les nobles armes d'Ulysse. Prenant huit lances, quatre boucliers, autant de casques solides, hérissés de panaches flottans, il court, et dans le plus rapide instant il est à côté de son père. Déjà il se décore de l'airain éclatant; les deux serviteurs ne tardent pas à s'en revêtir, et sont debout près du héros fameux par ses ruses et par sa valeur. Lui, tant qu'il a des flèches, il les dirige contre ses ennemis; au vol de chaque trait tombe l'un des chefs; leurs corps entassés jonchent la terre. Mais lorsque le roi décochant des traits a vidé le carquois, sa main dépose l'arc terrible et l'incline contre le mur. Il charge ses épaules d'un bouclier épais, immense; il pose

sur son front martial un casque ombragé de longs crins qui flottent, se courbent en avant, et répandent la terreur ; enfin il saisit deux fortes lances dont partent des éclairs.

Il y avait, non loin d'Ulysse, dans un coin de la salle, une porte solide et fermée avec soin, qui, par un sentier obscur et détourné, conduisait derrière le palais à une étroite ruelle. Ulysse ordonne au brave Eumée de se placer près de cette porte et de garder ce passage. Cependant Agélaüs dit aux siens à haute voix : Amis, n'est-il donc personne qui coure, à travers la secrète issue, assembler le peuple ? que des cris soudains ébranlent la ville émue : bientôt ce mortel aurait lancé le dernier trait qui partirait de ses mains.

Il n'est plus temps, illustre Agélaüs, dit à voix basse le berger Mélanthe ; la porte est barricadée, et le passage est si étroit qu'un seul homme, s'il a de la valeur, suffit pour le défendre contre toute cette troupe. Mais je cours vous apporter des armes, elles sont au haut du palais ; je suis certain qu'elles y ont été cachées par Ulysse et son intrépide fils.

Franchir les degrés, voler dans l'appartement, prendre douze boucliers, douze lances

et autant de casques d'airain chargés de crins superbes, se précipiter dans la salle et livrer ces armes aux rivaux, est pour lui l'ouvrage de peu d'instans. Le héros sent palpiter son cœur et chanceler ses genoux lorsqu'il voit leur troupe revêtir ces boucliers, ces casques, et balancer d'énormes javelots; il songe aux terribles obstacles qui lui restent encore à vaincre. Télémaque, dit-il, n'en doutons point, quelqu'une des esclaves ou Mélanthe nous trahit et nous fait acheter plus cher le triomphe.

O mon père, répond Télémaque, tu vois le coupable, n'accuse ici que moi; j'ai laissé entr'ouverte la porte de ton appartement; un espion, plus clair-voyant que moi, en a profité. Cher Eumée, va la fermer, et vois si c'est une des femmes ou Mélanthe qui nous perd; il est l'objet de mes soupçons.

Cependant Mélanthe, se glissant à travers la foule des chefs, revole à l'appartement pour chercher encore des armes. L'œil du fidèle Eumée l'aperçoit. Fils de Laërte, prudent Ulysse, dit-il aussitôt, le voilà le traître que nous avons soupçonné, et qui s'échappe encore pour commettre la même perfidie. Parle, dois-je l'immoler si je remporte sur

lui la victoire, ou l'entraîner ici pour qu'il expie sous tes yeux tous les attentats qu'il commit dans ton palais ?

Moi et Télémaque, répond Ulysse, nous saurons résister à la troupe de ces chefs, quelle que soit leur rage. Vous deux, après avoir jeté ce misérable dans l'appartement, fermez-en la porte avec soin, et, lui garrottant les mains et les pieds sur le dos, et passant une forte chaîne autour de son corps, tirez-le jusqu'au plafond le long d'une colonne, où vous le laisserez suspendu, afin que, prolongeant sa vie dans les tourmens et les regrets, il subisse ensuite la peine terrible de ses crimes.

A peine ont-ils entendu cet ordre, qu'ils courent à l'appartement ; se dérobant aux yeux du traître qui cherchait de nouvelles armes dans les recoins de cette retraite, ils l'attendent à la porte, adossés en dehors aux deux solives. Mélanthe passait rapidement le seuil, tenant d'une main un beau casque, et de l'autre le vaste et antique bouclier dont le héros Laërte se chargeait aux jours de sa jeunesse, bouclier déposé depuis long-temps, noirci de rouille, et dont les courroies pendaient en lambeaux. Soudain les deux pasteurs

se précipitant sur lui le saisissent, et, sourds à ses cris, l'entraînent par les cheveux dans l'appartement, le terrassent, et, lui garrottant sur le dos et les mains et les pieds, selon les ordres du héros, et entourant d'une forte chaîne le corps du traître, ils le tirent, le long d'une colonne, jusqu'au plafond. Eumée, tu lui adressas alors cette raillerie amère :

Mélanthe, aie maintenant l'œil ouvert durant toute la nuit, étendu aussi mollement qu'il te convient sur cette couche; la matinale Aurore ne s'élèvera point à ton insu des flots de l'Océan sur son trône d'or, pour t'avertir du moment où tu conduis avec tant de joie des chèvres aux amans de la reine, destinées à leurs festins.

Le malheureux demeure suspendu, garrotté de terribles chaînes. Ils reprennent leurs armes, ferment la porte avec soin; et, rejoignant le héros plein de force, de prudence et de ruses, ils fixent leurs pas à ses côtés, ne respirant qu'une ardeur guerrière. Sur le seuil sont quatre combattans; l'intérieur du palais leur oppose une cohorte nombreuse et redoutable. Mais la fille de Jupiter, Pallas, sous les traits de Mentor, vole au secours d'Ulysse qui, ravi de l'apercevoir : Mentor,

dit-il, seconde-moi, et souviens-toi d'un tendre ami qui t'a donné de fréquentes marques de son attachement. Nous sommes compagnons d'âge. Il dit; cependant il soupçonne la présence de Pallas, l'ame des combats.

Le palais retentit des cris furieux de la troupe ennemie; et le fils de Damastor, Agélaüs, tient à Minerve ce discours menaçant :

Garde-toi, Mentor, de céder aux paroles de l'artificieux Ulysse, et de t'armer contre nous pour sa défense; ou sois certain, je te le déclare, qu'après avoir abattu à nos pieds le père et le fils, nous t'immolerons sur leurs cadavres; toi qui montres ici tant d'audace, tu la paieras de ta tête. Et quand vous serez sans force et sans vie, ton palais et tout ce que tu possèdes seront entraînés avec les biens d'Ulysse dans une même dévastation; tes fils ni tes filles ne respireront plus dans ton héritage, et ta femme prudente sera bannie des murs d'Ithaque.

A ces mots redouble le courroux qui brûle au cœur de Pallas; il éclate dans les reproches qu'elle adresse au héros :

Non, Ulysse, tu n'as plus rien de cette force ni de cette valeur que tu signalas lorsque, pour la cause d'Hélène, aussi illustre

par ses aïeux que par sa beauté, tu soutins avec constance et sans relâche, autour d'Ilion, neuf années de combats, et fis mordre la poudre à tant de héros dans cette arène terrible. Par ta prudence tomba l'immense Troie. Eh quoi! aujourd'hui qu'arrivé enfin au sein de ton palais, tu défends tes biens et combats les ravisseurs de ton épouse, ton courage peut-il mollir, et déplores-tu ta défaite? Viens, ami, fixe tes pas à mes côtés; vois cette lutte; vois comment, en punissant une troupe ennemie et criminelle, le fils d'Alcime, Mentor, sait reconnaître les bienfaits.

Elle dit; mais avant qu'elle décide en faveur d'Ulysse la balance incertaine de la victoire, elle veut faire éclater la force et la valeur du héros et de son fils, et disparaît tout à coup, s'élançant, sous la forme d'une hirondelle, au faîte du palais. Cependant la cohorte ennemie est enflammée par Agélaüs, Eurynome, Amphimédon, Démoptolème, l'adroit Polybe, et Pisandre fils du fameux Polyctor, les plus illustres et les plus valeureux des chefs échappés au carnage, et qui disputaient leur vie; les autres jonchaient la terre, abattus par le vol des flèches nombreuses.

Amis, s'écrie Agélaüs, bientôt s'anéantira

la force de ce mortel long-temps invincible. Déjà Mentor, après de vaines bravades, a disparu; seul, un petit nombre est sur le pas de cette porte. Mais ne lancez pas à la fois tous vos javelots; d'abord, qu'il n'en vole que six de nos mains, et puisse Jupiter nous donner la gloire de frapper Ulysse ! S'il tombe, nous avons triomphé.

A peine a-t-il dit, que six javelots, lancés avec fureur, volent de leurs mains : mais Pallas rend leur essor inutile; l'un s'enfonce dans le poteau, l'autre se plonge dans la porte solide, ou le lourd fer d'une autre lance fait retentir le mur. Ulysse et les siens ayant échappé à ces traits :

Amis, dit le héros, faut-il maintenant que je vous ordonne de lancer à votre tour vos javelots dans la troupe de ces ravisseurs qui, après tant d'insultes, brûlent de nous exterminer ?

Il dit, et, dirigées avec soin, leurs lances fendent l'air. Ulysse abat Démoptolème, tandis que Télémaque terrasse Euriadès, qu'Elate tombe sous le coup d'Eumée, et Pisandre sous celui du pasteur des bœufs; ces chefs au même instant jonchés sur un long terrain, mordent la poussière. Leurs compagnons reculent à

pas précipités jusqu'au fond de la salle; Ulysse et les siens s'élancent, arrachent des cadavres leurs javelots.

Les rivaux, pleins de rage, font partir une seconde fois leurs fortes et longues lances, qui, détournées encore par la volonté de Minerve, frappent le poteau, la porte, et le mur ébranlé de la lourde pointe de fer; le javelot d'Amphimédon sillonne légèrement la main de Télémaque; celui de Ctésippe rasant le bouclier d'Eumée, et lui effleurant l'épaule, poursuit son vol, et tombe à terre.

A leur tour, le vaillant roi d'Ithaque et ses défenseurs lancent leurs javelots acérés dans la foule ennemie; soudain le vainqueur des remparts, Ulysse, étend Eurydamas parmi les morts; au même temps Télémaque triomphe d'Amphimédon, Polybe est abattu par le pasteur des verrats; Philète perce le sein de Ctésippe, le renverse, et se glorifie ainsi de sa victoire:

O fils de Polytherse, toi qui avais toujours l'injure sur les lèvres, désormais, loin de t'abandonner à ton orgueil insensé, laisse parler les dieux, si fort au-dessus de toi, et que ta langue soit muette. Voici pour le don hospitalier que tu fis naguère à un homme

égal aux dieux, lorsque tu lanças le pied d'un bœuf à ce héros encore étranger et errant dans ce palais.

Ainsi dit le pasteur des troupeaux mugissans. Mais Ulysse, fondant sur ses ennemis et les attaquant de près, perce de sa lance le fils de Damastor, tandis qu'à côté de son père Télémaque enfonce la sienne dans le flanc de Léocrite, qui tombe frappant la terre de son front. Alors Minerve, du haut de la salle, fait éclater l'égide meurtrière. L'ame des rivaux est saisie de trouble et de terreur; ils courent de toutes parts dans cette vaste enceinte, comme, dans l'ardeur de l'été, quand le soleil prolonge les jours, un troupeau entier de bœufs est mis en rage et fuit çà et là par l'attaque ardente, opiniâtre, d'un taon furieux.

Tels que des vautours au bec retors et à la tranchante serre, sortis du sein des montagnes, s'élancent sur de timides oiseaux qui, tremblans d'effroi, fuient du fond de la plaine jusqu'aux nuages; vain asile! les vautours les poursuivent et leur apportent la mort; plus de secours, plus de fuite; ils ravissent leur proie aux yeux des villageois charmés de cette guerre: tels les deux héros et leurs compagnons se jettent dans la foule, immolent de

toutes parts la troupe éperdue : les fronts se fendent sous le glaive ; il s'élève de la terre d'horribles hurlemens ; le sang ruisselle à grands flots dans toute la salle.

Léodès se précipite aux genoux d'Ulysse ; et, les embrassant : Je t'implore humblement, ô roi d'Ithaque, dit-il d'une voix suppliante ; veuille avoir pour moi quelque égard ; que la pitié te parle en ma faveur. Interroge les femmes de ce palais ; je ne me suis rendu coupable ni par mes actions ni par mes paroles ; je m'efforçais au contraire à réprimer l'insolence des rivaux : mais, loin de m'écouter, ils s'abandonnaient au mal en aveugles ; aussi viennent-ils de subir le funeste sort qu'ont mérité leurs attentats. On verra donc un augure, dont l'innocence est sans tache, couché parmi leurs cadavres ; les bienfaits n'auront plus de récompense.

Le courroux enflamme les regards du héros : Puisque tu déclares avoir exercé parmi ces chefs l'art des augures, tu as souvent, dans ce palais, demandé aux dieux que je n'eusse jamais la douce consolation d'y reporter mes pas, que mon épouse te suivît dans ta demeure et te donnât des fils. Non, ne te flatte point d'échapper à ce trépas amer. En même temps sa main terrible, saisissant

un glaive qu'Agélaüs a jeté en recevant la mort, frappe le cou du suppliant; sa bouche murmurait encore des sons articulés lorsque sa tête tombe dans la poussière.

Mais le fils de Terpias, Phémius, qui avait été contraint de chanter parmi les rivaux, échappe à la noire parque. Tenant sa lyre mélodieuse, il s'était retiré près de la secrète issue; là, il délibérait s'il irait dans la cour se réfugier à l'autel domestique consacré à Jupiter, et sur lequel Laërte, ainsi qu'Ulysse, avait allumé tant d'offrandes, ou s'il se précipiterait aux pieds du héros. Il se détermine enfin à jeter ses bras autour des genoux du fils de Laërte : déposant à terre sa lyre sonore entre une urne et un siége brillant, il tombe soudain aux genoux d'Ulysse, et, les embrassant, il lui fait cette prière :

Je t'en conjure, ô fils de Laërte, veuille t'attendrir, et avoir pour moi quelque respect. Tu te prépareras à toi-même des regrets si tu ravis le jour à celui qui, par ses chants, fait les délices des dieux et des mortels. Je n'eus de maître que moi ; un dieu mit dans mon ame ces modulations si variées ; tu seras l'objet de mes chants, comme une divinité ; ne respire donc point mon trépas. Télémaque, ton fils chéri, te dira que ce n'est pas de

mon gré, ni par intérêt, que j'ai paru dans les festins des amans de la reine pour y former des accens mélodieux; mais qu'entraîné par eux, je n'ai pu résister seul à leur nombre ni à leur autorité.

Il dit. Télémaque l'entend, et s'écrie en volant vers son père : Arrête, ton fer ne doit pas toucher l'innocent. Sauvons aussi le héraut Médon qui, dans mon enfance, m'a donné les plus tendres soins. Ah! pourvu qu'il ne soit point tombé sous les coups de Philète ou d'Eumée, ou qu'il ne t'ait point rencontré lorsque la vengeance te précipitait sur les pas éperdus de tes adversaires!

Médon entendit ces paroles. Tremblant sous un siége, et enveloppé de la dépouille récente d'une génisse, le héraut se dérobait au trépas. Il sort de cet asile, jette cette dépouille; et, se précipitant aux pieds de Télémaque, et les embrassant : O prince chéri, dit-il, me voici; épargne-moi, et engage ton père à ne pas me confondre dans la punition que sa juste fureur a fait tomber sur ces chefs insensés, qui dévoraient ses biens, et n'avaient aucun respect pour ta personne.

Ulysse le regardant avec un sourire de bonté : Rassure-toi, dit-il; Télémaque est ton salut. Ton cœur touché saura, et tu pourras

apprendre à tous, combien la sagesse l'emporte sur l'iniquité. Toi et ce chantre fameux, retirez-vous, loin du carnage, dans la cour, tandis qu'ici j'achèverai ce que m'imposent la justice et la vengeance. Ils sortent; se placant près de l'autel du puissant Jupiter, ils portent l'œil de tous côtés, frappés encore de l'aspect du meurtre, et ne pouvant se persuader qu'ils n'en seront pas les victimes.

Maintenant Ulysse promenait partout ses regards sévères, pour s'assurer qu'aucun des chefs ne s'était dérobé à la parque. Il voit leur foule entière étendue dans le sang et dans la poussière. Tels que de nombreux habitans de l'onde, pris par les pêcheurs dans les mailles d'un vaste filet, traînés hors des flots blanchissans de la mer au bord du rivage, et répandus sur le sable aride, languissaient après les vagues, quand le soleil, dardant sur eux ses feux, leur a fait exhaler à tous leur vie en un moment : tels les corps entassés de ces chefs jonchaient la terre.

Alors le prudent Ulysse donne cet ordre à son fils : Va, Télémaque, appelle ma nourrice Euryclée, et vous saurez les desseins qui roulent dans mon ame.

Télémaque, docile à la voix de son père, ébranle la porte du gynécée; et, s'adressant à

la nourrice : O toi qui, chargée du faix des ans, veilles sur nos femmes, viens, mon père veut te donner ses ordres ; hâte la lenteur de tes pas.

Le vent n'emporte pas ces paroles. Elle ouvre la porte et sort ; Télémaque est son guide : elle trouve Ulysse entouré de cadavres, et tout souillé de sang et de poussière. Tel, après avoir dévoré un buffle énorme dont il a triomphé, un lion s'avance fièrement hors de la forêt, la gueule et le poitrail tout ensanglantés ; on ne peut soutenir son aspect épouvantable : tel Ulysse a les mains et les pieds souillés du sang de ses ennemis.

A la vue de ces cadavres, de ce sang qui inonde la salle, et de cette grande victoire, des cris de triomphe sont près de partir des lèvres d'Euryclée ; mais Ulysse réprimant la vivacité de ce transport : Réjouis-toi au fond du cœur, dit-il, respectable Euryclée, et ne laisse pas éclater tes sentimens. Il est barbare de s'abandonner au triomphe sur les cadavres de nos ennemis. Ceux-ci doivent leur trépas à la justice des dieux ; sans distinction du pervers ni du sage, ils ne respectèrent aucun des fils de la terre qui vint les implorer ; aussi leurs iniquités les ont-elles conduits à la fin la plus terrible. Mais (je veux l'apprendre de ta bouche) fais-moi connaître les femmes de ce

palais qui m'ont outragé, et celles qui ne sont point coupables.

Tu entendras, ô mon fils, l'exacte vérité, répond la fidèle Euryclée. Parmi les cinquante femmes de ta maison, auxquelles nous avons enseigné l'art de manier la navette et l'aiguille, de préparer la laine, enfin de bannir par le travail la pensée de la servitude; parmi ces esclaves il en est douze qui, parvenues au comble de l'impudence et de l'iniquité, n'honorent ni moi ni même Pénélope. Télémaque depuis peu est adulte; sa mère ne lui a pas permis de prendre ici l'autorité sur les femmes. Mais je cours à l'appartement de ton épouse pour lui apprendre la plus heureuse nouvelle. Un dieu l'a plongée dans le sommeil.

Ne la tire point encore du repos, reprit le prudent Ulysse : contente-toi d'appeler les femmes qui, dans mon absence, se sont couvertes d'opprobres.

La vieille Euryclée sort pour appeler ces femmes, et les anime à paraître. Cependant Ulysse rassemble Télémaque et les deux pasteurs. Ordonnez d'abord à ces esclaves perfides, leur dit-il, d'enlever ces cadavres, et qu'une eau pure et la molle éponge, passant sur les tables et les siéges, leur rendent l'éclat. Quand vous aurez purifié ma demeure,

conduisez ces femmes coupables entre le donjon et la muraille de la cour ; là, livrez-les au tranchant du glaive ; qu'elles expirent, et que les nœuds illicites qui les unirent en secret à ceux qui briguaient la main de mon épouse, soient effacés de leur souvenir.

Il dit. Toutes ces femmes arrivent en troupe et d'un pas empressé. Elles poussent des cris lamentables, et versent des ruisseaux de larmes. Cependant, deux à deux et l'une en face de l'autre, elles emportent les cadavres glacés, et les déposent au bout du portique : Ulysse même leur donne cet ordre, il en presse l'exécution ; elles sont contraintes d'obéir. Puis abreuvant d'eau limpide l'éponge poreuse, elles la passent sur les tables et sur les siéges jusqu'à ce qu'ils aient repris leur éclat ; tandis que Télémaque et les deux pasteurs, armés de rudes brosses, ratissent le terrain, ces femmes enlèvent les souillures. Après que l'ordre et la propreté sont rétablis dans le palais, ils en font sortir ces esclaves, et les conduisent entre le donjon et la muraille de la cour, dans une étroite enceinte où la fuite est impossible. Télémaque prend la parole : Voici le moment d'expier, non par le fer, mais par une mort honteuse, les sacriléges forfaits que, pour notre déshonneur,

vous commîtes depuis tant d'années contre ma mère et moi, et les impudiques nœuds qui vous unirent à nos persécuteurs.

Il dit; entourant une colonne du câble d'un navire azuré, il l'attache au donjon à une assez grande hauteur pour que ces scélérates, auxquelles un vil supplice est destiné, ne puissent pas toucher du pied la terre. Telles que des grives ou des colombes, déployant leurs ailes et volant à leurs retraites, s'élancent toutes à la fois dans un nid odieux, le rets dont on environna les buissons : telles, rangées sur une ligne, ayant toutes autour du cou le nœud fatal, ces femmes perfides subissent une mort terrible et ignominieuse. Elles agitent un moment leurs pieds, et ne sont plus.

Le fils d'Ulysse et les pasteurs conduisent Mélanthe, à travers le palais et le portique, dans la même place. Le fer cruel lui abat le nez et les oreilles ; on le mutile pour livrer sa chair aux animaux voraces ; on lui coupe les mains et les pieds dans l'ardeur du courroux et de la vengeance. Après s'être plongés dans le bain, ils rejoignent le héros. La justice est accomplie.

Alors s'adressant à sa nourrice : Femme âgée, dit Ulysse, apporte-moi du soufre et du feu pour dégager l'air de ses poisons et

purifier ce palais. Cours ensuite, et amène Pénélope et ses femmes; qu'animées par ta voix, toutes se rassemblent.

Cet ordre, ô mon fils, me remplit de joie, repartit Euryclée : mais permets qu'auparavant j'aille te chercher de riches vêtemens; qu'on ne te voie plus dans ton palais sous ce vil extérieur, indigne de toi et de ta fortune.

Avant tout, dit Ulysse, allumons dans cette demeure l'encens qui en écartera les malédictions. Euryclée obéit; elle apporte le feu et le soufre. Le parfum, par les soins du héros, s'élève et se répand dans la salle, le portique, la cour et tout le palais. Cette femme âgée court enfin appeler toutes les esclaves et les exciter à paraître. Tenant des flambeaux, elles viennent, se précipitent dans la salle, environnent Ulysse en foule, remercient le ciel de son retour; et, lui prenant la main, elles la baisent avec respect, et font éclater les transports les plus vifs de leur zèle et de leur attachement. Ulysse est attendri; des soupirs sortent de ses lèvres, et des larmes délicieuses coulent de ses yeux : il reconnaît toutes ces esclaves.

FIN DU CHANT VINGT-DEUXIÈME.

REMARQUES

SUR LE CHANT VINGT-DEUXIÈME.

LA catastrophe décrite dans ce chant n'a pas été à l'abri de la critique. Les exploits d'Ulysse ont paru impossibles. Dire que Pallas vint au secours de ce chef ne serait pas une apologie suffisante. Longin a trouvé de l'absurdité dans ce récit d'Homère. Scaliger a demandé pourquoi les prétendans, qui ont tous des épées, ne se jettent pas sur ce héros.

Pope a solidement répondu : Il faut observer qu'Ulysse défend un passage étroit : il peut faire tête à un grand nombre d'ennemis. L'histoire nous rapporte des exemples semblables. Coclès seul défend un pont contre toute l'armée de Porsenna, jusqu'à ce que les Romains l'aient rompu. Léonidas, avec une poignée de troupes, défend quelque temps le pas des Thermopyles contre une armée prodigieuse. Il faut se rappeler que la victoire, dans les combats des anciens, était décidée par la force du corps; les hommes les plus forts étaient les plus grands héros. Homère ne passe guère les bornes de la vérité historique, quand il décrit Achille mettant en fuite des escadrons entiers des Troyens. Ainsi, dans l'Ecriture, nous voyons Goliath défaire des armées. On pourrait ajouter à ces réflexions de Pope, que les prétendans, énervés par les plaisirs, sont plus arrogans que braves; qu'Ulysse a profité de la consternation où son retour les a plongés, pour abattre leurs principaux

chefs, et que les motifs les plus forts animent sa valeur, tandis qu'au contraire la défiance et la crainte sont le partage ordinaire de l'injustice. Hercule, dans une tragédie d'Euripide, trouvant, à son retour dans sa patrie, des circonstances à peu près pareilles à celles où se trouve Ulysse, tient ce langage : « Je vais renverser la « maison de ce tyran ; sa tête, abattue par moi, sera « livrée aux animaux ; tous ceux dont mes bienfaits « ont fait des ingrats seront punis ; les uns seront ter- « rassés par cette massue victorieuse, les autres dissipés « par ces flèches ailées ; je remplirai de cadavres le « fleuve entier d'Ismène ; les eaux limpides de Dircé « seront ensanglantées ».

Rapin admire la conduite d'Homère dans ce chant. Ce poëte a voulu qu'Ulysse dût à lui seul, à sa prudence et à sa valeur, son rétablissement sur le trône. C'est pour cela qu'il écarte tous les moyens faciles, et l'expose aux plus grands dangers.

Homère décrit ce combat d'Ulysse avec beaucoup de feu ; on y reconnaît le chantre de la guerre. Le génie de ce poëte n'avait pas baissé quand il chanta Ulysse : s'il prend, dans l'Odyssée, un ton moins élevé que dans l'Iliade, c'est que ce ton était propre à son dernier poëme : dès que son sujet le demande, quoiqu'il soit au quarante-sixième des chants qu'il ait enfantés, il se retrouve assez d'haleine pour tirer de la trompette épique des sons mâles et guerriers.

(Page 227. S'élance sur le large seuil.)

Afin de n'être pas enveloppé, et pour empêcher

qu'aucun des prétendans ne pût sortir pour appeler du secours. Platon a été frappé de ce passage; car il l'a remarqué avec plusieurs autres passages dans son dialogue intitulé Ion, où Socrate dit : « Quand vous « récitez emphatiquement ces vers héroïques, et que « vous ravissez vos auditeurs en leur représentant ou « Ulysse qui saute sur le seuil de la porte, qui se fait « connaître aux prétendans, et qui verse à ses pieds « ses flèches; ou Achille qui s'élance sur Hector, etc. ».

(Page 229. Oui, il s'est commis envers toi des injustices.)

Le poëte a montré de l'adresse en mettant cet aveu dans la bouche même d'Eurymaque. Leur punition est juste.

(Page 233. Voler dans l'appartement.)

Il est impossible de se faire une juste idée des édifices de ces temps reculés. Les anciens avaient tracé un plan où ils avaient marqué le vestibule qu'occupait Ulysse, la fausse porte que gardait Eumée, l'escalier dérobé par où Mélanthe était monté à l'appartement des armes où l'on pouvait aller par deux différens endroits, la cour et tout le reste; et l'on voyait encore ce plan dans les anciens manuscrits. Il faut croire qu'il n'y avait pas de communication entre l'appartement des armes et la cour.

Eustathe donne une explication toute différente des divers passages qui représentent l'intérieur de la maison

d'Ulysse ; mais elle ne m'a point paru y répandre plus de clarté.

Il n'est pas besoin de croire que Mélanthe ait porté à la fois toutes ces armes ; il fit apparemment deux ou trois voyages. Cependant Aristarque avait marqué cet endroit comme suspect. Télémaque a dû prendre la place d'Eumée pour garder la fausse porte, quand celui-ci monte à l'appartement des armes : mais Homère ne le dit point.

(Page 235. Fermez-en la porte avec soin.)

J'ai suivi, avec Ernesti, le sens le plus naturel. Ulysse leur ordonne de fermer la porte, afin que personne ne vienne au secours de Mélanthe pendant qu'ils le lieront.

(Page 238. Sous la forme d'une hirondelle.)

Comme ces peuples superstitieux prenaient pour la marque de la présence d'un dieu quelque oiseau qui paraissait dans un moment critique, peu à peu ils s'étaient accoutumés à croire que les dieux qui les secouraient avaient pris la figure de cet oiseau ; ou peut-être même que c'est la poésie qui a habillé ainsi cette première idée. Chaque dieu avait un oiseau qui lui était consacré. Pallas prend ici la forme d'une hirondelle, parce que c'est un oiseau domestique ; cette métamorphose était la plus convenable en cette occasion.

(Page 240. Voici pour le don hospitalier.)

On a dit depuis en Grèce : « Voici le présent pour le

« pied de bœuf » ; c'était un proverbe qu'on appliquait à ceux qui recevaient le salaire du mal qu'ils avaient fait. Homère a fourni sa langue de beaucoup de proverbes ; ce qui n'arrive qu'aux grands poëtes.

(Page 241. Tels que des vautours.)

Madame Dacier, avec quelques commentateurs, croit qu'Homère a voulu peindre ici la chasse que nous appelons DU VOL, c'est-à-dire la chasse avec des oiseaux de proie. Pope l'a expliqué de même. J'ai suivi le sens le plus naturel de ce passage. Ernesti observe que l'explication de madame Dacier est réfutée par ces mots : « Ces oiseaux qui viennent des montagnes ».

Ces vers de Virgile font sentir toute la justesse de la comparaison précédente, tirée du taon.

Est lucos Silari circa, ilicibusque virentem
Plurimus Alburnum volitans, cui nomen asilo
Romanum est ; œstron Graii vertere vocantes :
Asper, acerba sonans, quo tota exterrita sylvis
Diffugiunt armenta : furit mugitibus æther
Concussus, sylvæque, et sicci ripa Tanagri.

GEORG. LIB. III.

(Page 245. Ils portent l'œil de tous côtés.)

Le tableau du carnage affreux qu'ils viennent de voir, ne saurait s'effacer si promptement de leur esprit. Cela est dans la nature.

L'autel de Jupiter HERCÉE était dans la cour du palais, ainsi nommé de ἕρκος, le mur de la cour. Cet autel était élevé en plein air ; on y sacrifiait à Jupiter le

gardien, et, dans le palais, à Jupiter défenseur du foyer, ἑρκεῖος. Jupiter eut, sous le même nom, le même culte chez les Romains.

> Cui nihil Hercæi profuit ara Jovis.
>
> OVIDE.

On sait que chez les juifs on fuyait aussi à l'autel comme dans un lieu de refuge.

(Page 246. Tel .... un lion.)

Les comparaisons sont aussi rares dans l'Odyssée qu'elles sont abondantes dans l'Iliade. Le sujet de l'Iliade est grand, et fournit des actions héroïques qui élèvent l'imagination et qui demandent d'être rendues sensibles par la grandeur des idées et des images: l'Odyssée offre un sujet moral qui doit être expliqué plus simplement. La grandeur des choses ou leur singularité attire les comparaisons; ce chant XXII, qui est d'un ton plus élevé que les autres, et plus approchant du ton de l'Iliade, a seul plus de comparaisons que plusieurs d'entre eux ensemble.

(*Ibid.* Il est barbare de s'abandonner au triomphe sur les cadavres.)

Cette maxime qu'Homère met dans la bouche d'Ulysse, peut marquer que, lorsque ce poëte a rapporté dans l'Iliade les discours quelquefois remplis d'orgueil et d'insolence que les chefs adressaient à ceux qu'ils avaient tués, il n'approuvait pas ces discours, et qu'il peignait les mœurs de ces temps. La même maxime

indique aussi que tous ces chefs n'étaient pas animés de la même férocité.

(Page 248. Livrez-les au tranchant du glaive.)

Aujourd'hui nous trouverions affreux qu'un prince donnât à son fils le soin d'une si terrible exécution; mais telles étaient les mœurs barbares de ces temps-là. Les princes étaient les maîtres de faire punir les coupables par ceux qu'ils voulaient choisir, et ils ne trouvaient pas que cela fût indigne de leurs fils mêmes. Nous en voyons des exemples dans l'Ecriture. Quand Gédéon eut fait prisonniers deux rois des Madianites, il ordonna à Jéther, son fils aîné, de tirer son épée, et de les tuer en sa présence. Jéther, qui était très-jeune, eut peur, et Gédéon les tua lui-même. Madame Dacier dit que ces exemples sont très-respectables.

Virgile nous apprend que Déiphobe fut à peu près traité par ses ennemis comme Mélanthe :

> Laniatum corpore toto
> Deiphobum vidit, lacerum crudeliter ora,
> Ora, manusque ambas, populataque tempora raptis
> Auribus, et truncas inhonesto vulnere nares.
>
> ÆNEID. LIB. VI.

Homère, ainsi que Virgile, condamne ces mœurs barbares : celui-ci dit CRUDELITER; le premier donne au fer l'épithète de CRUEL.

(*Ibid.* Entre le donjon et la muraille de la cour.)

Le THOLUS, selon Didyme, était un petit bâtiment

rond qui était dans la basse-cour, dont le toit finissait en pointe, et où l'on serrait tous les ustensiles du ménage.

(Page 249. Telles que des grives.)

Madame Dacier a beaucoup abrégé et adouci ce passage : je l'ai rendu avec fidélité. Le lecteur doit se souvenir que c'est un poëte ancien.

(*Ibid.* Apporte-moi du soufre et du feu.)

De toute ancienneté le soufre a été employé aux expiations : nous en avons une preuve dans le livre de Job, où Baldad, parmi les malédictions qui doivent tomber sur les impies, met celle-ci : « On habitera leur « maison, et l'on y répandra du soufre ». Pline parle de l'usage qu'on faisait du soufre dans les purifications. D'ailleurs on croyait qu'une maison était souillée par un mort.

FIN DES REMARQUES SUR LE CHANT XXII.

CHANT XXIII.

La vieille Euryclée, avec une joie triomphante, monte à l'appartement de sa maîtresse, pour lui annoncer que ce palais possède l'époux, objet d'un tendre amour; ses genoux ne sont plus tremblans, elle marche par bonds. Déjà elle s'écrie, penchée sur la tête de la reine : Réveille-toi, Pénélope, ma fille chérie, pour voir de tes yeux ce qui si long-temps fut chaque jour l'objet de tes désirs. Ulysse est arrivé; oui, il est enfin dans sa demeure, et il a exterminé tous ces chefs superbes qui désolaient sa maison, ravageaient ses biens, et tramaient la mort de son fils.

Bonne nourrice, répond la prudente Pénélope, les dieux t'ont jetée dans le délire; hélas! ils ont le pouvoir de convertir la plus haute sagesse en folie, et la folie en sagesse; ils ont frappé ta raison, jusqu'à ce jour si droite et si éclairée. Pourquoi te jouer de moi par ces discours mensongers, comme si je n'étais pas assez abymée dans la douleur? et pourquoi me tirer de ce sommeil dont les douces ombres enveloppaient ma paupière et captivaient mes sens? Je n'en ai point

goûté de si délicieux depuis qu'Ulysse est parti pour cette Troie, nom funeste. Descends, retourne à tes travaux. Si quelque autre de mes femmes m'eût arrachée au sommeil pour me tenir de semblables discours, je l'eusse renvoyée en l'accablant de tout le poids de ma colère; rends grâce à ta vieillesse de mon indulgence.

Je suis bien éloignée de te jouer, ô ma fille, répond la fidèle Euryclée. Ulysse, Ulysse lui-même est arrivé; ce palais le possède, ainsi que je te l'annonce; cet étranger que tous ici comblaient de tant d'ignominie, c'est Ulysse. Télémaque, depuis plusieurs jours, savait le retour de ce chef; mais il cachait prudemment les secrets de son père, afin de punir avec éclat les violences des plus insolens des hommes.

A ces mots, la reine, transportée de joie, s'élance de sa couche, embrasse Euryclée; des pleurs baignent son visage. Ne m'en impose pas, dit-elle; devons-nous bien croire, ma mère, ainsi que tu le racontes, qu'il soit dans ce palais? Comment lui seul a-t-il pu triompher de cette foule audacieuse qui toujours obsédait cet asile?

Je n'en ai pas été le témoin, et je l'ignore,

lui répond la nourrice ; j'ai seulement entendu les gémissemens et les cris de ceux qu'on immolait. Assises au fond de notre appartement, les portes étroitement fermées, nous étions remplies de terreur, jusqu'à ce qu'enfin mon oreille a été frappée de la voix de ton fils Télémaque, qui m'appelait par l'ordre de son père. J'ai trouvé Ulysse debout au milieu des cadavres ; entassés autour de lui, ils couvraient le terrain de la salle. Oui, la joie eût dissipé la sombre tristesse de ton ame, si tu l'eusses vu ensanglanté, comme un lion, du carnage de ses ennemis. Maintenant leurs corps sont amoncelés aux portes de la cour ; allumant une grande flamme, il purifie sa superbe demeure, et m'envoie pour t'amener à ses yeux. Suis-moi ; après avoir souffert l'un et l'autre tant d'infortunes, livrez vos cœurs à la joie. Le désir qui t'a si long-temps consumée est enfin exaucé : il est vivant dans ses foyers, il vous a retrouvés toi et ton fils, et il s'est vengé de tous ses ennemis dans le palais qu'ils avaient déshonoré.

Ma chère Euryclée, dit Pénélope, modère l'excès de ta joie. Hélas ! tu sais avec quels transports nous le verrions tous reparaître, et sur-tout moi et son fils, le seul fruit de notre

hymen; mais je ne puis me persuader de la vérité de ton récit. Quelqu'un des immortels, indigné de tant de forfaits, et touché de nos gémissemens, aura immolé ces chefs téméraires. Quiconque implorât leur compassion, ils ne respectaient aucun mortel, sans distinction du juste ni du pervers; voilà ce qui a fait tomber sur eux ce châtiment terrible. Quant à Ulysse, l'espoir même de son retour s'est évanoui; l'infortuné! sans doute il n'est plus.

O ma fille, reprit la nourrice Euryclée, quel mot est échappé de tes lèvres! Quoi! ton époux est au sein de ses foyers, et tu dis qu'on ne l'y verra jamais reparaître! ton cœur sera-t-il donc toujours fermé à la persuasion? Mais je puis dissiper ta méfiance par un signe certain; c'est la cicatrice, cette empreinte ancienne de la blessure que lui fit la défense éclatante et terrible d'un sanglier; je l'ai reconnue en baignant ses pieds, et j'allais te l'apprendre lorsqu'il porta sa main sur ma bouche et me retint avec prudence. Suis-moi; pour gage, je te livre ma personne; si je t'en impose, ravis-moi le jour dans les plus cruels supplices.

Ma mère, dit Pénélope, n'espère pas, mal-

gré ton expérience et ta sagesse, d'approfondir les décrets des dieux immortels. Cependant allons trouver mon fils, et voir les rivaux immolés et notre libérateur.

En disant ces mots elle sort, descend les degrés. Le cœur lui bat avec force ; elle est irrésolue ; interrogera-t-elle à l'écart celui qui paraît être son époux, ou se précipitera-t-elle entre ses bras ? Elle arrive, passe le seuil, s'assied devant la flamme du foyer en face d'Ulysse, qui, adossé à une haute colonne, placé sur son trône, et l'œil baissé, attendait que sa vertueuse épouse le reconnût et lui adressât la parole. Elle garde un long silence ; son cœur est insensible d'étonnement ; ses immobiles regards sont fixés sur Ulysse ; tour à tour elle est prête à le nommer son époux, et le méconnaît sous ces honteux vêtemens. Télémaque surpris lui fait ces reproches : O ma mère, si tu n'as pas abjuré ce nom, par quelle cruelle insensibilité es-tu assise devant mon père sans l'interroger, sans lui adresser la parole ? Quelle autre femme montrerait une froideur si glacée à un époux qui, après vingt années d'infortunes, reviendrait dans sa patrie ? Un rocher est moins dur que ton cœur.

Mon fils, repartit Pénélope, mon cœur est saisi d'étonnement; je ne puis interroger ce mortel, je ne puis lui adresser une parole ni fixer long-temps sur lui mes regards. Mon Ulysse est-il enfin devant moi? est-il vrai que son palais le possède? Tous nos doutes seront bientôt dissipés; il est des signes tirés de l'intérieur de notre retraite, où nul ne pénètre, et dont nous avons seuls la connaissance.

Le sourire de la satisfaction éclate dans les traits du héros; il se tourne vers son fils: O Télémaque, dit-il, souffre que ta mère ne se rende qu'à l'évidence; le doute sera bientôt banni de son ame. Ces traits défigurés, ces lambeaux, partage du malheur et de l'indigence, lui inspirent de l'éloignement, et lui font méconnaître son époux. Nous cependant délibérons sur le parti qu'il faut prendre. Celui qui n'a ravi le jour qu'à un seul citoyen né dans l'obscurité, et auquel ne survivent qu'un petit nombre de vengeurs, fuit, abandonne ses parens, sa patrie. Nous, nous avons abattu le rempart de ces contrées, la plus illustre jeunesse de l'île d'Ithaque. Considère ce que nous impose ici la prudence.

Mon père, répond le sage Télémaque, c'est à toi de prononcer, toi dont la prudence est

si éminente qu'aucun mortel n'oserait t'en disputer la palme. Nous suivrons tous avec alégresse un tel guide, et j'ose assurer que mon courage, si ma force le seconde, ne sera pas languissant.

Je dirai donc, reprit Ulysse, ce que la prudence nous ordonne. Après avoir pris un bain, couvrez-vous de beaux vêtemens, vous et les femmes de cette maison, et que le chantre divin, ébranlant les cordes de sa lyre sonore, vous précède et vous anime à former avec joie des pas cadencés, afin que ces accords et ces pas, entendus des passans et des voisins, leur fassent dire : C'est la fête nuptiale. Ainsi l'agile renommée ne répandra pas la nouvelle du carnage des rivaux, que nous ne soyions arrivés dans nos champs ombragés. Là, nous attendrons que Jupiter nous inspire et nous seconde.

Il parle, et l'on exécute ses ordres. Ils entrent dans le bain ; de beaux vêtemens les couvrent ; les femmes paraissent avec les ornemens de la parure. Le chantre divin, saisissant sa lyre sonore, excite en eux le désir de se livrer au doux charme de l'harmonie et d'une noble danse. Les pas et les sauts cadencés des hommes et des femmes, aban-

donnés aux transports de la joie, ébranlent et font retentir la vaste enceinte du palais.

On n'en peut douter, s'écrient ceux qui, hors de cette demeure, entendaient le bruit de cette fête ; l'un des chefs vient enfin d'obtenir la main si briguée de la reine. Épouse indigne ! elle n'a pu, jusqu'au retour de l'infortuné, veiller sur la maison et les biens de l'époux auquel elle fut unie en son printemps. C'est ainsi qu'ils parlaient, bien éloignés de savoir ce qui venait d'arriver dans ce palais.

Cependant le magnanime Ulysse, par les soins de la vieille Eurynome, jouit enfin du bain dans sa demeure ; elle l'arrose d'huile, et le décore de superbes vêtemens. Une beauté divine, par la volonté de Minerve, se répand sur les traits du héros. Il rentre, on l'eût pris pour l'un des immortels ; il va reprendre sa place sur son trône en face de son épouse, et après quelques momens de silence, il lui dit :

Femme extraordinaire, les dieux, habitans de l'Olympe, t'ont donné, plus qu'à aucune autre de ton sexe, un cœur insensible. Non, il n'est point de femme qui s'obstinât à témoigner autant de froideur à son époux revenu, après vingt années d'absence et à travers de si nombreuses disgrâces, dans sa terre natale.

Ma nourrice, j'ai besoin de repos, prépare ma couche ; je me rendrai dans ma retraite. Le fer est moins dur que le cœur de cette épouse.

Noble personnage, repartit Pénélope, une sage réserve est mon caractère ; je ne suis point animée de fierté ni de mépris, mais aussi je ne me laisse point éblouir. Les traits d'Ulysse sont bien gravés dans ma mémoire, tel que je le vis lorsque son navire aux longues rames quitta les bords d'Ithaque. Euryclée, obéis à ses ordres, prépare sa couche placée hors de l'appartement qu'il se bâtit lui-même, et prends soin d'y étendre des peaux, des tapis et de riches couvertures. Elle dit, voulant connaître à ce dernier signe s'il était son époux.

Mais Ulysse, saisi d'indignation contre sa vertueuse épouse : O Pénélope, s'écria-t-il, de quelles paroles viens-tu de me blesser ! Qui donc a déplacé ma couche sacrée ? est-ce la main d'un dieu ? un mortel ne pourrait même l'ébranler sans de grands efforts, fût-il dans la vigueur des ans et le plus adroit de sa race. Cette couche, faite avec art (et ce signe doit achever de bannir ta défiance), est mon ouvrage sans que personne m'ait secondé.

Dans l'enceinte de ma cour, un olivier fleurissant étendait un vaste feuillage ; le tronc épais était aussi droit qu'une colonne. Il fut le centre autour duquel je bâtis, avec des pierres étroitement unies, ma chambre nuptiale ; l'ayant couverte d'un beau toit, et fermée de portes solides, inébranlables, j'abats la tête chevelue de l'olivier ; et, polissant, avec le fer, ce tronc depuis ses racines et dans son contour, je l'aligne au cordeau, et le travaille avec art ; il est le superbe soutien de ma couche ; la tarière le perçant de toutes parts, je n'abandonne point cet ouvrage qu'il ne sorte accompli de mes mains ; l'or, l'argent et l'ivoire y confondent partout leur éclat varié, et je borde la couche entière de peaux de brillante pourpre.

Ce détail doit me faire connaître ; mais j'ignore, ô mon épouse, si cette couche repose encore sur son ancien fondement : quel homme a été assez téméraire pour la transporter dans une autre place, et pour abattre le tronc antique et vénérable de cet olivier ?

Ces mots bannissent tous ses soupçons, et lui dévoilent Ulysse son époux ; son cœur palpite avec violence, ses genoux se dérobent sous elle ; elle est prête à s'évanouir. Bientôt

coule de ses yeux un torrent de larmes ; elle court à celui qu'elle a méconnu ; les bras ouverts, elle s'élance au cou d'Ulysse ; et, lui prodiguant les marques d'un tendre amour : Ne sois point irrité, dit-elle, cher époux, toi qui, en toute occasion, te montras le plus prudent des mortels. Les dieux nous ont condamnés à l'infortune, et nous ont envié le bonheur de couler dans une douce union les jours de notre jeunesse et d'arriver au terme de la vie, sans que le sort nous séparât. Ne t'irrite point ; pardonne si, dès ton abord, mon cœur ne s'est pas épanché, si, comme en ce moment, je ne t'ai pas serré dans mes bras. J'ai toujours tremblé qu'un étranger ne trompât ma confiance ; combien d'hommes ne respirent que la fraude ! Jamais la fille de Jupiter, Hélène, n'eût reçu un étranger dans sa couche, si elle avait prévu qu'un jour elle serait ramenée avec honte par les fils belliqueux de la Grèce dans sa patrie. Un génie malfaisant lui inspira l'audace d'exécuter une action odieuse, et son ame ne connut le poison qui la corrompait que lorsqu'elle en sentit le ravage, poison qui a été la première source de nos propres infortunes. Mais tu m'as donné un signe non trompeur de ta venue ; tu m'as

décrit notre couche, que ne vit aucun mortel, excepté nous deux, et une seule esclave, la fidèle Actoris, que mon père me donna pour m'accompagner à Ithaque, et qui veille aux portes de notre chambre nuptiale; tu triomphes enfin de l'obstination qui rendait mon ame dure et insensible.

Ces paroles redoublent l'attendrissement d'Ulysse. Il pleure, tenant contre son cœur son épouse chérie et fidèle. Ainsi que l'aspect de la terre comble les souhaits de ceux dont les bras fendirent la mer après que Neptune fracassa leur solide vaisseau battu des bruyans aquilons et des vagues enflées; un petit nombre, échappé au noir abyme, nage, et, tout souillé de l'écume durcie de l'onde salée, atteint enfin la rive, heureux d'avoir fui le trépas: ainsi Pénélope fixait ses regards charmés sur son époux, et ne pouvait dégager la tête du héros de ses bras d'albâtre. Et l'Aurore, en colorant le ciel de ses roses, les eût encore vus livrés à ces épanchemens mêlés d'un souvenir amer, si Minerve, arrêtant la Nuit près de la fin de sa course, n'eût retenu le Soleil dans les flots de la mer, et retardé le moment où, montant sur son trône d'or et attelant les impétueux et brillans coursiers,

Lampe et Phaéton, qui traînent son char, il apporte la lumière aux mortels.

Ulysse rompt enfin le silence : O mon épouse, dit-il, nous ne sommes point arrivés au terme de nos longues disgrâces ; le sort veut que la carrière en soit immense ; l'avenir me réserve encore de tristes et pénibles travaux que je dois accomplir. Ainsi me le prédit l'ombre de Tirésias, le jour où le désir de procurer un heureux retour à mes compagnons et à moi-même, me fit descendre dans la demeure des enfers. Mais oublions ces maux ; rendons-nous à notre couche : viens ; que des momens plus doux et un sommeil paisible succèdent enfin à nos infortunes.

Je te suivrai, dit Pénélope, quand tu le désireras, puisque les dieux t'ont ramené dans ta patrie et dans ton palais. Toutefois (ils ont réveillé dans ton esprit ce triste souvenir) ne puis-je connaître les revers que tu dois combattre encore ? ils ne me seront pas toujours cachés ; j'ai le courage de les vouloir apprendre dès ce moment.

Infortunée ! lui répond-il, pourquoi m'obliger à te révéler cet oracle ? Tu le veux ; je vais te satisfaire ; tu partageras le chagrin qui trouble ma joie. L'aviron en main, je dois

parcourir encore la terre jusqu'à ce que j'arrive chez un peuple auquel la mer soit inconnue, qui n'assaisonne point de sel ses alimens, et qui n'ait jamais vu ni proue colorée ni rames, ces ailes des vaisseaux. Voici le signe qui seul bornera ma longue course. Il faut qu'un passant dise, à l'aspect du large aviron qui chargera mon épaule : C'est le van de Cérès. Alors j'enfonce l'aviron dans le sein de la terre, j'immole à Neptune un belier, un taureau, un verrat, et, retourné dans ma demeure, je fais ruisseler le sang des hécatombes en faveur de tous les immortels, selon les rangs dont ils sont honorés dans l'Olympe. Le dieu des mers n'étant plus irrité contre moi, j'exhalerai doucement le souffle de la vie, loin des tempêtes, après qu'une heureuse vieillesse m'aura par degrés conduit aux bords du tombeau, et en mourant je verrai autour de moi mes peuples jouir de la félicité. Voilà ce que je dois attendre de l'avenir.

Puisque les dieux, dit la sage Pénélope, t'ont promis une vieillesse qui doit te faire oublier tes infortunes, consolons-nous dans l'espoir qu'elle sera enfin pour toi un port assuré.

Cependant, à la lumière éclatante des flambeaux, Eurynome et Euryclée formaient des tapis les plus doux la couche d'Ulysse. Dès qu'elles ont rempli ces soins, la nourrice âgée va chercher le repos, tandis qu'Eurynome, tenant un flambeau, précède les deux époux qui se rendent à leur chambre nuptiale; et lorsqu'ils y sont arrivés, elle se retire. Ulysse conduit son épouse vers la couche ancienne et révérée.

Télémaque et les deux pasteurs font cesser les danses; par leurs ordres, la terre n'est plus frappée du pied agile; les femmes se rendent à leurs retraites; le sommeil règne dans le palais.

Les deux époux, après les premiers transports de leur tendresse, se livrent aux charmes d'un entretien paisible. La plus vertueuse des femmes raconte tout ce que lui fit souffrir le spectacle continuel de cette multitude effrénée qui, sous le prétexte de rechercher sa main, répandait partout l'insulte et le ravage, immolait ses génisses, dévastait ses bergeries, et consumait les vins les plus précieux. Le magnanime Ulysse, à son tour, raconte tous les maux qu'il fit aux nations ennemies, et combien il eut lui-même à lutter

contre l'infortune; il n'omet aucun détail intéressant. La reine se plaisait à l'écouter; et le sommeil, tant que dure ce récit, n'inclinait point sa paupière.

Il remonte au temps où il vainquit les Ciconiens : il dit comment il aborda aux terres fertiles des Lotophages, tous les revers qu'il essuya chez le cyclope, et la vengeance qu'il tira de ce monstre inaccessible à la pitié, et qui engloutit ses braves compagnons; son arrivée chez Eole, qui le reçut avec bonté et favorisa son retour; les destins ne voulant pas encore qu'il revît sa patrie; la tempête, sourde à ses gémissemens, et emportant une seconde fois sa flotte, loin de sa route, sur l'espace immense des mers; son débarquement chez le roi des Lestrigons, qui perdirent sa flotte et ses guerriers, à l'exception d'un seul navire, sur lequel il eut le bonheur d'échapper au trépas; les ruses dangereuses de l'enchanteresse Circé; comment, pour consulter l'ombre thébaine de Tirésias, il pénétra, avec un navire, jusque dans la ténébreuse demeure de Pluton, où il revit tous les amis que le sort lui avait enlevés, et celle qui le mit au jour et cultiva son enfance. Il dit les chants mélodieux des Sirènes, les

rochers errans, l'horrible Charybde, et cette Scylla à laquelle n'échappa encore aucun des nautonniers qu'un destin malheureux conduisit à son antre; le sang des troupeaux sacrés du Soleil répandu par la main de ses compagnons; son rapide vaisseau fracassé par la foudre du dieu qui ébranle l'Olympe; la perte soudaine de tous ses compagnons chéris; quel sort le déroba seul à la parque; son arrivée dans l'île d'Ogygie, chez la nymphe Calypso, qui, désirant de se l'attacher par les nœuds de l'hyménée, le retint si long-temps dans sa grotte, lui consacra ses soins, et lui promit l'immortalité, offre qui ne put ébranler un moment la constance d'un époux fidèle; enfin comment, après les plus grands périls, il atteignit la terre des Phéaciens, qui l'honorèrent comme un dieu, et qui, en lui prodiguant l'or, l'airain, et de riches vêtemens, le ramenèrent, sur un de leurs vaisseaux, jusque dans sa patrie. Cette dernière parole sortait de ses lèvres, lorsque le doux sommeil, baume des soucis, s'empare de lui et coule dans ses membres.

Dès que le héros a goûté les charmes de l'amour et du sommeil, Minerve, loin de retenir plus long-temps l'Aurore, l'excite à

s'élever sur son char et à porter la lumière aux humains. Ulysse, supérieur à la mollesse, quitte au même instant sa couche; et, s'adressant à son épouse : O Pénélope, dit-il, nous avons bu jusqu'à la lie la coupe de l'infortune, toi qui achetais par tant de larmes mon retour, et moi que Jupiter et tous les dieux, malgré mes vœux et mes efforts, enchaînaient, comme pour jamais, loin de ma patrie. Puisqu'enfin le ciel nous a ramenés dans les bras l'un de l'autre, veille aux débris de nos biens dans ce palais : quant aux troupeaux dont les plus iniques des hommes m'ont dépouillé, mes acquisitions, et les dons de mes peuples me dédommageront de ces pertes; toutes mes étables seront bientôt remplies. Cependant je vais trouver dans son jardin ombragé mon respectable père, miné par les regrets qu'il donne à son fils. Ecoute cet avis, que ta prudence même te suggérera. Dès l'apparition du jour, la Renommée répandra le bruit de la mort des chefs tombés sous mes coups. Renferme-toi avec tes femmes dans ton appartement au faîte de ce palais, et, quel que soit le concours du peuple, garde-toi de paraître.

Il dit : se couvrant de son armure terrible,

il tire du sommeil Télémaque et les deux pasteurs, et leur ordonne de revêtir à leur tour l'appareil de Mars. Ils obéissent, l'airain les environne; les portes s'ouvrent; ils sortent, ayant Ulysse à leur tête. Déjà le soleil éclairait la terre : mais Pallas, les entourant d'un sombre nuage, précipite leurs pas hors des murs d'Ithaque.

FIN DU CHANT VINGT-TROISIÈME.

REMARQUES
SUR LE CHANT VINGT-TROISIÈME.

On a critiqué la reconnaissance d'Ulysse et de Pénélope. Ulysse, a-t-on dit, laisse trop long-temps sa femme dans l'incertitude; et la circonspection de Pénélope est excessive.

Le poëte grec, dit au contraire Pope, a montré beaucoup de jugement dans la peinture de cette reconnaissance. Pénélope a cru qu'Ulysse était mort; vingt ans d'absence et son déguisement ont pu le rendre méconnaissable à sa femme. Devait-elle croire, sans une pleine conviction, qu'il était son mari? Et comment pouvait-elle s'en convaincre, à moins d'un grand nombre de questions? Si Ulysse avait reparu après une plus courte absence, la tendresse de Pénélope n'aurait pu éclater trop tôt. Mais sa situation est différente; pour peu qu'il lui reste d'incertitude, elle ne peut montrer sa tendresse : telle est sa sagesse, qu'elle prend toutes les précautions nécessaires pour n'être point surprise par un imposteur. Aristote nous apprend qu'il y avait un drame intitulé LE FAUX ULYSSE; le sujet de ce drame était un étranger qui voulait surprendre Pénélope, et qui, pour lui persuader qu'il était son époux, faisait mention d'un arc dont il se servait avant d'aller au siége de Troie. Ceci fait soupçonner que Pénélope avait été en danger d'être surprise par des imposteurs, et justifie toutes les précautions que la prudence lui suggère.

(Page 261. Modère l'excès de ta joie.)

Homère conduit cette reconnaissance par degrés et avec beaucoup d'art. Il tourne l'incrédulité de cette princesse en éloge pour ce héros ; et quel éloge ! ce qu'il vient de faire n'est pas l'exploit d'un homme, mais d'un dieu. Euryclée enfin ne répond rien à Pénélope ; la femme d'Ulysse laquelle n'a point vu, paraît faire douter celle qui a vu.

(Page 263. Elle sort, descend les degrés.)

Euryclée, qui était sûre de l'arrivée d'Ulysse, les avait franchis avec rapidité. Pénélope, qui doute encore, se presse moins.

(*Ibid.* Adossé à une haute colonne, placé sur son trône.)

Des siéges placés près d'une colonne étaient des siéges d'honneur. Il est dit au livre II des Rois : « Regarde le roi, qui, selon la coutume, se tient près du « pilier ». Ainsi Ulysse reçut Pénélope en roi ; il prit la place qui lui était due. Nous avons vu que le chantre Démodoque était placé près d'une colonne : on a cru que c'était pour y suspendre sa lyre, et parce qu'il était aveugle ; mais il y a toute apparence que c'était pour l'honorer.

(Page 264. O Télémaque, souffre que ta mère ne se rende qu'à l'évidence.)

Télémaque est convaincu du retour d'Ulysse ; il est emporté par son zèle dans les reproches qu'il fait à sa

mère ; c'est pour cela qu'il y met de la dureté. Ulysse n'est pas fâché de toutes les difficultés que Pénélope fait de le reconnaître ; car ce sont autant de marques de sa vertu. Il ne paraît s'en irriter que lorsque l'incrédulité de Pénélope semble aller jusqu'à l'obstination.

Ulysse ne fait pas éclater sa tendresse jusqu'à ce que sa femme l'ait reconnu. Il baisse les yeux. Selon Eustathe, c'était pour que Pénélope ne le reconnût pas d'abord. Ce badinage convient peu aux circonstances. Le poëte peint ici Ulysse dans son attitude ordinaire, comme il a fait dans l'Iliade : « Livré à ses pensées, il « attachait les yeux à terre ». Ovide le représente de même.

Pénélope doit être dans une grande surprise et dans un grand trouble ; cet état lui ôte la parole ; elle examine d'un œil attentif, elle flotte entre la crainte et l'espérance. Elle a le plus de peine à croire le retour d'Ulysse ; cela était convenable à sa prudence et à sa pudeur : elle était la plus intéressée à ce retour, et avait fait le plus de perquisitions à ce sujet ; trompée si souvent, elle ne pouvait se tenir assez en garde contre l'erreur.

La modestie ne permet pas à Pénélope de s'adresser la première à celui qu'elle ne reconnaît pas encore pour son mari ; elle répond à son fils.

Ulysse, pour éprouver la sagesse de Télémaque, lui demande son avis : mais Télémaque est assez modeste pour attendre la décision de son père.

(Page 265. Et que le chantre divin, ébranlant les cordes de sa lyre sonore.)

Comme tous les prétendans avaient accoutumé de se

retirer le soir du palais, il était à craindre que cette nuit on n'entrât en quelques soupçons sur ce qu'on ne les verrait pas revenir : voilà pourquoi Ulysse a recours à ce bruit de danse et de musique, afin que l'on crût que les noces retenaient ces princes.

On demande pourquoi les habitans d'Ithaque n'ont pas entendu le tumulte du combat. Il faisait encore jour lorsqu'il s'était livré. Le bruit de la ville pouvait intercepter les cris des combattans; des sons moins éclatans pouvaient se faire entendre durant le silence de la nuit. Les prétendans ne rentrant pas dans leurs demeures, des soupçons devaient engager les citoyens à s'approcher du palais. J'ajoute à ces observations de Pope, que tout le peuple ayant été rassemblé, durant le jour, dans un bois pour célébrer la fête d'Apollon, il a pu ignorer ce qui se passait dans le palais d'Ulysse. Ceci m'engage encore à faire remarquer l'art avec lequel Homère a choisi ce jour pour la vengeance de son héros.

Ulysse trouvera quelque renfort en se retirant à la campagne; d'ailleurs cet éloignement donnera le temps à quelqu'un d'appaiser le peuple, ou d'en retenir une partie; et, en cas de nécessité, Ulysse et son fils auront le moyen de gagner le port et de prendre la fuite.

(Page 266. Une beauté divine, par la volonté de Minerve, se répand sur les traits du héros.)

Je retranche ici, sur de bonnes autorités, six vers, qui sont répétés plusieurs fois dans l'Odyssée. *Voyez* Ernesti.

(Page 266. Femme extraordinaire, les dieux... t'ont donné, plus qu'à aucune autre de ton sexe, un cœur insensible.)

Ce reproche d'Ulysse fait grand honneur à Pénélope. Une femme aussi scrupuleuse que Pénélope auprès d'un homme qui est déjà reconnu pour son mari, que n'a-t-elle pas dû être pour les prétendans ? Eustathe a dit « qu'il avait été plus facile à Ulysse de tuer ce grand « nombre de princes, que de vaincre la défiance et « l'incrédulité de Pénélope ».

J'ai déjà parlé de la tragédie de Pénélope. Il s'en faut bien que l'abbé Genest ait profité du beau modèle qu'Homère offre dans la reconnaissance des deux époux. Il a brusqué cette reconnaissance, comme toutes les autres dont il veut présenter le tableau. Les anciens étaient de grands maîtres dans l'art de traiter les reconnaissances ; aussi ont-ils fait un usage fréquent de ce moyen d'attendrir.

(Page 267. Elle dit, voulant connaître à ce dernier signe s'il était son époux.)

Eustathe se fait ici une objection qu'il appelle insoluble. Pénélope s'imagine que cet homme qui se dit son mari est quelque dieu qui a pris la figure d'Ulysse. Cela étant, comment croit-elle que ce dieu ne saura pas tout le mystère de ce lit ? Voici la réponse d'Eustathe ; elle mérite d'être rapportée pour sa singularité : « Tout ce qu'il dit ne pouvait être su que d'Ulysse ou « d'un dieu : si c'est Ulysse, elle peut reconnaître son « mari, elle a ce qu'elle désire ; et si c'est un dieu, ce

« n'est pas une petite fortune pour elle ». Madame Dacier trouve avec raison la solution très-mauvaise, elle en est scandalisée; mais la sienne ne satisfait pas à l'objection.

Je me suis rencontré avec Ernesti dans l'explication de cet endroit. En le disant avec attention, l'on ne voit pas que Pénélope ait cru qu'un dieu eût pris la figure de son mari. Elle dit vaguement à Euryclée : « Un dieu « aura tué ces chefs, on ne peut connaître les démarches « des dieux ». Elle veut dire que le carnage de ces chefs persuade faussement Euryclée qu'Ulysse est de retour. Celle-ci lui parle de la cicatrice; Pénélope, un peu ébranlée, lui répond cependant comme si elle n'était pas bien convaincue qu'Euryclée eût vu cette cicatrice. Quand elle est dans la salle, Ulysse paraît sous la forme d'un mendiant; un dieu avait-il besoin de conserver plus long-temps cette forme? Pénélope ne dit plus rien qui autorise la conjecture qu'on lui attribue; elle est si éloignée de le croire un dieu, qu'elle commence à se flatter qu'il est son mari.

On fait ici une autre objection qui paraît plus importante. Ulysse pouvait-il avoir travaillé à ce lit sans qu'il y eût des témoins de ses travaux? Madame Dacier dit, quoiqu'avec beaucoup de défiance de son jugement, qu'elle est persuadée que cet endroit est un de ceux qu'Horace a eus en vue quand il a témoigné sa douleur de ce qu'Homère sommeillait quelquefois.

Homère montre que les murs furent élevés avant qu'Ulysse eût abattu la tête de l'olivier. Pourquoi n'aurait-il pas formé seul ce lit? il fit bien seul un vaisseau. Anciennement personne n'entrait dans l'intérieur du

gynécée ; il n'y avait que le père, le mari et les frères qui eussent ce privilége ; la connaissance détaillée de ce qui était renfermé dans ces appartemens, était des secrets de famille. Oreste, dans l'Iphigénie en Tauride, tragédie d'Euripide, dit à cette princesse que la lance dont Pélops se servait en combattant Œnomaüs, était placée dans son appartement ; cette circonstance lui persuade que la personne qui sait ce secret est son frère Oreste. Les anciens s'expliquent les uns par les autres. Il est probable qu'Euripide, qui se moque de plusieurs invraisemblances qu'offre une reconnaissance d'Oreste et d'Electre dans Eschyle, n'eût pas employé ce moyen, si on l'eût critiqué dans Homère ; et Homère n'eût pas échappé à la critique, s'il n'était pas justifié par les mœurs de son siècle. La description détaillée de ce lit qui tenait à la terre, et dont Pénélope dit qu'il n'était connu que d'elle et de son mari, était un argument très-propre à la convaincre qu'il était Ulysse. La fidèle Actoris était la seule étrangère qui entrât dans cet appartement. Il paraît qu'il était fermé depuis le départ du roi. Télémaque a dit dans un des chants précédens : « L'araignée file en paix dans la couche d'Ulysse ».

Dans ces temps héroïques les princes ne tenaient pas indigne d'eux d'apprendre des métiers. Ce qu'Ulysse dit ici de ce lit qu'il avait fait lui-même, sert à fonder ce qu'on lui a vu faire dans l'île de Calypso, où il se bâtit lui-même un navire.

« Il n'est pas possible, dit madame Dacier, de tra« duire noblement cet endroit. La grande difficulté est « encore moins à le traduire qu'à l'entendre : car je ne « conçois pas comment un pied d'olivier pouvait faire

« la couchette ou le bois de lit; peut-être qu'il ne servait que de soutien au reste ». Cette dernière conjecture est juste; Homère dit ἕρμα. Ce terme vient du nom de Mercure. On donnait la forme de ce dieu à ces soutiens. Mercure passait pour être dispensateur des songes, ὀνειροπομπός; on espérait que son image écartait les songes funestes.

On veut que ce lit, qui tient au plancher, ait été imaginé comme un symbole de la fidélité, de la constance et de la sûreté qui doivent régner dans la couche nuptiale, laquelle ne doit être connue que du mari seul. Homère a tiré cette description des mœurs de son temps, où il y avait apparemment des lits qui tenaient au plancher, faits de bois d'olivier, enrichis d'or, d'argent et d'ivoire. Il dit qu'il n'y a qu'un dieu qui puisse transporter facilement cette couche; c'est un tour qui lui est familier, pour dire que cette entreprise est pénible.

(Page 269. Jamais la fille de Jupiter, Hélène, n'eût reçu un étranger dans sa couche.)

On prétend que Pâris surprit Hélène sous la ressemblance de Ménélas : mais Homère, qui a donné tant de remords à Hélène, n'eût pas omis ce moyen de justification, à moins qu'il n'eût préféré de sacrifier la réputation d'Hélène à l'intérêt de son sujet, que cette anecdote eût beaucoup affaibli. D'ailleurs, si Hélène suivit Pâris croyant suivre Ménélas, elle resta longtemps avec Pâris. Homère se contente de dire ici que jamais on ne commettrait de ces actions infâmes, si l'on se remettait devant les yeux les malheureuses suites qu'elles doivent avoir.

(Page 272. Puisque les dieux... t'ont promis.)

Il faut admirer le courage de Pénélope sur la menace d'une seconde absence d'Ulysse, dans le moment même qu'elle le reçoit. Elle est bien éloignée des faiblesses que d'autres femmes auraient témoignées en cette occasion.

(Page 276. Les dons de mes peuples me dédommageront de ces pertes.)

Pour le féliciter de son heureux retour et de la défaite de ses ennemis. Les princes regardaient les présens que leur faisaient leurs sujets comme des marques glorieuses de leur estime. Il est souvent parlé, dans l'Ecriture, des présens que l'on faisait aux princes.

Pénélope raconte en peu de mots ses malheurs, impatiente d'entendre le récit d'Ulysse. Cette récapitulation rapide réunit comme en un seul tableau tout le sujet de l'Odyssée. Ulysse, en s'arrêtant à parler de Calypso, coule légèrement sur les points les plus délicats de cette liaison.

Didyme nous apprend qu'Aristarque et Aristophane le grammairien finissent l'Odyssée à ces paroles : « Ulysse conduit son épouse vers la couche ancienne « et révérée ». Mais nous voyons qu'Ulysse est obligé de fuir hors de son palais; peut-on dire qu'il soit rétabli dans ses états ? Le poëme avait donc besoin de cette fin. Si on la supprimait, le lecteur demanderait comment se fit la reconnaissance d'Ulysse et de Laërte, et comment le premier échappa à la vengeance des parens de ceux qu'il avait tués. Homère a même excité sur cela notre curiosité. L'Odyssée ne finit que par la paix rétablie dans Ithaque.

FIN DES REMARQUES SUR LE CHANT XXIII.

CHANT XXIV.

Le dieu de Cyllène, Mercure, appelle les ombres des chefs qui s'emparèrent du palais d'Ulysse; tenant en main le brillant roseau d'or, qui, à son gré, ferme les yeux des mortels, ou dissipe le sommeil du trépas, il conduit ces ombres et presse leur départ; elles le suivent avec des cris aigus et lamentables. Tels, dans les ténèbres, des oiseaux nocturnes, perçant l'air de cris aigus et lugubres, volent du fond d'un antre sacré dès que l'un s'en échappe, attachés l'un à l'autre et formant une longue chaîne: telle vole, en faisant frémir les airs de ses cris, la foule rapide et serrée de ces ombres, conduite par ce dieu libérateur, à travers les routes obscures et hideuses de la mort. Elle franchit les flots de l'Océan, le rocher élevé de Leucade, et, traversant les portes du Soleil et le peuple des Songes, arrive en un moment aux prairies où fleurit l'asphodèle, qu'habitent les morts, vains et légers fantômes.

Là, les ames des chefs rencontrent l'ombre d'Achille et celles des héros qui toujours l'accompagnaient, Patrocle, le sage Antiloque,

Ajax le plus fameux des Grecs après l'illustre fils de Pélée. Vers eux s'avançait l'ombre d'Agamemnon, plongée dans la tristesse, et suivie de tous ceux qui trouvèrent avec lui, dans le palais d'Egisthe, une mort sanglante.

O fils d'Atrée, lui disait l'ombre d'Achille, entre les héros qui jamais parurent sur la terre, nous t'avions cru le plus cher au maître des dieux, toi qu'il éleva sur tant de vaillans guerriers dans les champs de la fatale Troie : et cependant la parque, à laquelle n'échappe aucun de ceux qui sont nés, devait, parmi les chefs qui rentrèrent dans leurs foyers, se hâter de te prendre pour sa victime! Que n'as-tu, par une fin plus digne du roi de tant de combattans, reçu le trépas devant Ilion! les héros rassemblés de la Grèce t'eussent érigé un magnifique tombeau, la gloire de ton fils chez les races futures. Mais le sort t'avait destiné la mort la plus sinistre.

Achille fortuné, mortel l'égal des dieux, répondit l'ombre d'Agamemnon, tu fus abattu, loin de nos foyers, sous les remparts de Troie. Autour de toi périrent les plus vaillans fils d'Ilion et de la Grèce, en se disputant ton vaste corps étendu noblement dans un tourbillon de poussière, et ne respirant plus le

feu des combats. Durant tout le jour, nous nous disputâmes ces restes précieux; et je ne sais quel eût été le terme du carnage, si Jupiter n'eût séparé les deux armées par une tempête. Mais, après avoir enlevé ta dépouille du milieu des combats, quelle ne fut pas la pompe de ta sépulture! Nous te plaçons dans ta tente sur un lit funèbre; nous faisons couler sur ton corps, qui n'avait rien perdu de sa beauté, l'eau tiédie et des essences odorantes; autour de toi les Grecs fondent en larmes, ils se dépouillent en ton honneur de leur chevelure. Au bruit de ton trépas, ta mère, avec les Néréides immortelles, sort des ondes; des hurlemens terribles s'élèvent sur le vaste empire des mers : un tremblement s'empare de tous les Grecs; ils se précipitaient jusqu'au sein de leurs vaisseaux, si ce chef, instruit par l'âge et l'expérience, le sage Nestor, n'eût élevé la voix : Arrêtez, ô Grecs, gardez-vous de fuir; c'est sa mère qui sort, avec les Néréides, du sein des ondes, et vient pleurer sur le corps de son fils. Les magnanimes Grecs s'arrêtent. Les filles du vieux Nérée t'entourent avec des gémissemens lamentables, te décorent de vêtemens divins, tandis que la troupe des neuf Muses, élevant tour à tour

leurs voix harmonieuses, forme des chants funèbres. A ce concert lugubre, à ces cris perçans, tu n'eusses pas vu un seul de nos guerriers qui ne versât des larmes. Dix-sept jours et autant de nuits, dieux et mortels, tout gémit, tout pleure. Enfin nous te livrons au bûcher, autour duquel nous faisons ruisseler le sang de nombreuses victimes; les brebis les plus grasses et les taureaux les plus vigoureux sont immolés; la flamme te consume avec tes vêtemens divins et des ruisseaux de miel et d'une essence précieuse. Ceux qui combattent à pied, ceux qui montent les chars, une armée de héros, couverte de ses armes, court autour du bûcher ardent; les hurlemens et le tumulte règnent sur tout le rivage. Après que les flammes de Vulcain t'ont consumé, nous rassemblons, à la naissance de l'aurore, tes ossemens blanchis; nous les arrosons d'un vin pur et d'un parfum huileux; ta mère nous apporte une urne d'or, présent de Bacchus, et l'ouvrage de l'industrieux Vulcain. Là, fameux héros, reposent tes cendres, confondues avec celles de ton ami Patrocle; là, séparément, sont encore les cendres d'Antiloque, qui, après la mort du fils de Ménœtius, fut le plus cher de tes

compagnons. Nous, l'armée invincible des Grecs, nous érigeons autour de cette urne un monument vaste et pompeux au bord du rivage élevé qui domine l'Hellespont étendu, monument que les races présentes et futures apercevront d'un grand éloignement en traversant cette mer. Ta mère, du consentement des immortels, invite les plus illustres chefs de la Grèce aux superbes jeux dont elle décore une lice immense. Que de fois j'assistai aux funérailles des héros, où la jeunesse, entourée de la ceinture, se distingue par de nobles combats! jamais mes yeux ne furent frappés d'un si magnifique appareil que de celui des jeux dont Thétis honora ta pompe funèbre : on vit que tu étais le favori des immortels. Ainsi, Achille, loin que la mort efface ton nom du souvenir des hommes, ta gloire sera toujours vivante sur la terre : moi, qui terminai une guerre si longue, quel prix ai-je obtenu des dieux? une mort horrible à l'instant même de mon retour, mort reçue par la main du lâche Egisthe et d'une épouse abominable.

Tel était leur entretien, lorsque Mercure s'avance, conduisant les ames des chefs tombés sous les coups d'Ulysse. La troupe des

héros, frappée d'étonnement, court à leur rencontre. L'ombre du fils d'Atrée reconnaît Amphimédon; il avait été uni par l'amitié avec le père de ce chef qui habitait Ithaque. Amphimédon, dit-il, par quel malheur, vous qui tous êtes d'un rang distingué, et qui paraissez être compagnons d'âge, descendez-vous à la fois au ténébreux empire? une seule ville rassemble à peine tant d'illustres personnages. Neptune, en excitant contre vous les aquilons tumultueux et les vagues enflées, vous aurait-il submergés avec vos navires? Animés par l'ardeur de ravir les troupeaux, trésors des campagnes, seriez-vous tombés sur une rive étrangère, ou sous les remparts d'une ville, voulant emmener ses femmes captives? Réponds-moi, l'hospitalité forma nos liens. N'as-tu point gardé le souvenir du temps où, accompagné du noble Ménélas, je vins dans votre demeure pour animer Ulysse à nous suivre, avec une flotte richement équipée, aux bords d'Ilion? Un mois s'écoula avant que nous reprissions notre route sur la mer étendue; et la prudence de ce héros, né pour triompher de Troie, put à peine le déterminer à partager notre entreprise hardie.

Fils d'Atrée, puissant roi, repartit l'ombre d'Amphimédon, ces événemens ne sont pas effacés de mon souvenir ; tu vas apprendre quelle cause funeste a précipité l'heure de notre mort. Ne comptant plus sur le retour d'Ulysse, nous prétendions à la main de son épouse; elle méditait notre perte, et ne pouvant se résoudre ni à rejeter ni à former cet hymen, recourut à la ruse. Jeunes rivaux, dit-elle après avoir commencé une toile immense et du tissu le plus fin, Ulysse n'est plus. Mais souffrez qu'avant de choisir un autre époux, j'achève le vêtement funèbre du héros Laërte; perdrais-je des travaux consacrés à ce devoir? de quel opprobre ne me couvriraient pas les femmes de la Grèce, si je ne décorais pas d'un linceul, ouvrage de mes mains, ce grand roi lorsqu'il sera plongé dans le long sommeil de la mort! Nous étions loin de soupçonner aucun artifice. La nuit, elle détruisait l'ouvrage du jour. Les mois, les années s'écoulent. Enfin, à la quatrième année, surprise par la trahison d'une de ses femmes au milieu de ses stratagèmes, elle est contrainte à terminer ces délais; elle exposait à nos regards ce voile merveilleux qui, lavé par une eau pure, avait l'éclat de

la lune ou du soleil, lorsqu'un dieu ennemi amène tout à coup, je ne sais de quelle plage, Ulysse aux champs habités par le pasteur des verrats. Là, se rend aussi Télémaque revenu avec son vaisseau de la sablonneuse Pylos. Après avoir concerté notre mort, ils entrent dans Ithaque, d'abord le fils d'Ulysse, puis Ulysse lui-même, conduit par le pasteur, sous la forme du plus malheureux des indigens, accablé d'années, couvert de lambeaux, et courbé sur un rameau noueux. Dans ce retour inopiné, et sous cette vile apparence, qui de nous, même des plus âgés, l'eût reconnu ? Nous le maltraitons en paroles; nous le frappons. Maltraité en paroles, frappé dans son palais, il supporte quelque temps ces insultes avec une fermeté inouie. Mais enfin Jupiter l'excite au combat; ce chef, enlevant ses armes superbes, les enferme avec le secours de Télémaque dans le haut du palais. L'artificieux engage sa femme à nous apporter son arc, et à proposer à notre troupe infortunée des jeux, source du carnage. Aucun de nous ne peut courber cet arc indomptable; nous sommes loin d'y parvenir. Mais on remet l'arme terrible aux mains d'Ulysse. En vain nos cris et nos menaces ont défendu au pas-

teur de livrer cette arme ; malgré tous les discours qu'on lui adressait, le seul Télémaque lui ordonne d'un ton ferme de nous désobéir. L'arme terrible est aux mains d'Ulysse : ce héros la courbe, sa flèche triomphe ; debout sur le seuil, il répand les traits hors du carquois en jetant autour de lui des regards formidables, et Antinoüs est étendu mort. Des flèches meurtrières se succèdent d'un vol précipité ; nous tombons l'un sur l'autre expirans. Un dieu, rien de plus manifeste, un dieu rendait son audace invincible. Enflammés par l'exemple d'Ulysse, les siens courent dans la salle, sèment tout autour d'eux le carnage ; d'horribles gémissemens s'élèvent, les têtes sont brisées sous les coups de l'acier, et le sang à longs flots ruisselle dans le palais.

Telle fut, Agamemnon, notre mort. Nos cadavres abandonnés sont encore étendus dans la demeure d'Ulysse. Si nos alliés en étaient instruits, une eau limpide enlèverait le sang noir de nos blessures ; placés sur un lit funèbre, nous obtiendrions de leur part des plaintes et des sanglots, dernier partage de ceux qui sont dans le sombre empire.

Fils heureux de Laërte, prudent Ulysse, s'écrie l'ombre d'Agamemnon, avec quelle

valeur tu as reconquis ton épouse! O vertu de la fille d'Icare! ô fidélité qu'elle a gardée à celui qui obtint les prémices de son cœur! aussi ne périra jamais sa gloire; aussi, par la volonté des dieux, la chaste Pénélope sera le sujet des plus beaux chants qui charmeront la terre. Qu'elle est loin de ressembler à la fille de Tyndare qui, massacrant son époux, et n'inspirant aux races les plus reculées que des chants lugubres, a imprimé sur le nom des femmes, et même sur la plus vertueuse, une tache flétrissante! Tel était l'entretien de ces ombres dans les cavernes de la terre, séjour de Pluton.

Cependant Ulysse et ses compagnons, sortis de la ville, arrivent bientôt aux champs de Laërte, cultivés avec soin, et la récompense de ses longs et pénibles travaux. Là était sa maison rustique, entourée de cabanes où prenaient leurs repas et jouissaient du repos et du sommeil les serviteurs les plus nécessaires à ses besoins, les seuls qu'il eût gardés, et qui remplissaient leurs fonctions moins encore par devoir que par attachement. La même demeure renfermait une sicilienne âgée qui, dans ces champs éloignés, consacrait tous ses soins au vieillard.

C'est là qu'Ulysse s'adressant à son fils et aux deux pasteurs : Entrez, leur dit-il, dans cette maison ; et, faisant les apprêts d'un sacrifice et d'un festin, immolez le meilleur verrat. Je vais cependant m'offrir à mon père, voir s'il me reconnaîtra, ou si, après une longue absence, je serai étranger à ses yeux.

En même temps il charge les serviteurs de ses armes : ils entrent. Ulysse porte ses pas dans le jardin fertile. Il parcourt cette enceinte spacieuse, sans rencontrer ni Dolius, ni les fils de ce vieillard, ni aucun des esclaves : ils étaient allés dans les champs rassembler des pierres pour réparer le mur, clôture du jardin. Ulysse, arrivé dans un verger embelli par la culture la plus assidue, trouve son père isolé, sarclant la terre autour d'une jeune plante, vêtu d'une vile tunique souillée de cendre et de poussière, muni de bottines et de gants pour se garantir de la piqûre des buissons, et le front chargé d'un casque fait d'une peau de chèvre : il se plaisait ainsi à nourrir son chagrin dévorant.

A l'aspect de l'infortuné, affaissé par les ans et par le poids de la douleur, l'intrépide Ulysse, immobile sous un poirier élevé, fond

en larmes. Il est prêt à se précipiter dans les bras de son père, à baiser ses cheveux blancs, à lui tout raconter, ses malheurs, son retour, son entrée dans sa terre natale : il délibère cependant s'il doit, par plusieurs questions, le préparer à cette entrevue. Il se détermine à le sonder par l'aiguillon du reproche ; il s'avance droit à Laërte qui, la tête courbée, ne l'apercevait point, et poursuivait son labeur. Se tenant près de lui, le noble rejeton de ce chef rompt le silence :

O vieillard, j'admire ici ton art et tes soins ; tout prospère à ton gré, la figue, la poire, la vigne, l'olive ; il n'est aucune place, aucune plante qui soit dénuée de culture. Le dirai-je ? ne t'en irrite point ; toi seul es négligé ; comme si c'était peu de la triste vieillesse dont tu ressens l'outrage, ton vêtement est vil, et tu es souillé de poussière et de cendre. Ce ne peut être la négligence qui t'attire ce mauvais traitement de la part de ton maître. Mais, quand on te regarde avec attention, tes traits, ton port n'offrent rien de servile ; je te prendrais pour un roi auquel le grand âge permettrait de ne songer qu'à jouir des bains, à goûter le charme des festins, et à dormir sur des tapis moelleux.

Dis-moi, je t'en conjure, de quel maître es-tu l'esclave ? quel est le possesseur de ce jardin cultivé par tes soins ? Dis-moi encore, il m'importe aussi de le savoir, est-ce bien l'île d'Ithaque où j'arrive ? Un passant vient de me l'assurer : mais il m'a semblé peu sage ; il n'a pas même daigné m'écouter lorsque je lui demandais si mon ancien ami respirait encore, avait survécu aux disgrâces, ou si, déjà mort, il n'habitait plus que le séjour de Pluton. C'est à toi que je parle, ne refuse pas de me prêter l'oreille ; apprends que ma maison reçut un mortel dont je garde un profond souvenir ; jamais il n'y vint, des terres lointaines, un hôte plus chéri. Il se disait né dans Ithaque ; le fils d'Arcésius, Laërte, ajoutait-il, était son père. Je le conduisis dans mon palais opulent ; et, croyant ne pouvoir accueillir assez dignement un tel hôte, je lui prodiguai les témoignages de ma tendresse, et multipliai en sa faveur les présens de l'hospitalité. Il reçut sept talens du plus fin or, une coupe d'argent ciselée, douze tapis superbes, autant de couvertures, de tuniques et de manteaux précieux, et, à son choix, quatre captives distinguées par leur beauté et par l'industrie de leurs mains.

Etranger, lui répond son père (et des larmes coulaient de ses yeux), étranger, n'en doute point, tu es arrivé à cette terre, l'objet de tes questions, cette terre où dominent des hommes insolens et pervers. C'est en vain que ta générosité chargea ce mortel de présens. Ah! que ne l'as-tu trouvé dans Ithaque! sois sûr qu'il t'eût reçu dans sa maison, qu'il t'eût fait la réception la plus tendre; tu ne fusses parti que comblé de ses dons; ta bienveillance méritait de sa part ce retour. Mais satisfais à ma demande. Depuis combien d'années ta maison a-t-elle été l'asile de ton ami infortuné, mon fils? (Hélas! eus-je un fils?) Il est une triste victime du sort: loin des siens et de sa patrie, j'ignore en quel lieu les monstres de la mer l'ont englouti, ou il a été la proie des animaux féroces de l'air ou de la terre. Sa mère ni son père, nous qui lui donnâmes le jour, nous n'avons pu tenir son cadavre entre nos bras, et l'arroser de nos larmes; son illustre épouse, la chaste et prudente Pénélope, n'a pas éclaté en sanglots sur le lit funèbre d'un époux si cher, et sa main ne lui a point fermé les yeux; honneurs, le seul partage des morts.

Mais à qui parlé-je? quel es-tu? fais-moi

connaître ton nom, ta patrie et tes pères. A quelle rive est attaché le rapide vaisseau qui te conduisit ici, toi et tes nobles compagnons? ou un navire étranger, après t'avoir déposé sur ces bords, poursuivit-il sa route sur les ondes?

Sois certain que rien ne te sera caché, repartit Ulysse. J'habite Alybas; mes palais s'y élèvent; le roi Aphidas, fils de Polypémon, est mon père; mon nom est Epérite. Un dieu m'égara au sortir de la Sicile, et me jeta sur ces rives; mon vaisseau, loin des murs d'Ithaque, est attaché aux bords de cette île. Voici la cinquième année qu'Ulysse abandonna ma demeure: l'infortuné partit sous les augures les plus favorables; je le quittai satisfait de ces augures; il s'éloigna, non moins satisfait; nous nous flattions d'entretenir ces lieus et de renouveler ces marques de notre tendresse.

A ces mots, la douleur couvre d'un nuage ténébreux le front du vieillard; ses mains se chargent de poussière aride et en souillent sa tête blanchie, tandis que des gémissemens se pressent hors de ses lèvres. Ulysse est ému jusqu'au fond de l'ame; l'œil attaché sur ce père désolé, sa poitrine se resserre; de ses

narines s'échappe un souffle aigu. Le héros ne peut plus se contraindre, et, se précipitant sur Laërte, il l'embrasse; et, baisant la tête du vieillard : Le voici, ô mon père, dit-il, celui-là même qui est l'objet de tes cruelles inquiétudes ; après une absence de vingt années, je revois enfin ma terre natale. Retiens tes larmes et termine ce long deuil. Apprends en peu de mots (car le temps est cher) que j'ai immolé mes ennemis dans notre palais, vengé nos opprobres et puni tous leurs attentats.

Est-il bien vrai, dit Laërte, que tu sois Ulysse, mon fils? donne-m'en à cet instant même un signe manifeste qui me force à te croire.

Regarde, repartit le héros, regarde la cicatrice de la blessure que me fit la défense éclatante et terrible d'un sanglier lorsque je me rendis en Thessalie par tes ordres et ceux de ma vénérable mère, pour recevoir d'Autolycus, l'auteur chéri de ses jours, les présens dont il avait ici promis solennellement de me combler. Le faut-il? je t'indiquerai encore les arbres de ton verger fertile dont jadis tu me fis un don agréable. Enfant, je suivais tes pas dans ce jardin, et te demandais tout

ce qui s'offrait à ma vue ; nous passions devant ces arbres ; tu m'en disais les noms, les qualités, et tu me fis présent d'un petit verger formé de treize poiriers, de dix pommiers, de quarante figuiers, et tu me mis en possession de cinquante rangs de vignes qui n'attendaient que la main du vendangeur ; à chaque année, elles pliaient sous le poids de toute espèce de raisins, et les Heures, ces filles du ciel, faisaient descendre sur elles leurs plus riches trésors.

A ces signes manifestes, Laërte ému, tremblant, chancelle, et jette ses bras autour du héros, son fils, qui reçoit sur son sein le vieillard évanoui. Enfin Laërte ouvre les yeux, et le souffle de la vie le ranime ; il s'écrie avec un transport de joie :

Jupiter, père des humains, et vous tous qui habitez le haut Olympe, oui, vous êtes encore, s'il est vrai que ces chefs ont enfin payé la peine de leurs sacriléges. Mais, ô mon fils ! au milieu de ma joie, je suis saisi de terreur, et je crois déjà voir tous les citoyens d'Ithaque fondre en ces lieux, et leurs émissaires courir de toutes parts soulever les villes de Céphalénie.

Rassure-toi, que cette pensée ne trouble

point ta satisfaction, répond l'intrépide Ulysse. Entrons dans ta demeure, où nous trouverons Télémaque et les deux plus zélés intendans de mes troupeaux, qui, par mon ordre, préparent en hâte un léger repas : les momens sont chers; songeons à ranimer nos forces.

Après cet entretien, ils se rendent vers cette demeure, où déjà Télémaque et les deux pasteurs partageaient les viandes, et mêlaient à l'eau les flots d'un vin odorant. Le magnanime Laërte ne refuse plus le bain; il y est conduit par la sicilienne âgée; elle le parfume d'une essence huileuse, le couvre de superbes vêtemens. L'invisible Minerve, près de lui, rehausse la stature, la force et la majesté du vieillard, pasteur des peuples. Il reparaît aux yeux de son fils qui, saisi de surprise et d'admiration, croit voir s'avancer l'un des immortels :

O mon père, dit-il, je n'en puis douter, un habitant de l'Olympe a renouvelé ta jeunesse et ta vigueur; est-ce bien toi-même que j'aperçois? je suis frappé de tes traits et de ton port.

Plût aux dieux, s'écrie le vieillard, que, reparaissant tel qu'on me vit lorsqu'étant roi des Céphaléniens, je conquis la belle ville de

Nérice, la défense du continent voisin, je me fusse hier montré à tes côtés, chargé de mes armes et combattant tes ennemis nombreux! Ils fussent tombés en foule sous mon bras : et c'est alors que ton cœur eût éprouvé des transports de joie.

Tels étaient leurs discours. Le repas étant prêt, ils se placent, et se hâtent d'y participer. Bientôt accourent des champs le vieux Dolius et ses fils, épuisés de travaux, venant d'être appelés par la sicilienne, qui, comme une mère, leur préparait toujours leur nourriture, et s'efforçait sur-tout d'apporter quelques adoucissemens au sort de ce vieillard, car il était déjà courbé sous le poids des années. Ils arrêtent leurs regards sur Ulysse, et, l'ayant reconnu, demeurent sur le seuil, immobiles d'étonnement. Le héros leur dit d'une voix douce et sensible : O vieillard, sieds-toi, prends part à ce festin; vous tous, sortez de cette surprise; nous vous attendions depuis long-temps, et vous nous manquiez pour augmenter notre commune alégresse.

A ces mots, Dolius, les bras ouverts, se précipite sur Ulysse; et, lui prenant les mains, il les baise : O mon bon maître, dit-il, puisque ton retour comble nos vœux les plus ardens

(nous le désirions, mais nous ne l'espérions plus, les dieux mêmes t'ont ramené dans ta patrie), vis, goûte avec transport ce bonheur! Dieux, ne lui accordez désormais que des jours prospères! La sage Pénélope sait-elle que tu es en ces lieux? où volerons-nous pour l'en instruire?

O vieillard, lui repartit Ulysse, elle sait mon arrivée; jouis du repos. Alors Dolius se place sur un siége luisant. Ses fils, à leur tour, s'approchent d'Ulysse, l'environnent; et, lui exprimant leur joie, ils lui tiennent quelque temps les mains, les baisent avec respect, et vont s'asseoir à côté de leur père. Tous se livrent à l'alégresse du festin.

Mais, dans la ville, la prompte Renommée vole annoncer de toutes parts la mort sinistre des amans de la reine. A peine a-t-on entendu cette nouvelle, qu'on s'assemble de toutes parts devant le palais d'Ulysse avec des cris tumultueux mêlés de gémissemens. Chacun emporte le corps d'un parent ou d'un ami, et va l'ensevelir; d'autres chargent des barques agiles de ces restes sanglans. Bientôt ils se précipitent en foule dans la place publique, saisis de tristesse et de courroux. Dès qu'ils sont réunis, Eupithès, au milieu de

leurs rangs serrés, se lève. Il portait en son cœur d'inconsolables regrets de la mort de son fils Antinoüs, immolé le premier par le grand Ulysse; et, tandis qu'à longs flots coulaient ses larmes, il tient ce discours :

O mes amis, combien les Grecs reprochent de crimes à ce roi barbare! Les uns, aussi fameux par leur nombre que par leur valeur, il les entraîne sur les mers, et, faisant de la Grèce un désert, il abîme ses flottes et plonge ses peuples au tombeau; les autres, malgré tout l'éclat de leur rang, il les massacre à son retour. Mais, avant qu'il fuie dans Pylos ou dans l'Elide, volons à la vengeance, ou nous sommes couverts d'une éternelle ignominie. Oui, si nous ne punissons pas les meurtriers de nos fils et de nos frères, le récit de cette insigne lâcheté sera pour nous un opprobre jusque chez les races futures. Quant à moi, je ne trouverai plus aucune douceur à prolonger mes vieux ans, et, glacé par la plus soudaine mort, j'habiterai le séjour des mânes. Volons, prévenons la vigilance de nos ennemis, et ne les laissons pas échapper sur les ondes.

Il dit, et ses larmes coulaient encore. Une vive compassion s'emparait de tous les cœurs,

lorsque Médon et le chantre divin, s'arrachant au sommeil et courant hors du palais d'Ulysse, paraissent au milieu de l'assemblée. La surprise et le respect se manifestent dans les yeux de chacun des assistans, qui les croyaient au nombre des morts. Le sage Médon rompt le silence :

Habitans d'Ithaque, prêtez, au moins en cet instant, l'oreille à ma voix. Sachez que ces exploits étonnans d'Ulysse n'ont pas éclaté sans le secours des dieux : mes yeux ont vu la divinité qui l'accompagnait sous la forme de Mentor, l'immortelle tantôt précédant les pas du héros et lui inspirant de l'audace, tantôt troublant ces chefs et poursuivant avec fureur dans le palais leur troupe éperdue ; leurs cadavres entassés ont jonché la terre.

A ces mots la terreur pâlit tous les fronts. Alors un héros, fils de Mastor, le vieux Halitherse, prend la parole : l'œil de cet augure, mieux que celui d'aucun mortel, pénètre dans la nuit du passé et de l'avenir. Il fait entendre sa voix respectable :

O chefs d'Ithaque, il en est temps enfin, ne refusez pas de m'écouter. Amis, vous êtes les propres artisans de vos infortunes. Vous n'avez obéi ni à ma voix ni à celle de Mentor,

ce vertueux pasteur des peuples, lorsque nous vous conjurions de mettre un frein à la rage insensée de vos fils qui dévastaient cette île, et répandaient la douleur et l'ignominie sur les jours de l'épouse d'un héros dont le retour leur semblait un songe. Soyez plus dociles en ce moment; cédez à mes conseils, à mes ordres. Demeurons; craignez que, parmi vous, quelqu'un, en volant à la vengeance, ne tombe aux pieds du vainqueur.

Il dit; la plus grande partie de l'assemblée se lève avec de grands cris d'applaudissemens, et se dissipe : le reste, se réunissant à flots pressés, dédaigne les avis d'Halitherse, obéit à l'impulsion d'Eupithès. Ils courent aux armes. Revêtue de l'airain éblouissant, leur foule se rassemble aux portes de la ville; Eupithès est à leur tête. L'insensé ne doute pas qu'il ne venge son fils : mais il ne doit pas retourner au sein de sa demeure; dans ces champs l'attend la mort.

Cependant Minerve s'adresse au fils de Saturne : O Jupiter, père des dieux, roi des rois, fils de l'ancien Saturne, parle, quels sont les secrets desseins qui roulent au fond de ton ame? Prolongeras-tu dans cette île la fatale discorde et les sanglans combats? ou

veux-tu rétablir entre les deux partis une paix durable ?

Ma fille, répond le maître des nues, faut-il que tu sondes mes désirs à ce sujet ? N'est-ce point par tes décrets qu'Ulysse, retourné heureusement dans son pays, a répandu le sang de ces chefs ? Achève ton ouvrage. Toutefois, si tu le souhaites, l'arrêt le plus équitable sortira de ma bouche. Ce héros ayant puni les coupables, qu'un traité, juré à la face des autels, rétablisse la concorde ; qu'Ulysse règne désormais, exempt de trouble. Nous cependant, effaçons des cœurs le souvenir de l'effusion du sang des fils et des frères ; renouvelons l'amour qui unissait les deux partis, et que la paix et l'abondance assurent leur félicité. Il dit ; Minerve attend à peine la fin de ces paroles ; déjà son vol l'a précipitée des sommets de l'Olympe.

Sous le toit de Laërte, l'on a ranimé ses forces. L'intrépide Ulysse donne cet ordre : Que l'un de vous aille voir s'ils s'avancent, n'attendons pas qu'ils soient à nos portes.

A cette voix, l'un des fils de Dolius sort, et, arrivé sur le seuil, il voit tout un peuple armé. Ces mots volent de ses lèvres : Nous n'avons qu'un instant ; aux armes ! Tous s'é-

lancent des siéges; Ulysse et ses trois compagnons se couvrent d'airain. Les six fils de Dolius imitent leur exemple ; et, quoique blancs de vieillesse, Laërte et Dolius, guerriers en ce jour, se chargent d'une pesante armure. Dès qu'ils ont revêtu l'appareil éclatant de Mars, les portes s'ouvrent, ils sortent, Ulysse les conduit. Minerve, ayant pris les traits et la voix de Mentor, joint leur troupe. Le héros qui l'aperçoit, est transporté d'ardeur et de joie; il s'adresse à son fils : O Télémaque, dans la mêlée, où se distingue la vaillance, cette leçon, je l'espère, te sera donnée par ton propre cœur : garde-toi d'obscurcir de la moindre tache la gloire de tes pères; car notre force et notre intrépidité brillèrent jusqu'à ce moment avec éclat à la face de l'univers.

Mon père, répond Télémaque avec feu, tu verras toi-même, si tu le désires, que je ne souillerai notre race d'aucune tache, puisque ce mot est sorti de tes lèvres.

Quel jour pour moi, dieux que j'adore ! s'écrie avec transport le vieux Laërte; quelle joie inonde mon ame! La gloire excite entre mon fils et mon petit-fils une noble discorde.

Alors Minerve, sous les traits de Mentor,

se tenant près du vieillard : O fameux rejeton d'Arcésius, dit-elle, toi qui m'es le plus cher de tous les compagnons de ton âge, implore la déesse aux yeux d'un azur éclatant et le père des dieux, et que ta lance agitée fende rapidement les airs.

En proférant ces mots, elle souffle au cœur du héros une audace terrible. Le vieillard implorant la fille du grand Jupiter, sa lance balancée vole ; et, atteignant Eupithès au casque épais, l'impétueux airain se plonge dans le front ; Eupithès tombe avec un bruit formidable, ses armes retentirent. Ulysse et son illustre fils se précipitent sur les rangs belliqueux, les enfoncent, et les frappent et de leurs glaives et de leurs lances ; et ils eussent exterminé la cohorte, sans qu'aucun d'entre eux eût revu sa demeure ; si la fille du dieu armé de l'égide, Minerve, poussant un cri terrible, n'eût retenu ce peuple entier de combattans : Arrêtez, ô citoyens d'Ithaque, arrêtez, terminez la guerre toujours fatale, et qu'un prompt accord vous sépare.

A ces accens de Minerve, à ce cri dont elle remplit les airs, la terreur pâlit le front de tous les ennemis d'Ulysse ; les armes tombent de leurs mains, la campagne en est jon-

chée. Ils fuient vers la ville, n'aspirant qu'au salut de leurs jours. Ulysse fait retentir jusqu'aux cieux sa voix épouvantable, et, dans la fureur qui l'anime, il fond sur la cohorte, comme l'aigle, du haut des nues, fond dans la plaine.

Mais Jupiter lance sa foudre ; elle tombe enflammée aux pieds de Pallas, fille d'un père invincible. Généreux Ulysse, mortel fameux par ta prudence, dit alors Minerve, réprime-toi, étouffe la rage dévorante des combats, et crains le courroux de celui qui fait gronder le tonnerre.

Minerve dit, il se soumet; une joie vive coule dans son ame. La déesse elle-même, empruntant la voix et les traits du sage Mentor, cimente par des sacrifices et par des sermens les nœuds qui assurent au roi et à ses peuples la paix et la félicité.

FIN DU CHANT VINGT-QUATRIÈME.

REMARQUES
SUR LE CHANT VINGT-QUATRIÈME.

On a répondu aux objections qu'Aristarque faisait contre ce chant ; mais il en reste encore à résoudre.

Il ne paraît pas, dit-on, que, du temps d'Homère, Mercure exerçât déjà la fonction de conduire les ames dans les enfers, ψυχοπομπός ; il n'est appelé CYLLÉNIEN qu'en cet endroit.

Platon cite un passage de cet épisode comme étant d'Homère. Diodore de Sicile dit qu'Orphée apprit des Egyptiens que les ames étaient conduites par Mercure dans la demeure des morts.

L'épisode qui est à la tête de ce chant, a sur-tout paru suspect aux meilleurs critiques de l'antiquité, tels qu'Aristarque et Aristophane le grammairien ; c'est le plus grand écart qu'offrent les ouvrages d'Homère, écart d'autant plus déplacé qu'il se trouve à la fin du poëme, où l'action ne devait point se ralentir. Je me range à l'avis de ceux qui sont portés à le regarder comme interpolé, quoique la description de la sépulture d'Achille soit dans le goût de ce poëte, et respire le feu de son enthousiasme.

Je vais rapporter les réflexions de Rochefort sur cet épisode :

« Madame Dacier avoue ingénuement qu'elle n'au-
« rait jamais cru Aristarque capable de rejeter un aussi
« beau morceau que celui-ci par les différentes raisons

« qu'il allègue, et que madame Dacier trouve très-« faibles. Il faut convenir que c'est quelque chose de « fort plaisant de voir un critique français venir, après « dix-huit cents ans, opposer ses conjectures à celles « d'un critique grec, pour défendre la légitimité d'un « ouvrage, sur-tout quand on sait que ce critique grec « avait des facilités considérables que nous n'avons « plus pour en reconnaître la supposition. Ces critiques « avaient entre les mains les plus anciens manuscrits, « auxquels ils recommandaient de recourir comme aux « copies les moins altérées par les rapsodes [1]. Ces cri-« tiques d'ailleurs ne se contentaient pas de ces simples « indications, ils voulaient encore démontrer par les « ressources de leur art tous les caractères de supposi-« tion qu'ils reconnaissaient dans ce morceau subrep-« tice. Madame Dacier était trop idolâtre de tout ce « qui portait le nom d'Homère, pour goûter les raisons « qui manifestaient la supposition. Je me garderai bien « de rapporter toutes celles dont elle se sert pour com-« battre les difficultés des anciens critiques.....

« Il ne paraît pas que le nombre des Muses, non « plus que celui des Grâces, fût déterminé du temps « d'Homère; ainsi ce nombre de neuf pourrait bien « être un anachronisme propre à déceler la suppo-« sition.....

« Eustathe remarque que ce ne fut que dans des « temps postérieurs à Homère qu'on accusa Ulysse de « lâcheté, et qu'on lui attribua cette folie simulée par « laquelle il voulait échapper aux instances des Grecs

[1] *Voyez* Diogène Laërce, in Tim.

« qui voulaient le mener à Troie. Ce sont ces écrivains « postérieurs qui, suivant Eustathe, ont inventé la fable « d'Ulysse conduisant une charrue bizarrement attelée, « et l'artifice de Palamède, qui, exposant le jeune Télé- « maque devant cette charrue, força Ulysse d'abjurer « sa folie, et de partir pour Troie.

« Quoique cette invention soit postérieure, il est pos- « sible que les rapsodes, qui ont cousu ici ce morceau « sur la descente des ames des prétendans, n'en aient « pas eu connaissance, ou qu'ils n'aient pas voulu faire « usage de cette tradition, supposé qu'elle fût connue « de leur temps. Cette fable, en effet, était trop inju- « rieuse à la mémoire d'Ulysse, et démentait trop évi- « demment le caractère de ce prince, tel qu'il est peint « dans l'Iliade et dans l'Odyssée....

« Cet épisode offre, pour la troisième fois, le long « récit d'un artifice fameux de Pénélope. La première « fois que ce récit paraît dans l'Odyssée, c'est au chant II, « où Antinoüs, s'adressant à Télémaque, veut rejeter « sur Pénélope les désordres qui se commettent dans « le palais, et raconte à ce prince les artifices dont use « sa mère pour retarder son choix. La seconde fois, ce « même récit n'est pas moins naturel ni moins impor- « tant que la première. Pénélope raconte à son époux, « qu'elle ne reconnaît pas encore, tout ce qu'elle a fait « pour éviter de se déclarer. Ainsi les convenances sont « parfaitement bien observées; et les lecteurs qui ont lu « les poëmes d'Homère avec quelque attention, savent « que jamais poëte n'a poussé si loin cet art des conve- « nances. Il n'en faudrait pas davantage que l'inutilité « de ce récit, répété ici pour la troisième fois, pour

« nous persuader qu'une pareille faute ne doit pas être « attribuée à Homère....

« Voici, dit Eustathe, les objections de ceux des « critiques qui ont voulu supprimer cette partie du « poëme de l'Odyssée, et les réponses de ceux qui ont « prétendu la conserver.

« Quelle nécessité y avait-il, suivant les premiers, de « faire un second épisode de ce genre, c'est-à-dire de « cette descente des ames aux enfers? C'est, répondent « les autres, que chez notre poëte les choses de même « genre prennent cependant des couleurs fort diffé- « rentes, et que cette différence constitue la variété de « la poésie.....

« Les critiques qui sont pour la suppression de cet « épisode, disent qu'il est ridicule de voir Agamemnon « se lamenter encore sur son infortune, comme si elle « était toute récente. Les autres répondent que les ames, « qui ne sont que les images des corps, conservent en « quelque sorte les images de leurs affections passées.

« Les premiers trouvent à redire à ces Muses qui « entourent le tombeau d'Achille, et observent que « cette coutume n'est pas des mœurs des Grecs, mais « des barbares; et que c'est pour cette raison qu'on « voit autour du tombeau d'Hector, dans l'Iliade, des « chœurs de chanteurs, et qu'on n'en voit point autour « de celui de Patrocle, dont les funérailles sont célé- « brées à la manière des Grecs. Ils objectent encore « qu'on a fait durer dix-huit jours les funérailles d'A- « chille, par l'ignorance de la véritable opinion d'Ho- « mère sur la durée des funérailles grecques. Comment, « ajoutent-ils encore, les prétendans se trouvent-ils

« admis dans un lieu où Patrocle ne pouvait l'être sans
« avoir reçu les honneurs de la sépulture, comme on
« le voit dans l'Iliade ?

Θάπτέ με ὅττι τάχιστα πύλας ἀΐδαο περήσω.

« Eustathe ne rapporte point de solution à ces der-
« nières difficultés, qui sont cependant des plus im-
« portantes ; il dit seulement que les deux partis ont
« conservé cette descente aux enfers, par la raison
« qu'elle nous apprend ce que l'Iliade ne dit point
« concernant la mort d'Achille, et qu'on y trouve une
« récapitulation qu'on ne voit point ailleurs concernant
« Pénélope et l'arrivée secrète de son époux.

« Je ne m'arrêterai point à faire sentir la faiblesse
« des raisons alléguées en faveur de cet épisode ».

Cet exposé, que j'ai rapporté sommairement, met en quelque sorte le procès sous les yeux du lecteur.

Klopstock a heureusement imité le commencement de ce chant : il fait conduire dans l'enfer l'ame de Judas par un ange ministre de mort.

Nous avons vu ailleurs qu'Homère place les enfers au-delà de l'Océan, parce que c'est là que le soleil paraît se coucher et se plonger dans la nuit. Il regarde le couchant comme les portes par où le soleil sort pour se précipiter dans l'onde. Le pays des songes est le séjour de la nuit. Virgile a profité de cette image :

Quam sedem somnia vulgò
Vana tenere ferunt.

Æneid. lib. vi.

Aristarque a trouvé peu de vraisemblance à mettre

une roche appelée Leucade, «blanche», dans le chemin des enfers. On répond que ce rocher était situé à l'entrée des enfers, dans un endroit sur lequel tombaient les derniers rayons du soleil. Madame Dacier croit qu'Homère transporte à l'entrée des enfers la roche Leucade, où les amans désespérés se rendaient pour finir leurs jours en se précipitant dans la mer; mais si la mort de ces amans avait rendu dès-lors cette roche fameuse, il est vraisemblable qu'Homère ne se fût pas contenté de la nommer, et qu'il eût parlé avec quelque détail de ces événemens. Cette roche était peut-être connue par plusieurs naufrages; il se pourrait que ce fût là tout le mystère.

Homère, dit-on, emprunta ses fictions d'Orphée, celui-ci des Egyptiens. Diodore de Sicile a conjecturé que toutes les fables qu'Homère rapporte ici, tirent leur origine de l'Egypte : par l'Océan, il entend le Nil; les portes du soleil sont Héliopolis, ville consacrée à cet astre; les prairies où les ombres sont conduites représentent les agréables prairies qui étaient près de Memphis, et où l'on ensevelissait les Egyptiens. Plutarque est ici d'accord avec Diodore.

Caréri, dans la description de ses voyages, dit qu'il a vu des chauve-souris attachées les unes aux autres, telles que les décrit Homère, et faisant le bruit dont parle ce poëte.

Virgile imite le poëte grec dans la peinture d'une des fonctions de Mercure :

Tum virgam capit, hac animas ille evocat Orco
Pallentes; aliàs sub tristia Tartara mittit;
Dat somnos, adimitque. Æneid. lib. iv.

(Page 289. Un tremblement s'empare de tous les Grecs.)

Aristarque a tiré de cet endroit une nouvelle raison de rejeter ce chant : « Est-il vraisemblable, dit-il, que « des troupes fuient pour voir sortir de la mer Thétis « et ses nymphes » ? Ces troupes, a-t-on répondu, sont effrayées du mouvement violent que la sortie de Thétis et de ses nymphes excite dans la mer. Dans l'affliction où ils sont de la mort d'Achille, tout les effraie.

Le caractère de Nestor est bien gardé : il n'a pas le plus de valeur, mais sa prudence est la plus consommée ; c'est lui qui retient l'armée. Barnès cite cette épitaphe d'Achille : « Achille est enseveli dans ce tombeau ; les « neuf Muses le pleurèrent ».

(Page 296. La récompense de ses longs et pénibles travaux.)

Homère a voulu faire entendre que ce terrain avait été donné à Laërte pour récompenser ses travaux et pour honorer sa valeur et sa sagesse, comme c'était la coutume de ces temps-là. J'ai préféré, avec d'habiles commentateurs, ce sens à celui que madame Dacier donne à ce passage.

(Page 297. Rassembler des pierres pour réparer le mur, clôture du jardin.)

C'étaient des pierres qu'on ne faisait qu'entasser, sans les lier par aucun ciment. *Voyez* Suidas au mot *αἱμασια*.

(*Ibid.* Sarclant la terre autour d'une jeune plante.)

Son grand âge fait pardonner à Laërte la retraite paisible qu'il a choisie. D'ailleurs les prétendans étaient trop forts pour qu'il pût les chasser. Voici la première fois qu'il parait sur la scène. On a déjà observé que Térence a formé sur ce portrait de Laërte le caractère de Ménédème. Plutarque a blâmé celui de Laërte : Cicéron, au contraire, l'a loué ; il écrit de Tusculum à ses amis, qu'il menait la vie de ce vieillard.

(*Ibid.* Muni..... de gants.)

Ce passage prouve que les anciens ont connu l'usage des gants. Xénophon le reproche aux asiatiques comme une suite de leur mollesse. En Grèce il n'y avait que ceux qui travaillaient aux champs qui s'en servaient par nécessité.

(Page 299. Ne refuse pas de me prêter l'oreille.)

On voit que Laërte l'écoute avec autant d'impatience que ce passant au sujet d'Ulysse, qu'il croyait mort.

(Page 300. Cette terre où dominent des hommes insolens et pervers.)

Madame Dacier croit que Laërte veut parler ici des

habitans d'Ithaque, et elle traduit : « Le peuple qui « l'habite est grossier et insolent ». Il me paraît clair qu'il parle des prétendans.

Le caractère d'Ulysse est bien soutenu. Il fond d'abord en larmes; mais il se contient. Le tour adroit qu'il emploie fait soupçonner qu'il veut préparer le vieillard à cette reconnaissance. Eustathe, en admirant beaucoup qu'Ulysse soit inépuisable en fictions, paraît de même ne pouvoir s'épuiser en explications subtiles et étymologiques, que de savans commentateurs ont fidèlement adoptées. Les noms d'ALYBAS, d'APHIDAS, de POLYPÉMON et d'EPÉRITE, renferment, selon eux, des mystères.

(Page 301. Un dieu m'égara au sortir de la Sicile.)

Ulysse, dans tous les récits qu'il fait dans l'Odyssée pour se déguiser, a toujours mêlé le vrai et le faux. Dans la petite histoire qu'il invente ici, il ne pouvait y avoir de vrai que cet endroit-ci. Ce passage pourrait donc faire conjecturer que la principale scène des voyages d'Ulysse doit être placée dans la Sicile et dans l'Italie. *Voyez* cependant, aux notes du chant XII, les raisons qui peuvent ébranler cette opinion.

(Page 302. De ses narines s'échappe un souffle aigu.)

On a observé que toutes les passions violentes commencent à se faire sentir au nez, parce que les esprits

venant à bouillonner, montent au cerveau, et trouvent une issue par les narines. C'est ce qu'on voit clairement par les plus généreux des animaux, le cheval, le taureau, le lion, et cela paraît sur-tout de la colère, comme Théocrite l'a peint.

Après les premiers momens de joie la prudence du vieillard se montre, et Laërte veut qu'on se précautionne.

(Page 305. Nérice, la défense du continent voisin.)

L'île de Leucas, qui avait Nérice pour capitale, était du temps d'Ulysse une presqu'île. Les Corinthiens la détachèrent du continent.

(Page 308. La surprise et le respect se manifestent dans les yeux de chacun des assistans.)

La qualité de héraut rendait un homme sacré; et l'autre, par sa qualité de chantre, était regardé comme un prophète. Il m'a paru que l'expression de l'original réveillait encore l'idée de la surprise; on les avait crus enveloppés dans le massacre.

(Page 309. Craignez que..... quelqu'un.... ne tombe aux pieds du vainqueur.)

Il désigne Eupithès. Comme il est l'auteur de la révolte, il en sera puni le premier. Observons qu'Halitherse, qui a paru au chant II, n'est pas un person-

nage oiseux. Il plaide ici, avec chaleur et succès, la cause d'Ulysse.

(Page 309. Cependant Minerve s'adresse au fils de Saturne.)

Pour donner de l'importance à la conclusion de son poëme, Homère introduit cet entretien de Jupiter et de Minerve. Virgile a imité, vers la fin de l'Enéide, la conduite que tient le poëte grec.

La moralité de l'Odyssée est facile à saisir.

Les ennemis qu'Ulysse a en tête dans ce dernier combat, sont en grand nombre : une partie considérable de l'assemblée a cependant refusé de suivre Eupithès. Leur attaque est si soudaine qu'ils n'ont pu être joints par les chefs des îles voisines. Cela sert à expliquer la facilité du triomphe d'Ulysse.

En écartant l'allégorie, Mentor, un homme très-sage, fut le médiateur entre le roi et ses sujets.

Homère finit l'Odyssée avec beaucoup de dignité. Il peint des plus fortes couleurs la valeur d'Ulysse ; il faut que Jupiter l'arrête en lançant la foudre. En nous montrant son héros comme invincible, il nous laisse une grande idée de sa magnanimité.

FIN.

OMÈRE.

PHE

ÉTHIOPIE

EGYPTE

Thèbes

Erembes Peuple

Pygmées

Ecrit par Giraldon.

